UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02186834 4

JOHN M. KELLY LIBRARY

IN MEMORY OF

CARDINAL GEORGE FLAHIFF CSB

1905-1989

University of
St. Michael's College, Toronto

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE

X

LA VERTU DE FORCE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION
DE LA
MORALE CATHOLIQUE

MORALE SPÉCIALE
X
LA VERTU DE FORCE

CARÊME 1920

Par le R. P. M.-A. JANVIER
Des Frères Prêcheurs.

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DES CENSEURS

Nihil obstat :

Fr. J. Hébert, Fr. M. Gillet.

Paris, le 5 septembre 1920.

Imprimatur :

Fr. R. Louis.

† BENJAMIN-OCTAVE,
Ev. de Mosynople,
Vic. cap. de Paris.

Paris, le 25 septembre 1920.

A LA TRÈS CHÈRE, TRÈS DOUCE,

TRÈS ILLUSTRE MÉMOIRE

DE SON ÉMINENCE

Mgr LÉON-ADOLPHE AMETTE,

CARDINAL-PRÊTRE

DU TITRE DE SAINTE SABINE,

ARCHEVÊQUE DE PARIS,

HOMMAGE DE PIÉTÉ FILIALE.

Fr. M.-A. J.

Paris, 4 septembre 1920.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT A L'AUTEUR

A L'OCCASION DES CONFÉRENCES PRONONCÉES A NOTRE-DAME DE PARIS DURANT LE CARÊME DE 1919

Segretaria di Stato
di Sua Santita

Dal Vaticano,
le 16 mars 1920

N° 86992
Da citarsi nella risposta

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le Saint-Père a eu pour très agréable l'hommage que vous Lui avez fait de votre volume sur La justice envers Dieu, *thème de vos conférences à Notre-Dame de Paris, durant le Carême de 1919.*

Poursuivant l'exposé de la vertu de justice, vous avez traité, avec une noble éloquence et une sûreté de doctrine qui ne se dément jamais, le sujet que le monde moderne a le plus besoin de méditer, les devoirs que les hommes ont à pratiquer envers Dieu en lui offrant un culte intérieur et extérieur par la prière et le sacrifice. Comme vous le montrez excellemment, à la suite du Docteur angélique et de Léon XIII, ni les individus ni les nations n'ont jamais le droit de se soustraire à leurs obligations envers Dieu; mais tous sont tenus de l'honorer et de reconnaître la seule dépositaire de la vérité religieuse, l'Église catholique, dont ils doivent accepter les enseignements. Ceux-là se trompent qui « mettent la liberté au-dessus du vrai, du bien, de la béatitude, de Dieu ». La liberté ne doit jamais

devenir « une idole », à laquelle on sacrifie les droits imprescriptibles du Créateur. « Vouloir s'affranchir de Dieu sur le terrain de la pensée, de l'éducation, de l'action, de la politique, voilà toute l'irréligion », mais selon votre formule lapidaire, « la société qui oublie Dieu creuse elle-même son tombeau. »

Vous clôturez cette magistrale exposition par les instructions de la retraite pascale, où vous proclamez le devoir qu'ont les hommes de respecter le nom et le jour du Seigneur, d'imiter l'esprit de prière et de sacrifice du divin Sauveur dans sa Passion, et de rendre à la sainte Eucharistie les adorations qui lui sont dues.

Le Souverain Pontife vous félicite d'avoir si éloquemment rappelé ces vérités plus que jamais opportunes, et il fait des vœux pour que votre ministère à Notre-Dame, poursuivi avec un zèle si apostolique depuis dix-huit ans, produise des fruits toujours plus abondants.

Comme témoignage de sa haute et paternelle bienveillance et comme gage des faveurs célestes, Il vous accorde avec effusion la Bénédiction Apostolique.

Avec mes félicitations et mes remerciements personnels, veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

P. CARD. GASPARRI.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA VERTU DE FORCE

SOMMAIRE

Les chemins de la vie morale sont semés d'écueils. Souffrances et difficultés auxquelles est condamné le Chrétien. Avertissements de saint Paul. Enseignements de Notre-Seigneur au cours de son ministère, à la veille de sa mort.

Pour envisager cette perspective sans épouvante, il faut posséder la force. En quoi consiste la force ? A quelles conditions mérite-t-elle le nom de vertu ? p. 15-17.

I

La force est la fermeté de l'âme. Toute vertu suppose de la fermeté, car toute vertu est un penchant qui, par suite de l'habitude, nous entraîne impétueusement et malgré les obstacles vers son objet.

1. La force ajoute à cette fermeté commune aux autres vertus.

a) Elle nous empêche d'être décontenancée par les peines et les difficultés ordinaires de la vie. Elle les surmonte comme en se jouant, p. 17-18.

b) Mais elle s'élève davantage. Elle nous rend capables de braver les plus grands dangers, des dangers que l'on affronte bien qu'on en connaisse toute l'émouvante réalité. L'homme fort doit avoir la pleine conscience de la situation critique ou il est placé, p. 18-19.

2. L'homme fort se montre ferme, quelle que soit l'attitude qu'il doive adopter en face des circonstances les plus périlleuses.

a) S'il faut adopter la méthode *agressive* il va au-devant du danger, au besoin il le recherche. Le cheval peint par Job s'élance, ne se retient plus quand le clairon sonne; c'est le symbole de l'homme fort qui monte à l'assaut, p. 19.

b) S'il faut adopter la méthode *défensive*, il sait *tenir*. Il sait tenir longtemps, comme la maison bâtie sur le roc qu'aucune tempête ne renverse, comme le chêne séculaire

qui s'enracine davantage sous la hache qui l'émonde. Il sait tenir devant la mort, même quand celle-ci fond sur lui à l'improviste, p. 19-21.

3. Nous avons connu l'homme fort.

a) C'est le jeune héros de notre race et de notre temps qui a tout supporté avec une énergie indomptable, qui a bravé la souffrance et la mort sous quelque forme qu'elles se présentassent à lui, p. 21-22.

b) C'est saint Paul qui soutient le choc de tous les éléments conjurés contre sa personne, saint Paul dont la vie douloureuse est comme une mort de chaque jour et de chaque instant, p. 22-23.

c) C'est le Christ qui triomphe du monde ameuté, qui apparaît plus maître de lui-même à mesure que son supplice devient plus barbare, p. 23-24.

d) Ces exemples nous montrent en exercice la fermeté que la force communique à tout l'organisme humain et à la volonté, p. 24.

II

1. Pour mériter le nom de vertu, la force doit se soumettre au contrôle et à l'autorité de la raison. Il lui appartient de ramener la crainte et la hardiesse au point déterminé par la raison.

a) La crainte n'est pas nécessairement une faiblesse. Eloge de la crainte qui est le commencement de la sagesse et la sagesse même. Fuir n'est pas toujours une faute. Retraites glorieuses. Conseil donné par Jésus à ses disciples. Exemples du Sauveur ne jugeant pas toujours opportun de résister en face à ses ennemis, p. 24-26

b) L'audace ne se confond ni avec le courage, ni avec l'héroïsme. Elle devient facilement de la témérité. Transports répréhensibles de l'homme mis hors de lui-même par une audace émanée de l'ivresse, de la fureur, etc, p. 26-27.

c) Il appartient à la raison de maintenir l'équilibre entre les craintes légitimes et les audaces nécessaires. Part qu'il convient de faire aux unes et aux autres suivant les circonstances. Légèreté inexcusable de ceux qui sacrifient sans motif suffisant leur vie, leur fortune, qui jouent leur sort dans les arènes. Culpabilité d'un chef qui engage une action avec la

certitude d'être vaincu, d'un homme qui cherche un succès dont le bien ne profitera pas, p. 27 28.

2. Comment la raison prendra-t-elle ses décisions?

a) En consultant l'intérêt du bien, en empruntant son ordre au bien. La vertu n'est pas véritable si elle ne se déploie au service du bien, p. 28.

b) Energie que l'homme montre pour satisfaire ses passions les moins avouables : opiniâtreté devant la mort même du voluptueux, de l'ambitieux, du désespéré. Courage fanatique de ceux qui ont déclaré la guerre à l'ordre, à la société, à la Religion.

Leur force n'est pas une vertu, mais de la barbarie et de la bestialité. Il ne suffit pas de savoir souffrir et mourir sans faiblesse pour être fort, il faut souffrir pour la justice, p. 28-30.

c) L'humanité comprend cette théologie, elle n'accorde ses louanges qu'aux chevaliers qui consacrent leur force à la défense du droit, p. 30.

La force des Chrétiens doit l'emporter sur celle des païens parce qu'elle émane d'un amour supérieur : la Charité. La joie dans l'épreuve, fruit d'une force surnaturelle. La force, don du Saint-Esprit. La force des saints unie à la douceur est le modèle de la nôtre, p. 30-33.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA VERTU DE FORCE

Eminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

Les chemins de la vie morale sont, comme ceux de l'océan, semés d'écueils. Des travaux, des fatigues, des douleurs, des combats, des dangers, et, parfois, une mort précoce attendent quiconque obéit à sa conscience et tend à la béatitude éternelle. On ne demeure pas honnête ni chrétien sans être exposé aux maux dont parlait saint Paul quand il écrivait aux Corinthiens : « Notre chair n'a point de repos, nous sommes affligés de toute manière ; au dehors, des luttes ; au dedans, des craintes (3). » Notre-Seigneur nous a préparés à ces épreuves. Il enseignait à ses auditeurs que la voie de la perdi-

(1) S. Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.

(2) S. Gr. Mgr Roland-Gosselin, évêque de Mosynople, auxiliaire de Paris.

(3) II *Corinth.*, vii, 5.

tion est large et glissante, que la voie du salut est étroite et pleine d'aspérités... Il le leur rappelait : le royaume des cieux souffre violence, c'est une citadelle, pour y entrer, il faut le prendre d'assaut(1). En Galilée, il disait à ses disciples : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... On vous livrera aux tribunaux, on vous flagellera dans les Synagogues. Vous serez traînés devant les gouverneurs et les rois pour leur apporter le témoignage *du sang*... A cause de mon nom, vous serez haïs du genre humain(2). » A la veille de remonter vers son Père, il renouvelle ses tristes prédictions et les mêle aux douceurs consolantes de ses promesses : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître... Il m'ont persécuté, ils vous persécuteront... (3). Une heure viendra où celui qui vous tuera, croira offrir à Dieu un sacrifice agréable (4). » Voilà son langage.

Sombre perspective qui épouvante la nature et la plonge dans des transes indicibles ! Nul ne l'envisagera sans trembler s'il ne possède la qualité qui fait les soldats, les héros, les martyrs : la force. Pendant cette nouvelle station, Messieurs, la vertu de force nous fournira l'objet de nos entretiens. En quoi consiste la force morale ? A quelles conditions

(1) S. Matthieu, vii, 13-14; xi, 12.
(2) S. Mattieu, x, 16-22.
(3) S. Jean, xi, 20.
(4) *Ibid.*, xvi, 2.

mérite-t-elle le nom de vertu ? Je me propose de répondre aujourd'hui à ces questions (1).

I

La force est la fermeté de l'âme. Toute vertu suppose de la fermeté puisque toute vertu est une habitude, c'est-à-dire une disposition permanente, une disposition qui ne change pas, un penchant qui, nous entraînant dans un sens, nous ramène impérieusement aux mêmes actes et aux mêmes objets (2). L'habitude soumet l'homme à une sorte de nécessité et le contraint, pour ainsi dire, quand il se meut, à se mouvoir de telle manière et dans telle direction. « *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas* (3). » Sur une pente rapide, le fleuve suit son cours, et, bon gré, mal gré, ses eaux impétueuses s'ouvrent une issue à travers les obstacles pour aller se perdre dans la mer. Ainsi la vertu prend son essor sans laisser aux éléments adverses la liberté de l'empêcher. « *Ad virtutem requiritur firmiter et immobiliter operari* (4). »

Le propre de la force est d'ajouter à cette fermeté, de la pousser à son extrême limite, de nous communiquer une énergie aussi invincible que le permet notre fragile constitution.

(1) Append., N. 1, p. 293.
(2) Append., N. 2, p. 293.
(3) S. August., VIII, *Confessions*, ch. v.
(4) IIa IIae, q. cxxiii, art. 2.

Grâce à cette énergie, nous devenons capables de supporter le malheur, de courir tous les dangers. L'homme fort n'est pas décontenancé par les peines, par les ennuis sur lesquels doit compter le champion d'une idée ou d'un sentiment (1). Il surmonte en se jouant les difficultés qui embarrassent et inquiètent la masse, il n'a aucun souci des égratignures et des plaies superficielles qui font pleurer les enfants. « *Fortitudo bene se habet in omnibus adversis tolerandis* (2). »

Il s'élève davantage. Au milieu des événements les plus critiques, il est d'une mâle vigueur. Son attitude n'est pas l'effet d'une illusion, ni d'un optimisme aveugle (3). Il voit le danger tel qu'il est dans sa froide, émouvante et grave réalité; il n'a aucune certitude de pouvoir, par son art ou son expérience, lui échapper. Il sent que son sort est à la merci d'un incident, que ses jours sont suspendus à un fil : le soir, il se demande avec mélancolie s'il lui sera donné de saluer l'aurore, le matin, s'il assistera au crépuscule. Malgré cette pleine connaissance de sa situation, il ne fuit pas, il ne s'esquive pas, il ne se cache pas. Imposant silence à ses pensées, à son imagination, à ses instinctifs regrets, aux gémissements et à l'effroi de sa sensibilité, il garde une virile assurance à l'heure où sa cons-

(1) Append., N. 3, p. 294.
(2) IIa IIae, q. CXXIII, art. 4. Ad 1um.
(3) Append., N. 4, p. 294.

cience va peut-être exiger de lui le sacrifice de ses espérances, de ses rêves, de son bonheur, de sa vie.

S'agit-il d'initiative audacieuse, d'agression, d'offensive (1)? Il ouvre la lutte contre un adversaire qui l'attend l'épée au poing. Le cheval de guerre peint par Job nous donne une image de cette ardeur entreprenante. Il bondit comme la sauterelle, son hennissement superbe répand la terreur. Il creuse du pied le sol, il est fier, il s'élance à la recherche de l'ennemi, il ignore la peur, il ne tremble, ni ne recule devant le fer. Au bruit des boucliers, des lances, des javelots, il frémit, il s'agite, haletant, la bouche entr'ouverte, il dévore la terre. Il ne se retient plus quand le clairon sonne ; au premier signal de la trompette, il semble dire : En avant ! De loin, il respire l'air de la bataille ; de près, il écoute avec délice l'ordre tonnant des chefs et les cris de l'armée (2). Ainsi l'héritier d'une race forte n'est pas troublé par le fracas des épées : les projectiles qui tombent autour de lui, tranchant des bras, des jambes, des têtes, ne brisent pas son élan ; au cœur de la rafale, son courage s'anime et redouble.

S'agit-il d'endurance? Doit-il adopter la méthode défensive? Suivant une parole dont nul n'ignore aujourd'hui l'héroïque signification, il sait « tenir ».

(1) Append. N. 5, p. 294.
(2) *Job*, XXXIX, 19-25.

Il sait tenir des jours, des semaines, des mois, des années, bien qu'il soit en contact immédiat avec une puissance hostile et supérieure à la sienne, bien qu'il sente la pointe du glaive, bien qu'il risque à chaque instant de périr. La maison bâtie sur le roc n'est renversée ni par la pluie, ni par les torrents qui battent ses murailles (1). Le chêne séculaire de nos forêts s'enracine davantage sous la hache qui l'émonde. Ses pertes, ses blessures, le rajeunissent (2). De même, l'homme fort résiste à l'assaut qu'on lui livre; immobile, le front altier, il refuse de se replier. La violence du choc qu'il reçoit le rend plus intrépide et les maux qu'il endure sont pour son âme comme un pain substantiel et un breuvage vivifiant.

Qu'il soit provocateur ou provoqué, assiégeant ou assiégé, qu'il poursuive son adversaire ou que son adversaire le poursuive, l'homme fort est inébranlable. Il se meut avec aisance jusque dans le voisinage et sous l'œil de la mort. La mort passe et repasse, en effet, sur le théâtre où luttent le héros et le martyr. Le héros et le martyr l'attendent d'un cœur résolu. Ils la regardent hardiment, même quand elle apparaît soudaine, imprévue, comme un voleur ; ils la défient, même quand ils respirent son haleine glacée; ils la bravent encore quand, ayant juré de les perdre, elle les

(1) S. Matth., vii. 25.
(2) Cf. Horace. IV *Odes*, 4. 57.

saisit pour les torturer longuement avant de les achever. Ils laissent entre ses mains leur dépouille corruptible, mais leur volonté n'a pas été entamée, leur âme n'a point fléchi, ils tombent sans avoir, en quoi que ce soit, trahi la cause dont ils étaient les champions. « *Pertinet ad fortitudinem firmitatem animi præbere contra pericula mortis* (1). »

Nous avons connu l'homme fort. Il parlait votre langue, Messieurs, il portait votre nom, c'était votre fils ou votre frère. Il marchait sous les soleils brûlants de l'été, dans la boue et le froid rigoureux de l'hiver, il vivait dans des tombeaux sans air, sans lumière, et il ne proférait pas une plainte. Tantôt le danger était manifeste, tantôt il se dissimulait derrière un buisson, au fond d'un brouillard, au revers d'une colline, mais insolent ou perfide, il était partout. Si certain et si pressant qu'il fût, il ne déconcertait pas notre défenseur. Du sein des nuits, de la hauteur des cieux, de la profondeur des flots, le démon de la destruction lançait ses traits, il confiait aux aquilons le soin de répandre sur les régiments les poisons inventés par son criminel génie. Jamais il n'avait régné aussi souverainement, jamais il n'avait goûté pareille ivresse, mais jamais il n'avait essuyé d'aussi magnifiques dédains. Il a pu ouvrir de larges plaies aux flancs de ceux qui nous ont sauvés, il a pu les étendre sans vie sur le sol, il

(1) IIa IIae, q. CXXIII, art. 5.

n'a pas pu les faire reculer ni leur arracher le drapeau qu'ils ont serré jusqu'à leur dernier soupir dans leur main crispée.

Nous avons connu l'homme fort. Il est né à Tarse, en Cilicie, il s'appelle Paul, messager du Christ. L'univers, dirait-on, lui en veut ; les vagues soulèvent et font échouer le vaisseau qui le porte ; les vipères le mordent ; pour lui la solitude cache des embûches et les villes ne lui offrent aucune sécurité. L'hostilité des Gentils, la rancune des Juifs, l'envie des faux frères ne lui laissent point de trêve. On l'enferme dans des cachots, sépulcres ténébreux des être vivants ; on l'accuse, on le condamne, on le flagelle, on le déchire, on le fait mourir chaque jour, *quotidie morior* (1), à chaque instant du jour, *mortificamur tota die* (2). Au moment où l'on croit l'avoir terrorisé et avoir rompu le lien qui l'attachait à son Maître, il se redresse et déclare que rien n'éteindra l'amour qui le presse. Qu'on l'abandonne comme une proie à la tribulation, à la haine, à la misère, à la faim, qu'on le frappe de l'épée, qu'on le considère et qu'on le traite comme une brebis destinée à la boucherie, il sortira vainqueur de ces épreuves (3). On l'entendra s'écrier : « Nous sommes opprimés de toute manière, non accablés ; dans la détresse, non dans le désespoir ; persécutés, non

(1) I *Corinth.*, XV, 31.
(2) *Rom.*, VIII, 36.
(3) *Ibid.*, VIII, 35-36.

abandonnés ; lassés, non vaincus (1)... » Il en est sûr, ni la mort *avec ses horreurs*, ni la vie *avec ses charmes*, ni les anges, ni les principautés, ni les afflictions, ni les menaces, ni la violence de la terre, ni la sagesse des purs esprits, ni les malicieuses subtilités de Satan, ni aucune autre créature ne le séparera du Christ (2).

Nous l'avons connu et nous l'adorons l'Etre fort par excellence ; c'est Jésus de Nazareth. Entre lui et le monde s'est livré un duel sans merci.

Pour dérouter le Prophète on emploie tous les moyens : le vrai et le faux, la religion et la politique, le scepticisme et la crédulité, la flatterie et l'injure, le rire et la colère, puis les épines, les fouets, les clous, la croix. Jésus ne se rend pas, il tient tête à l'orage où se déchaînent des passions effrénées et il plane au-dessus des complots formés par des sectes acharnées à sa perte. Il est maître de lui au Sanhédrin comme au prétoire, devant les princes de sa nation comme devant les magistrats de Rome. La trahison de Judas, le reniement de Pierre, l'abandon de ses amis, les sommations de Caïphe, les interrogatoires de Pilate, la pantomime d'Hérode, la grossièreté des valets, la brutalité des soldats n'épuisent pas son énergie. Ses ennemis lui demandent en vain de renoncer à ses titres de Roi, de Messie, de Fils de Dieu, jusqu'à la fin il affirme

(1) II *Corinth.*, IV, 8-9.
(2) *Rom.*, VIII, 38-39.

ses droits avec une dignité imperturbable. A mesure même que son supplice devient plus barbare, Jésus se possède mieux ; au moment où la mort achève sur lui son œuvre, il ne perd pas son sang-froid ; « il expire avec plus de tranquillité que nous n'avons coutume de nous endormir » (1). Avant de retourner à son Père, il peut répéter le mot que ses apôtres ont entendu le jeudi saint. « *Ego vici mundum.* J'ai vaincu le monde (2). »

Voilà comment la force morale raffermit les mille ressorts de l'organisme humain et les assujettit à ses lois. Elle empêche le visage de pâlir, les nerfs de s'affoler, le sang de circuler d'une façon tumultueuse, le cœur de battre trop vite lorsque l'ange de la souffrance ou de l'agonie vient nous visiter. Quand elle les a pénétrées de son onction régénératrice, les puissances de la sensibilité ne réagissent plus contre les enthousiasmes de l'esprit, ou si elles se troublent encore, elles n'associent plus la volonté à leurs défaillances.

II

Pour mériter le nom de vertu, la force doit se soumettre au contrôle et à l'autorité de la raison.

Le règne de la vertu c'est le règne de la raison ; nous sommes bons lorsque nos désirs, nos vouloirs,

(1) S. August., Tract. cxix *in Joan.*, n. 6.
(2) S. Jean, xvi, 33.

nos actes sont conformes aux ordres de la raison (1) : « *Bonum hominis est secundum rationem esse* (2). »

Il ne suffit donc pas pour être fort, au sens moral du mot, de bannir de notre âme toute crainte, de porter la hardiesse à son maximum. La vraie force ramène la crainte et la hardiesse au point déterminé par la raison, interdit à ces deux passions de passer la mesure et de pécher par excès ou par défaut. — Elle ne nous oblige ni à ne rien redouter, ni à tout oser, mais à redouter et à oser ce qu'il faut, quand il le faut, comme il le faut (3).

La crainte, en effet, n'est pas nécessairement une faiblesse. Unie à l'amour, la crainte de Jéhovah est sanctifiante : c'est le commencement et la plénitude de la sagesse, c'est la sagesse même. Rien de meilleur : couronne des vieillards, trésor incomparable, elle élève le cœur plus que la richesse, elle surpasse tout. Sans elle les hommes n'ont plus aucune retenue, ils s'éloignent du bien et de la justice ; par elle les consciences s'épanouissent dans l'honnêteté, dans la joie, dans la paix.

Fuir n'est pas toujours une faute : nous connaissons des retraites glorieuses à l'égal des victoires. Sans doute, Jésus dit à ses Apôtres : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui, après cela, ne peuvent rien de plus (4). » Sans doute, il est le

(1) Append., N. 6, p. 292.
(2) IIa IIae, q. CXXIII, art 1.
(3) IIa IIae, q. CXXIV, art. 3.
(4) S. Luc, XII, 5.

bon Pasteur qui donne sa vie plutôt que de quitter ses brebis, et il condamne le berger mercenaire qui délaisse son troupeau pour échapper au loup (1). Sans doute, il déplore d'avance l'infirmité des onze que la peur dispersera dès que leur Maître aura été saisi. Tout cela est vrai. Mais en retour, il recommande à ses compagnons persécutés dans une ville, de fuir dans une autre (2). Lui-même ne juge pas opportun de résister en toute occasion à ses ennemis. A Nazareth, sa parole irrite ses compatriotes qui le chassent et le conduisent jusqu'à un escarpement de la montagne dans le dessein de le précipiter en bas. Lui, passant au milieu d'eux, se soustrait miraculeusement à leur méchanceté (3). Au terme d'une longue discussion il se proclame éternel comme son Père : « En vérité, en vérité, dit-il, avant qu'Abraham eût été fait, je suis. » Au comble de la colère en entendant ce langage, les Juifs saisissent les pierres accumulées pour la construction du temple et veulent le frapper. Mais Jésus, profitant de la confusion, disparaît (4).

L'audace ne se confond ni avec le courage, ni avec l'héroïsme. Le philosophe accuse d'inintelligence et de sottise ceux qui, par bravade, s'embar-

(1) S. Jean, x, 10-16.
(2) S. Matth., x, 23.
(3) S. Luc, iv, 29-30.
(4) S. Jean, viii, 59.

quent sur la mer démontée ou bien se placent à l'endroit où la foudre a le plus de chance de tomber. Nous jugeons avec une sévérité analogue l'homme qui, mis hors de soi par l'ivresse, le fanatisme, la fureur, le désespoir, l'hallucination, la folie, va de l'avant sans réfléchir, sans même regarder à ses pieds. Effets d'une audace qu'aucune considération ne modère, de pareils transports ne sont qu'un délire insensé.

Il est donc certain qu'en plusieurs cas la crainte est de la prudence, non de la lâcheté, la hardiesse de la témérité, non de la vaillance.

C'est à la raison de maintenir l'équilibre entre les craintes légitimes et les audaces nécessaires. Tantôt elle ordonne de ramer en dépit du vent et de la marée, *duc in altum*, tantôt de chercher un refuge au port ; tantôt de monter à l'assaut, tantôt de laisser l'ennemi se décourager dans ses retranchements; tantôt de résister à outrance, tantôt de se replier en bon ordre. Notre tranquillité, notre fortune, notre bonheur, notre vie sont des biens précieux. Nous n'avons pas le droit de les sacrifier sans motif. Ce serait tomber dans une légèreté inexcusable et mépriser les dons de Dieu. Le bon sens réprouvera toujours ceux qui les jouent dans les arènes ou dans les tournois pour amuser le public, pour recueillir ses applaudissements, pour gagner la périssable couronne décernée à l'athlète triomphant.

Le même bon sens nous interdit de nous enga-

ger dans une action où nous sommes sûrs d'être vaincus. Loin d'admirer un chef qui, imposant aveuglément à ses troupes la résistance ou l'attaque, les conduit à un échec inévitable, nous le condamnons impitoyablement, car il n'est, dans ces conditions, permis à personne de s'immoler soi-même ou d'immoler les autres. — Ajoutons-le, l'espoir fondé d'un succès qui ne profiterait en rien à la cause dont nous avons la garde ne nous autorise pas à braver inutilement le danger. « *Mala quibus homo resistere non potest, et ex quorum sustinentia nihil boni provenit homini, ratio dictat esse fugienda* (1). »

L'exercice de la force doit donc être réglé par la raison. Comment dans les crises où nous sommes jetés, la raison elle-même prendra-t-elle ses décisions? En consultant l'intérêt du bien, en empruntant son ordre au bien. La vertu ne vit, ne travaille que pour le bien. D'où je conclus que la force n'est point une vertu, si elle ne se déploie au service du bien (2).

Les hommes souvent montrent une énergie singulière afin d'atteindre le but qui leur tient au cœur. Quelle abnégation, Messieurs, quelle patience, quelle opiniâtreté quand il s'agit de s'enrichir, de s'élever, de parvenir au pouvoir ou d'y rester ! On se livre à des labeurs pénibles, on sup-

(1) IIa IIae, q. cxxv, art. 1, ad 3um.
(2) Append., N. 7, p. 296.

porte des fatigues accablantes, on brave les caprices de la fortune, on fait preuve d'une longanimité sans borne pour satisfaire ses désirs les plus criminels. Parvenue à un certain paroxisme, la passion sous forme d'amour, de haine, de cupidité, d'ambition, de désespoir, comporte une inflexibilité devant laquelle la mort même est désarmée. L'Écriture parle d'une dilection qui résiste aux angoisses du trépas, d'une jalousie dure et irréductible comme l'enfer, d'une ardeur que les grandes eaux ne sauraient éteindre (1). Le présent nous offre, à ce sujet, des spectacles inconnus du passé.

Dans le drame auquel nous assistons, il est des acteurs, des acteurs innombrables qui ont déclaré la guerre à l'ordre, à la société, à la religion. Rien ne les arrête, ni le fer, ni le feu. Ils poursuivent leur campagne avec une audace qui intimide toutes les monarchies et toutes les démocraties de l'univers.

Dirons-nous que pareille force est de la vertu? Non, nous dirons que c'est de la barbarie et de la bestialité. On n'est pas un héros, parce que l'on sait combattre, souffrir et mourir, on est un héros parce que l'on sait combattre, souffrir et mourir pour la justice. « *Tolerare mortem non est laudabile secundum se, sed solùm secundum quod ordinatur ad aliquod bonum* (2). » La vertu de

(1) *Cantic.*, VIII, 6.
(2) IIa IIae, q. CXXIV, art. 3.

force naît de la faim et de la soif de la justice. Le Christ ne promet pas la bénédiction à tous les malheureux, le ciel à tous les persécutés, la gloire à tous les crucifiés, son royaume n'appartient qu'à ceux qui auront pâti pour la justice. « *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (1). ».

L'humanité comprend cette théologie. Elle refuse ses hommages au misérable qui meurt en défendant un drapeau infâme, elle n'accorde ses louanges qu'aux chevaliers dont les armes et la vaillance sont consacrées à la défense du droit; elle souscrit aux paroles de saint Ambroise : « Sans la justice, les actes de la force ne sont qu'un aliment pour l'iniquité; *fortitudo sine justitiâ iniquitatis est materia* (2) »; elle applique nos principes aux abus de la force morale qu'elle appelle des crimes comme aux abus de la force physique qu'elle appelle des brigandages.

La force a brillé d'un vif éclat chez les païens qui ont poussé jusqu'à l'héroïsme la bravoure militaire et le courage civique. L'histoire et l'épopée ont raconté ses exploits dans des œuvres où l'admiration s'élève à un enthousiasme ardent. Il faut qu'elle brille d'un éclat encore plus vif et plus pur chez les Chrétiens. Sa perfection dépend, en effet, de notre attachement au bien pour lequel nous luttons

(1) S. Matthieu, v, 10.
(2) *De officiis.*

et, à son tour, notre attachement doit grandir avec ce bien. Or la vraie Religion nous lie par toutes les fibres de notre être au Souverain Bien qui est Dieu, puisque le commandement qui renferme et résume tous les autres est celui-ci : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme. » Il faut qu'en nous la force soit à la hauteur de cet amour royal, que nous devenions capables d'abord d'endurer pour Celui que nous aimons toutes les tribulations, puis de les endurer sans jamais murmurer contre la Providence qui nous les envoie. En sortant du Sanhédrin où ils avaient été battus de verges, les apôtres, loin de se plaindre, se montraient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. « *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (1). » Cette joie dans l'épreuve est le fruit d'une force qui par son origine l'emporte sur la force acquise, car c'est une grâce qui nous communique une part de l'énergie propre à Dieu, c'est une vertu infuse dont l'essence et les actes sont d'ordre surhumain (2). Le Saint-Esprit vient encore ajouter à cette force surnaturelle par un don spécial qui nous permet au milieu des peines de la vie et des angoisses de la mort de nous comporter d'une

(1) *Actes*, v, 41.
(2) Append., N. 8, p. 297.

manière divine (1). Les saints apparaissent au cours du temps, non pas seulement comme des héros, mais comme des êtres qu'on dirait impassibles tellement ils sont maitres de la douleur. Ils supportent leurs maux avec une douceur et une sérénité qui enlèvent à leur robuste conduite tout caractère de rudesse et mêlent des sourires à leur mâle activité. Imitons-les, Messieurs, et, pour les imiter, demandons au ciel d'augmenter en nous la force qui a resplendi en eux. Nous-mêmes exerçons-nous dans la pratique de cette vertu ; soyons dignes de notre vocation, sachons vaincre les obstacles qui nous empêcheraient d'arriver à notre fin et, dans les extrémités les plus tragiques, sachons unir une constance indomptable à une parfaite mansuétude.

1) Append., N. 9, p. 298.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE MARTYRE

SOMMAIRE

Auréole accordée par Dieu aux martyrs. Honneurs multiples que leur rendait l'Eglise primitive. Raisons du culte spécial rendu aux martyrs : le martyre est l'acte le plus sublime de la force, parce que l'on y endure la plus grave des peines pour la plus noble des causes, p. 38-40.

I

1. La peine du martyr, c'est la peine capitale.

a) Pour être martyr, il faut subir la mort, celle-ci dût-elle se présenter à nous avec toutes les horreurs dont elle est parfois environnée. Courage avec laquelle nos martyrs endurent la mort. Atrocité des supplices qui leur sont infligés. Diversité de ces supplices. Un point commun entre tous les martyrs, c'est qu'ils subissent la mort, p. 40-42.

b) Objection : on peut être martyr sans subir la mort, parce que la mort n'est pas la plus grave des peines. Les coups qui nous ravissent des êtres très chers sont plus cruels que la mort. La Vierge martyre au Golgotha. L'outrage, pour les vierges, est plus intolérable que le trépas. La pratique de la pénitence évangélique est plus difficile que le sacrifice de la vie. Interprétation des saints Pères qui appellent martyres les vierges auxquelles la violence a ravi l'honneur, martyrs les chrétiens livrés aux durs exercices de la mortification. De même la perte des biens temporels est souvent plus amère que le trépas, p. 42-45.

c) Réponse. Mérite et grandeur de ceux qui acceptent les sacrifices énumérés plus haut. Cependant les peines qu'ils endurent ne suffisent pas à faire d'eux des martyrs, parce que ces peines n'égalent pas en intensité la peine de mort qui est en ce monde la peine par excellence. Ceux qui préfèrent à la vie les autres biens de la terre renversent l'ordre de la nature. Application de cette doctrine à la Vierge, reine des

martyrs sans être martyre. Respect dû aux docteurs qui professent une autre opinion, p. 45-47.

2. *a*) Le désir du martyre ne fait pas le martyr. Rôle du désir dans la morale chrétienne. Ne peut-on affirmer que le désir de mourir pour Dieu donne droit à la palme du martyre comme la mort même? Sublimité de l'amour qui est à la racine de ce désir. Saint Dominique, saint François, sainte Thérèse, p. 47-48.

b) Réponse : le désir ne suffit pas. Sens dans lequel on doit entendre que la mort est requise pour le martyre. Il faut mourir sous les coups du bourreau, ou des suites du supplice infligé par le bourreau.

Raisons de cet enseignement : le martyre est un témoignage qui n'a point toute sa valeur s'il n'est signé dans le sang, qui n'est point définitif s'il peut être rétracté, s'il n'est scellé par la mort. Force spéciale de cet enseignement quand il s'agit des martyrs de l'Evangile. Le désir de la mort ne remplace pas la mort. De loin on peut aspirer à la mort et, de près, reculer devant elle. Les craintes de Jésus à Gethsémani. Cela prouve que la mort seule donne au témoignage sa force suprême, p. 48-50.

II

1. C'est surtout la cause qui fait le martyr.

a) Il faut rendre le témoignage suprême du sang à la suprême vérité revélée par le Christ, sacrifier sa vie à sa foi. Il suffit de mourir pour un article quelconque de notre croyance, mais il faut mourir pour la véritable foi qui n'existe que dans l'Eglise catholique. Enseignement de saint Augustin à ce sujet. L'Evangile auquel se sacrifient les membres des sectes séparées n'est plus l'Evangile du Christ, mais leur évangile, p. 50-52.

b) Problème. Que penser des hérétiques et des schismatiques de bonne foi qui, professant les vérités essentielles du Catholicisme, meurent pour une de ces vérités. S'il est permis de les considérer devant Dieu comme des martyrs, c'est qu'appartenant à l'âme de l'Eglise, ils meurent pour elle, p. 52-53.

2. Est-on martyr, lorsqu'on rend aux vertus chrétiennes le témoignage du sang?

a) Textes de saint Paul et de saint Thomas en faveur de

l'affirmative. Nombreux saints que l'Eglise a déclarés martyrs parce qu'ils ont mieux aimé mourir que d'offenser une vertu évangélique. Mourir dans ces conditions, c'est encore mourir pour la foi, car la vertu chrétienne n'est que la foi devenue agissante, p. 53-55

b) Sens de cet enseignement. Affirmation sur laquelle les auteurs s'accordent : savoir, que pour être martyr, il faut mourir pour une cause sacrée en quelque manière. Les théologiens se divisent quand il s'agit de décider, par exemple si les soldats, les croisés, les infirmières sacrifiant leur vie par esprit de religion, sont martyrs. Opinion de Sylvius, de Billuart, de saint Alphonse de Liguori. Il est permis d'adopter cette opinion. En tout cas, martyrs ou non, ces êtres héroïques ont droit à une riche couronne, p. 55-57.

c) Pourtant il ne semble pas que l'on puisse les ranger parmi les martyrs proprement dits, parce que leur mort ne réunit pas toutes les conditions requises pour le martyre. Pour le martyre il faut 1° un bourreau qui tue et une victime qui meure de mort violente; 2° un bourreau qui tue par haine de la foi, une victime qui meure pour la cause suprême de la foi. Cette doctrine mise en relief par les Carmélites de Compiègne; 3° une victime qui demeure complètement passive et désarmée. Conclusion : les héros cités plus haut ne sont pas strictement martyrs. Cette interprétation de saint Thomas a pour elle la conduite de l'Eglise, p. 57-59.

Les fidèles, rarement appelés au martyre doivent être disposés à le subir, s'il le fallait, pour garder leur foi. Plusieurs qui n'y pensent pas peuvent être, dansnos temps de violence, obligés de verser leur sang pour la foi. Il faut demander à Dieu la force surnaturelle dont ils auront besoin. Les autres se rapprocheront des martyrs et rendront témoignage à la foi en passant leur vie dans la pratique des vertus chrétiennes, p. 59-61.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE MARTYRE

Eminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

Dieu accorde aux martyrs une auréole qui, par son éclat, l'emporte sur celle des vierges et des docteurs. L'Église les a toujours traités avec une religieuse vénération. A son aurore, elle les visitait dans leurs prisons, elle baisait leurs chaînes et leurs plaies, elle mettait ses diacres et ses ministres à leur service, elle pardonnait plus vite aux fidèles coupables d'apostasie parce que, de leurs cachots, les martyrs avaient intercédé pour eux. Le spectacle de leur héroïsme ranimait le courage des disciples de l'Évangile, touchait l'âme des païens, l'effusion de leur sang préparait à la parole révélée de brillantes victoires et de nombreuses conquêtes (2). Lorsque les confesseurs de la foi avaient succombé, on les

(1) Son Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) Append., N. 1, p. 300.

considérait comme des élus dont la puissance était grande auprès du Seigneur. Dans le culte et dans la liturgie, ils étaient placés au-dessus des pontifes et des anachorètes : l'anniversaire de leur mort était célébré avec pompe, l'histoire de leurs souffrances était lue devant le peuple, les orateurs sacrés prononçaient leur éloge, les poètes composaient des hymnes où ils étaient glorifiés. On recueillait leurs restes, on les enfermait dans des châsses précieuses, on se disputait la faveur d'être enseveli auprès d'eux ; sur leur tombeau, s'érigeaient des autels, des temples, des monuments. On les invoquait, et, dans les calamités publiques ou privées, on recourait à eux comme aux protecteurs de la famille et aux sauveurs de la cité.

Si Dieu et l'Eglise accordent tant d'honneurs au martyre, c'est qu'ils y voient l'acte le plus sublime de cette vertu qu'admire l'humanité, la force. La perfection de la force morale dépend en effet des afflictions que l'on supporte, de la valeur du bien pour lequel on les supporte : à la lumière de ce principe nous comprendrons facilement la grandeur du martyr lorsque nous aurons constaté qu'il endure la plus grave des peines pour la plus noble des causes.

I

La peine du martyr, c'est la peine capitale. Pour être martyr, il faut, quand on est mis en

demeure de choisir entre sa cause et sa vie, sacrifier sa vie à sa cause, passer par les transes de l'agonie, se livrer volontairement à la mort et en devenir la pâture. Il faut subir la mort, celle-ci se présentât-elle avec les horreurs et les opprobres dont elle est parfois environnée; fût-elle accompagnée des tortures inventées par la haine; dût-elle, avant d'arrêter les battements de notre cœur, s'attacher à nous pendant des jours et des semaines, se jouer de notre délicatesse, nous arracher notre chair lambeau par lambeau, briser peu à peu tous les ressorts, toutes les fibres de l'organisme, tuer un à un les nerfs, les muscles, faire couler notre sang avec lenteur, goutte à goutte, jusqu'au total épuisement de nos veines; dût-elle ne nous immoler qu'après avoir satisfait sa fureur sur le moindre atome de notre substance, pénétré chacun de nos os, usé jusqu'au bout notre immense faculté de souffrir. De fait, nos martyrs, plutôt que d'être infidèles à leur idée, ont accepté le trépas sous quelque forme qu'il s'offrît à eux.

Le cirque et les jardins de Néron les voient exposés aux bêtes sous des déguisements mythologiques, revêtus de peaux et chassés par des chiens, comme un gibier, puis, enduits de poix, crucifiés, allumés et consumés comme des flambeaux. Un glaive leur tranche la tête, les lions affamés les dévorent, des taureaux irrités les mettent en pièces, ils expirent dans l'eau glacée, dans l'huile bouillante,

sur l'échafaud, ils sont lapidés, égorgés, sciés, pendus, hachés en morceaux, enterrés vivants. Leur fin comporte toutes les variantes, mais, enfants, vieillards, soldats, prêtres, vierges, esclaves, patriciens, fils de l'Orient, de l'Occident, du désert, de la cité, tous meurent (1).

Il semble cependant que la mort ne soit pas nécessaire pour obtenir la même palme qu'eux. Ce qui fait le mérite du martyr, c'est d'abord la gravité de la peine qu'il endure. Mais il y a des peines plus intolérables que la mort. Perdre un être qui était notre seul appui, notre unique joie, notre gloire, un être dont les pensées et les sentiments inspiraient les nôtres, qui partageait nos succès et nos revers, n'est-ce pas, suivant l'expression des anciens, perdre la moitié, la plus chère moitié de nous-mêmes et de notre cœur? Cette séparation n'est-elle pas plus cruelle que la séparation opérée entre notre chair et notre esprit? Ce coup qui blesse la vie non pas seulement au point où s'unissent les deux éléments de notre substance, mais dans son principe interne, dans sa racine qui est l'âme, n'est-il pas plus dur que la mort? Combien d'entre nous se livreraient joyeusement à celle-ci pour éviter les épreuves qui meurtrissent et déchirent l'être humain en ses ultimes profondeurs? Saint Jérôme, saint Bernard, d'autres maîtres en Divinité écrivaient à l'ombre de ces considéra-

(1) Append., N. 2, p. 303.

tions : « La Mère de Dieu a été martyre au Golgotha, bien qu'aucune violence extérieure n'ait mis fin à ses jours. *Dei genitrix Virgo et martyr fuit, quamvis in pace vitam finierit* (1). »

De même les vierges sont moins terrifiées par la pensée de tomber sous le fer que par celle d'être outragées. Leur jeunesse, pour elles, passe après leur honneur. Ce qu'elles redoutent, ce n'est pas le Colisée, c'est le lupanar : *non leonem, sed lenonem*. Quand elles sont condamnées à la honte, leur inexprimable souffrance n'est-elle pas plus méritoire que la mort? De même, à chaque instant, les docteurs appellent martyre la pratique de la pénitence évangélique. Le martyre, après tout, c'est la victoire de l'esprit sur la matière. Cette victoire s'affirme éclatante dans le croyant qui, du matin au soir de sa carrière, interdit aux passions désordonnées de l'asservir. Il nous en coûte, Messieurs, d'étouffer perpétuellement des désirs nés de notre sein. Les païens, disent les saints Pères, craignaient moins de rompre avec leurs corps que de rompre avec la volupté. Ce qui les éloignait souvent de la foi, ce n'était pas la peur du supplice, c'était la peur du renoncement que le Christianisme exige, car ils estimaient sans valeur la vie si elle n'était ivresse pour leur imagination et leurs sens.

(1) Cf. S. Thomas. IV *Sentent.*, dist. XLIX, q. v, art. 3; q. II. ad 4um. Cf. Append., N. 3, p. 304.

« *Plures invenias quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hâc sectâ* (1). »

Bossuet a prononcé justement ces paroles : « La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie ; la seconde qui la suit de près, ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs (2). » Et c'est conforme à l'enseignement de saint Paul qui, en substance, écrivait aux Romains, aux Galates, aux Corinthiens : Se plonger dans les eaux du baptême, c'est quitter ce monde, c'est se crucifier soi-même, c'est mourir, s'ensevelir avec le Christ, divorcer avec sa propre chair, ne plus respirer que par l'esprit (3). Le langage de l'Apôtre ne nous autorise-t-il pas à interpréter à la lettre ces mots de saint Grégoire : « L'ère des persécutions est close, notre tête n'est plus à la merci du bourreau, mais notre paix a son martyre, puisque nous sommes obligés d'employer le glaive spirituel pour tuer en nous les désirs charnels. *Quamvis occasio persecutionis desit, habet tamen et pax nostra martyrium suum ; quia etsi carnis colla ferro non subjicimus, spirituali tamen gladio carnalia desideria in mente trucidamus* (4). »

Il n'est pas jusqu'au sacrifice des biens temporels

(1) Tertullien. *De spect.*, n° 2.
(2) Panégyrique de sainte Thérèse.
(3) Cf. *Romains*, vi, 4-8 ; *Galates*, v., 2 ; vi. 14.
(4) Cf. S. Thomas, IV Sent., dist. XLIX, q. v, art. 3, q. ii, ad 5um.

qui ne soit plus amer que le trépas. Dès lors, n'avons-nous pas le droit de conclure qu'en abandonnant ces biens, en embrassant la pauvreté, en supportant avec courage les afflictions dont elle est inséparable, on se montre plus vaillant qu'en acceptant de mourir? « *Quidam magis affliguntur in amissione temporalium rerum quam etiam in proprii corporis afflictione* (1). »

Dieu me garde, Messieurs, de diminuer en quoi que ce soit la valeur des actes dont je viens de parler. Il est des douleurs, des angoisses poignantes dans lesquelles notre cœur est serré comme dans un étau. Les supporter en esprit de foi, avec une religieuse patience, est certainement un des meilleurs moyens de nous sanctifier et de nous préparer au ciel une riche récompense. Le Calvaire où Marie ressent le contre-coup de toutes les souffrances de son Fils est un des plus héroïques spectacles auxquels le monde ait assisté. La violence et l'humiliation que des bourreaux lâches et pervers infligent à des âmes délicates et immaculées composent un supplice qui n'a peut-être pas son pareil dans l'ordre des peines morales. La pratique, pendant vingt, trente, cinquante, soixante ans, de la discipline évangélique qui nous impose des privations, des rigueurs des immolations, fait de nous des hosties infiniment agréables à Dieu. L'abandon des biens matériels, l'amour de la pauvreté à laquelle, dit Bossuet, « ne

(1) S. Thomas, *Ibid.*, ad 8um.

reste que la tristesse et le désespoir, et l'extrême nécessité, et, ce qui est plus insupportable, le mépris et la servitude » (1), supposent une volonté pleine de résolution et de générosité. Cependant, Messieurs, ces diverses tribulations ne suffisent pas pour le martyre. Quand nous appelons martyrs ceux qui les endurent avec une douce piété, nous employons des expressions impropres, nous parlons par analogie. Pour être martyr, il faut sacrifier sa vie, il faut mourir (2).

Si dures que soient les peines auxquelles nous avons fait allusion, elles n'égalent pas en intensité la peine de mort. La raison droite considère le coup de la mort comme le coup le plus terrible, elle ne met sur le même rang ni la prison, ni la confiscation, ni le bagne, ni l'exil. Aussi d'instinct nous fuyons la mort, pour l'éviter nous sommes prêts à tous les sacrifices, et, lorsque Dieu a voulu, afin de nous punir, nous atteindre à fond, il a prononcé contre nous une sentence de mort : *morte morieris*. Je le sais, l'homme, quelquefois, aime mieux se jeter, dans les bras de la mort que d'endurer d'autres angoisses, mais il n'agit ainsi qu'en renversant l'ordre et en fermant l'oreille aux protestations de la nature. Ces réflexions me permettent de maintenir que, dans le martyre, aucune douleur ne remplace la mort. Je crois même plus logique d'appli-

(1) Panégyrique de S. François d'Assise, Ire p.
(2) Append ,N. 4, p. 304.

quer ces principes à la Vierge. Le mérite de la Vierge dépasse de beaucoup celui de tous les autres bienheureux, parce que, la charité dans le degré de laquelle le mérite prend sa mesure, est, en Marie, d'une perfection hors pair. C'est pourquoi elle est la reine des élus. Mais elle est la reine des Pontifes sans avoir reçu le sacerdoce, la reine des anges sans être un pur esprit, de même n'ayant point connu la mort violente que nous exigeons pour le martyre, elle est la reine des martyrs sans être martyre. Quelques auteurs professent une autre opinion : rien ne vous empêche, Messieurs, de l'adopter, si vous trouvez décisifs leurs arguments (1).

Du moins, ne peut-on pas suppléer à la mort par le désir de la mort? Nous avons plus d'une fois insisté sur l'importance des intentions. Convoiter la femme ou le bien des autres, c'est être au dedans de soi adultère et voleur. Quand il est impossible d'approcher l'homme qui répandrait sur notre tête l'eau de la régénération, la table où l'on mange le pain de vie, le tribunal où le ministre de la miséricorde remet les péchés, on reçoit, en aspirant au Baptême, à l'Eucharistie, à la Pénitence les effets propres à ces trois sacrements. Le martyre n'est-il pas soumis à la même loi? Jésus fut martyr au Calvaire, ne l'était-il pas déjà lorsqu'il témoi-

(1) *Dolores tactus omnibus aliis doloribus præeminent.* S. Thomas, IV *Sent.*, dist., XLIX, q. v, art. 3, quæstiunc, II, ad 4um.

gnait un désir si brûlant de verser son sang? Le rêve le plus cher du bienheureux Père S. Dominique était de subir pour Dieu le plus barbare des supplices. Une fois, il fallit tomber aux mains des hérétiques. Ceux-ci, quelque temps après, lui demandèrent ce qu'il eût fait s'il avait été saisi. « Je vous aurais priés, répondit-il, de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un, et après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, en me laissant à demi-mort dans mon sang, ou en m'achevant à votre plaisir (1). » François d'Assise, Thérèse de Jésus et tant d'autres ont éprouvé les mêmes ardeurs. De pareilles dispositions ne donnent-elles pas droit à la gloire des martyrs? Non, Messieurs, il faut mourir effectivement pour obtenir cette gloire. Nous ne demanderons pas que le martyr exhale son dernier souffle sous la dent des fauves ou sous la hache, dans l'eau ou dans le feu. Parmi les martyrs que l'Eglise honore, plusieurs n'ont pas succombé dans le supplice, plusieurs ont survécu des jours et des mois à leurs blessures. Nous déclarerons donc martyrs, en ce qui regarde la peine, ceux dont cette peine aura causé la mort. Que l'on meure de la faim, de la soif, de la prison, de l'exil, des coups auxquels on aura été condamné, on est martyr. Si, au contraire, le supplice n'aboutit pas à la mort,

(1) P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, 11e édit, p. 102.

ou si la mort n'en est pas l'effet, quoi que l'on ait souffert, on n'a pas cette gloire (1).

Il est facile, en réfléchissant, de justifier cette doctrine. Le martyre est le témoignage absolu, définitif, qu'une créature raisonnable apporte ou bien à une personne ou bien à un principe. Or le témoignage parfait, est celui qui a été signé dans le sang, le témoignage définitif est celui qu'on ne peut pas rétracter, parce qu'il a été scellé dans la mort. Cette raison est plus manifeste encore dans les martyrs dont il est ici question : les martyrs de l'Evangile. Rendre témoignage à l'Evangile, c'est prouver par des actes pleinement significatifs que nous méprisons, comme l'Evangile nous le prescrit, les biens visibles du siècle présent afin de posséder les biens invisibles du siècle futur. Mais cette preuve n'aura point toute sa valeur aussi longtemps que nous n'aurons pas sacrifié la vie même qui est ici-bas le plus grand de tous les biens et à la racine de tous les autres, aussi longtemps que nous ne l'aurons pas sacrifiée de fait et réellement. Dire qu'on la sacrifiera, être disposé à la sacrifier n'est pas assez. En cette matière où notre sort est engagé, la distance est grande de l'intention à l'action. Autre chose est d'appeler de ses vœux la souffrance, autre chose de la subir; autre chose la perspective de la mort, autre chose la mort même. On envisage avec calme un péril lointain, il est plus diffi-

(1) Append., N. 5, p. 305.

cile de se posséder quand il est imminent. Tel se flattait d'être invincible, qui au premier rugissement des bêtes, aux premières atteintes du feu, au premier tour de la roue, s'épouvante, fléchit, implore grâce (1).

Le Christ avait hâte de monter à Jérusalem pour y être crucifié, mais l'heure de la Passion ayant sonné, il fut envahi par la crainte, par l'ennui, par le dégoût, par la tristesse, par l'envie de repousser le calice qui lui était présenté. D'ailleurs, vous savez quelles faiblesses suivirent les protestations de Pierre. Tout cela nous montre que la mort seule donne au témoignage sa force suprême, que l'auréole appartient non au désir, non à la volonté, mais à l'acte du martyre, à l'acte consommé dans la mort et par la mort. « *Voluntas martyrii non pertingit ad illud meritum quod actui martyrum debetur ratione difficultatis* (2). »

II

Ce n'est pas seulement la peine qui fait le martyr, c'est surtout la cause. Rendre à la vérité suprême qui nous a été révélée par le Christ un suprême témoignage, le témoignage du sang : voilà en quoi consiste le martyre. Lorsque, contraint de choisir entre sa foi et sa vie, le Chrétien renonce à

(1) Append., N. 6, p. 306.
(2) S. Thomas, IV Sentent. Dist. 49, 95, art. 3, quæstiunc, 2, ad 3um.

sa vie plutôt que d'abjurer sa foi, lorsque, refusant de reconnaître les faux dieux, d'adhérer aux fausses religions, de professer l'hérésie, d'allumer l'encens ou de fléchir le genou devant les idoles, il est immolé, il mérite la palme du martyre (1). Il la mérite en confessant au prix de ses jours n'importe quelle vérité surnaturelle. Il n'est pas un dogme, pas un article de notre croyance, pas un enseignement de Jésus, des Apôtres, de l'Église, qui n'ait été affirmé jusqu'à la mort. La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption comme la Résurrection et l'Eucharistie, ont eu leurs témoins. Quand on veut être martyr, il faut mourir pour la foi. Mais la vraie et unique Foi n'existe pas en dehors de l'Église. C'est assez dire qu'en dehors de la communion catholique, il n'y a pas de martyr. Les hérétiques et les schismatiques, du moins comme tels, n'ont pas droit à l'auréole. Au commencement du cinquième siècle, saint Augustin écrivait à un prêtre donatiste : « Établi hors de l'Église, ayant rompu le lien de l'unité et de la charité, vous seriez condamné au châtiment éternel, même quand vous seriez brûlé vif pour le nom du Christ, car l'Apôtre dit : « Je pourrais livrer ma chair aux flammes, si « je n'ai pas la charité, cela ne sert de rien (2). » C'est que l'évangile pour lequel l'hérétique et le schismatique se sacrifient n'est plus l'Évangile du

(1) Append., N. 7, p. 306.
(2) Lettre 173, 6.

Christ. En introduisant des erreurs en celui-ci, on lui a ravi sa pureté; en le mutilant, on lui a enlevé son intégrité; en ébranlant le fondement sur lequel il repose, on lui a fait perdre sa surnaturelle solidité. Notre-Seigneur ne reconnaît plus pour sienne la doctrine à laquelle les hommes ont mêlé leurs idées, retranché un iota ou un accent, qu'ils ont voulu appuyer sur un fondement autre que lui-même. En conséquence, les membres des sectes ne rendent pas témoignage par leur mort au véritable Évangile, ils affirment leur propre opinion, leur pensée personnelle, leur conviction subjective.

Est-il impossible que certains d'entre eux retenus dans l'erreur par une ignorance invincible et appartenant, en raison de leur parfaite sincérité, à l'âme de l'Eglise, soient traités par Dieu comme des martyrs lorsqu'ils ont refusé jusqu'au dernier moment de renier le Christ? Par exemple, des Arméniens orthodoxes en compagnie de leurs frères catholiques ont déclaré que jamais ils ne professeraient la religion de Mahomet. Ces déclarations leur ont valu la peine capitale qu'ils ont subie en répétant ce nom béni : Christ, Christ. Est-il permis de penser que ces hommes sont des martyrs devant Dieu? Je tendrais à le croire. Toutefois si la prudence théologique permettait de les appeler martyrs, à cause de leur bonne foi, c'est comme sujets de l'Eglise catholique, comme fils de son âme, non

comme disciples d'une secte séparée qu'ils seraient couronnés, car en dehors de la véritable Religion il n'y a point de martyr (1).

Les martyrs sont donc les témoins de la foi chrétienne. Mais on ne rend pas seulement témoignage à la foi chrétienne en professant les vérités qu'elle enseigne, on lui rend aussi témoignage en pratiquant les devoirs et les vertus qu'elle impose. On ne la nie pas seulement par des paroles, on la nie aussi par des actes. « Il en est, dit saint Paul, qui font profession de connaître un Dieu que leur conduite renie, car ils sont abominables, rebelles, incapables d'une bonne œuvre (2). » Aussi saint Thomas écrit dans le traité de la force : « Toutes nos œuvres vertueuses rapportées à Dieu sont des professions de foi. *Omnium virtutum opera, secundum quod referuntur in Deum, sunt protestationes fidei* (3). » Par la foi, en effet, nous apprenons que Dieu nous demande ces œuvres et promet de les récompenser. Quand nous les accomplissons, nous prouvons que nous avons la foi, une foi vivante qui règle notre conduite, une foi agissante à laquelle nous obéissons jusqu'à la mort.

« Ces bonnes œuvres, continue saint Thomas, peuvent, rapportées à Dieu, être des causes du martyre.

(1) Append., N. 8, p. 307.
(2) *Tite*, I, 16.
(3) IIa IIae, q. CXXIV, art. 5

Et secundum hoc possunt esse martyrii causa (1). »
De fait, toutes les vertus chrétiennes ont eu leurs martyrs. Jean-Baptiste a été décapité parce qu'il a défendu la sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage contre l'inceste d'Hérode et d'Hérodiade; Etienne a été lapidé directement pour le Christ et pour la foi; Agathe a été soumise à la torture du chevalet, roulée sur des tessons aigus, étendue sur des charbons ardents pour avoir repoussé, avec une constance indignée, les honteuses avances du préteur de Sicile; Thomas de Cantorbéry a été massacré devant l'autel parce qu'il n'a pas voulu sacrifier à César la discipline ecclésiastique et les droits de Dieu; saint Jean Népomucène a été noyé dans la Moldave parce qu'il s'est montré inébranlable et incorruptible devant Venceslas IV prétendant lui arracher le secret de la Confession. Martyrs, ces prêtres, ces moines, ces juges, ces jeunes filles, ces femmes qui, entre le tombeau et la profanation de leur sacerdoce, de leurs vœux, de leur virginité, de la justice, de l'honneur conjugal se prononcent, par esprit de religion, pour le tombeau. Martyr enfin quiconque préfère le bien moral à la vie de ce monde afin de prouver au Christ la vérité de son amour. Martyr de la foi, car la vertu, celle qui naît de la grâce et que la grâce divinise, celle qui s'exerce avec la volonté de plaire à Dieu et à son Fils, n'est que la Foi devenue agissante, féconde et parfaite.

(1) IIa IIae, q. cxxiv, art. 5.

Comment, Messieurs, entendre cet enseignement? Je trouve dans saint Thomas une affirmation qui, au premier abord, semble singulièrement augmenter le nombre de ceux qui recevront les palmes. Voici les paroles du grand docteur : « *Potest esse quodcumque bonum humanum martyrii causa, secundum quod refertur in Deum.* Tout bien d'ordre humain, si on le rapporte à Dieu, peut être une cause de martyre (1). »

Les commentateurs, même ceux de notre École, ont interprété ce texte de façons différentes.

Ils enseignent tous que l'on ne saurait être martyr si l'on meurt en défendant une cause purement humaine, ne se rapportant pas à Dieu. Le philosophe qui, par amour de la science, se sacrifie pour une vérité logique ou métaphysique, l'homme qui, n'obéissant qu'à son affection, sauve son ami en se livrant lui-même, le soldat qui, dans une guerre juste, tombe sous les drapeaux en ne pensant qu'à son pays, peuvent être des héros : ce ne sont pas des martyrs... Il faut qu'il y ait du surnaturel et du divin dans la cause du martyre. « *Cum quis propter bonum commune non relatum ad Christum mortem sustinet, aureolam non meretur* (2). »

Jusqu'ici l'accord est parfait. Mais à mesure que

(1) IIa IIae, q. CXXIV, art. 5, ad 3.
(2) IV *Sent.*, dist. XLIX, q. V, art. 3, quœstiunc II, ad. 2um.

l'on serre la question de plus près, les divergences se multiplient.

Le soldat chrétien qui, dans une guerre juste, le cœur plein de patriotisme, mais aussi d'amour de Dieu, affronte le danger et reçoit la mort; le croisé qui, librement, sans y être contraint par personne, ceint son épée et succombe dans les combats où l'infidèle et l'hérétique poursuivent ouvertement la destruction du Christianisme : tels les compagnons de Godefroy de Bouillon, de Simon de Montfort, de don Juan d'Autriche; le brancardier volontaire qui, obéissant à une brûlante et surnaturelle charité, relève les blessés et tombe sous les balles ennemies; l'infirmière que rien n'oblige à soigner les pestiférés, et qui, assise à leur chevet avec le plus religieux dévouement, gagne leur mal et est emportée, victime de sa générosité : ces belles âmes ont-elles droit à la gloire du martyre? Ces cas et d'autres semblables ont reçu des solutions diverses. De graves disciples de saint Thomas, Sylvius et Billuart, entre autres, classent parmi les martyrs le soldat et le croisé morts dans les conditions que nous venons de signaler. Saint Alphonse de Liguori, dont l'autorité est si considérable en matière de morale, semble réclamer le même honneur pour l'infirmière que j'ai citée. Il jugerait d'une façon identique, je suppose, la conduite du brancardier auquel j'ai fait allusion. Il affirme qu'à sa connaissance douze académies, treize

cardinaux, plus de trois cents auteurs se prononcent en faveur de l'opinion devenue probablement la sienne (1).

Rien ne vous défend, Messieurs, de suivre ces maîtres de la pensée catholique, de même que rien ne vous défend d'adopter un second avis totalement ou partiellement opposé au leur (2).

Il est évident que les êtres d'élite mentionnés plus haut ont été d'un héroïsme sublime. Il serait très doux, très consolant de pouvoir les considérer comme des martyrs. Mais martyrs ou non, ils ont montré une constance admirable, un courage surhumain, les générations doivent graver leurs noms en lettres ineffaçables aux pages les plus solennelles de l'histoire. Quand ils ont expiré, l'âme rayonnante d'innocence et de grâce, ils ont été reçus au Paradis par un Christ impatient de les faire entrer dans son impérissable gloire.

Ont-ils formellement et strictement été des martyrs ? Je n'oserais pas l'affirmer.

Deux personnages sont nécessaires dans le martyre : l'homme qui meurt et l'homme qui tue. Si le bourreau manque, la mort peut être héroïque, digne de toute louange, elle n'est pas le martyre. De plus, la victime doit mourir de mort violente, sans résister. Sa victoire est celle de la patience, de l'agneau

(1) *Theol. Moralis*, lib. VI, n° 100.
(2) Append., N. 9, p. 307.

qui se laisse égorger, du Christ qui ordonne à Pierre de rentrer l'épée au fourreau, qui triomphe du monde par la croix, non par le fer, par l'effusion de son propre sang, non en répandant celui des autres. *Regnavit a ligno Deus.* Il faut enfin que le martyr meure par fidélité à la Vérité suprême, à la Bonté suprême, à la Cause suprême personnifiées dans le Christ et en Dieu, que, parallèlement, le persécuteur ait la volonté implicite ou explicite d'atteindre dans sa victime, non l'adversaire politique, non l'ennemi de sa nation, de sa caste ou de son parti, mais le champion de cette Vérité suprême, de ce Bien suprême, de cette Cause suprême, c'est-à-dire l'adorateur du Christ béni et du Dieu souverain.

Au tribunal de Fouquier-Tinville, les Bienheureuses Carmélites de Compiègne furent accusées d'avoir caché des armes dans leur maison... La Mère Sidoine, montrant un crucifix, répondit : « Voilà les seules armes que nous ayons eues..., et l'on ne prouvera point que nous en ayons eu d'autres. » Le mot de « fanatisme » ayant retenti aux oreilles des prévenues, Mme Pelras somma le magistrat terroriste d'expliquer le sens de cette expression. Le misérable finit par obéir : « J'entends, dit-il, par *fanatisme*, votre attachement à ces croyances puériles, vos sottes pratiques de religion. — Vous venez d'entendre l'accusateur, riposta Mme Pelras, nous déclarer que nous sommes condamnées pour notre attachement à notre sainte religion : toutes

nous désirions cet aveu. » O douces, aimables, glorieuses filles de France, votre langage et votre attitude nous instruisent et confirment nos pensées.

Nul n'est martyr s'il n'est frappé en haine de la cause sacrée qu'il aime, s'il n'est frappé en haine du caractère sacré imprimé à la cause humaine qu'il défend jusqu'à la mort, s'il ne reste dans cette lutte complètement passif et complètement désarmé. Voilà du moins, je le crois, la signification précise qu'il convient de donner à l'article de saint Thomas. D'après cela, Messieurs, les soldats, les croisés, les infirmières, les brancardiers dont il est question formeraient une phalange admirable, acquerraient devant Dieu un immense mérite, ils n'appartiendraient pas strictement à l'armée des martyrs, puisque l'une ou l'autre des conditions que nous avons signalées manque à leur sacrifice. L'Eglise ne les a jamais, que je sache, déclarés martyrs. Sa conduite paraît indiquer, qu'en pratique, l'opinion qui a notre préférence est la sienne (1).

Dieu n'appelle que rarement au martyre, mais il exige que nous soyons tous disposés à verser pour lui notre sang s'il nous le demandait. Il peut nous le demander. L'horizon est noir, le monde est en

(1) Au sujet des prêtres et des diacres loués *velut martyres* au 28 février du martyrologe romain, voir CONTENSON. *Theol. Mentis et Cordis*, lib. XI, pars I, diss. III, cap. 2. Cf. Append. N. 10, p. 308.

proie à des convulsions dont le spectacle inquiète gravement les esprits sages. Au milieu du chaos où s'agitent les individus et les peuples, nul ne sait de quoi demain sera fait.

En ce qui nous regarde, je l'espère, nous resterons religieusement et patriotiquement unis, le pouvoir protégeant la saine liberté, la liberté secondant loyalement le pouvoir, les classes se réconciliant entre elles, tous s'employant avec dévouement à la réparation des ruines. Je l'espère, la fraternité, la justice, la foi régneront parmi nous, et, grâce à la bonne volonté de chacun, notre pays ne tombera pas dans l'abîme où gisent si meurtries de grandes nations. Mais là où commandera l'esprit de violence et de haine, l'Evangile demeurant la première puissance d'ordre et de pacification dont l'anarchie rêve l'anéantissement, les chrétiens doivent s'attendre aux persécutions qui les guettent toujours dans les temps troublés. Supplions le Christ d'accorder à ceux-là le courage, la constance, la longanimité dont on a besoin pour souffrir et pour mourir au service de la vérité éternelle. Et s'il ne nous est pas donné de partager la peine des martyrs, imitons-les de notre mieux en confessant et en défendant avec force leur foi, en pratiquant les vertus dont ils nous ont donné l'exemple. Les saints comparent aux martyrs ceux qui passent leurs années dans la pauvreté, la pureté, la pénitence, la mortification, la modestie, l'obéissance. Ce genre de vie

avec ses sacrifices et ses mérites peut être le nôtre. Acceptons-le, Messieurs, renonçons à l'égoïsme, à l'orgueil, à la cupidité, au sensualisme qui s'affichant dans les lectures, dans les théâtres, dans les danses, dans les toilettes, dans les divertissements scandalise la simple honnêteté. C'est en nous comportant de cette façon, qu'à notre manière, nous rendrons un témoignage efficace à la cause pour laquelle sont morts les martyrs et que nous aurons le droit d'être associés à leur gloire.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'USAGE DE LA FORCE DANS L'ORDINAIRE DE LA VIE

SOMMAIRE

La force nous rend capables des derniers sacrifices quand il faut défendre le vrai et le bien. D'ordinaire Dieu ne demande pas ces sacrifices. Il demande que nous soyons disposés en cas de nécessité, à les accepter. Il demande aussi de chacun une force qui permette de souffrir autant qu'il le faudra pour rester fidèle au bien. Dès lors la force est d'un usage quotidien. Plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus elle est indispensable. C'est pourquoi elle est si nécessaire, comme on le verra dans cette conférence, aux deux grands agents de l'ordre en ce monde : l'Apôtre de l'Evangile, le Dépositaire du pouvoir, p. 69-71.

I

1. Dans ses derniers entretiens avec ses apôtres, Notre-Seigneur, avant de remonter vers son Père, leur prescrit d'attendre la venue du saint Esprit qui leur communiquera la force divine dont ils auront besoin pour leur apostolat. Leçon contenue dans cette recommandation.

a) Il appartient à l'Apôtre de répandre l'Evangile dans son *intégrité*. Résumé de l'Evangile intégral. Les promesses et les menaces, les béatitudes et les malédictions. Il appartient à l'apôtre de répandre l'Evangile dans son *exactitude* et dans sa *pureté*, sans y rien changer, sans y rien mêler d'étranger. L'apôtre, écho du Verbe éternel, p. 69-71.

b) Il appartient à l'Apôtre de combattre l'erreur. Il est l'adversaire des vains systèmes, des faux prophètes, des détracteurs de la raison et de ses courtisans, p. 74.

2. La contradiction et la souffrance attendent l'Apôtre fidèle à ce ministère.

a) En imposant son dogme, son décalogue, son antique doctrine, la vérité ennemie du mélange, de l'exagération, de la diminution, etc., il s'aliène la raison, les hérétiques, le présent, les philosophes, les politiques, les âmes violentes, les âmes pusillanimes. En touchant les plaies vives d'une caste ou d'un

temps, il les irrite. Le divorce et Henry VIII, l'égalité des Personnes divines et l'Arianisme, l'unité de la personne en Jésus-Christ et Nestorius et Eutychès, la liberté en face de Luther et de Calvin, etc., etc., p 74-76.

b) Persécutions dont le véritable Apôtre est l'objet. Hostilité des salons, des académies, des journaux, etc. Force dont il ne peut se passer s'il veut rester fidèle à sa mission. Conseils que lui donnera la faiblesse. Fermeté qu'il devra puiser en lui-même pour supporter la colère, la haine, la violence, la persécution, pour flétrir la licence, la tyrannie, etc. Exemples de force apostolique en Nathan, Pierre, Jean, saint Ambroise, Grégoire VII, M. Emery. L'Apôtre doit être inébranlable comme une colonne de fer, comme un mur d'airain, p. 76-78.

II

1. La force est nécessaire au Dépositaire de l'autorité.

a) Préceptes de force donnés par David à Salomon, par Jéhovah à Josué. Le dépositaire du pouvoir est, sans la force, incapable de remplir son mandat, p. 78-79.

b) C'est un moteur. Gouverner c'est mouvoir. Les rois fainéants. En quoi consiste cet acte moteur. Il est difficile de mouvoir les âmes. Force requise en celui qui veut mouvoir et vaincre les âmes. Il doit employer toutes les formes de l'énergie, s'il veut entraîner ses sujets rebelles, porter ses sujets fatigués ou infirmes, p. 79 81.

2. Gouverner c'est mouvoir dans l'intérêt de tous.

a) Luttes auxquelles on est condamné si l'on gouverne en ce sens. Courage auquel il faut recourir pour maintenir les droits de la vérité, l'équilibre de la justice, pour frapper les ambitieux, les conspirateurs, pour ramener dans la voie une masse égarée, pour dicter des lois au capital, au travail, aux grands, aux amis, au peuple, à la presse, à l'opinion. Le chef sans caractère est sûr d'échouer dans sa tâche, p. 81-83.

b) Ceux qui ont exercé utilement le pouvoir ont été des hommes forts. Moïse, Néhémie. Confiance des bons qui se sentent gouvernés par un homme fort. Leur féconde activité. Leurs hésitations, leurs inquiétudes quand l'autorité étant aux mains d'un homme faible appartient en réalité aux plus audacieux, et aux plus cyniques, p. 83-84.

c) Lorsque le pouvoir est faible, il sacrifie les intérêts publics et les intérêts privés. Il conduit la société dont il a la charge à d'irréparables catastrophes. La faiblesse de Roboam est cause de la division d'Israël en deux fractions ennemies. Les intérêts privés ne sont pas mieux défendus. La condamnation inique de Louis XVI est due à la faiblesse de Vergniaud et des Girondins, p 84-86.

d) Le chef dont la volonté hésite et fléchit une première fois tombe par degrés dans les plus graves fautes. Histoire de Pilate qui, magistrat honnête mais sans caractère, en arrive de concession en concession à livrer le Juste à la mort. Le plus grand malheur d'une société, c'est d'être régie par un homme faible, p. 86-88.

Chacun de nous a besoin de force dans la vie quotidienne. Il en faut pour accepter la vérité offerte par les apôtres. Nos résistances à la vérité sont souvent la cause du découragement des apôtres et de leur faiblesse.

La force est nécessaire à ceux qui obéissent. Si parfois nos chefs manquent de caractère, c'est que nous leur rendons la tâche singulièrement difficile en refusant de les soutenir dans les mesures viriles dont ils prennent l'initiative. Ayons le courage d'obéir, c'est un des meilleurs moyens de rendre au pouvoir le courage de commander, p. 88-90.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'USAGE DE LA FORCE DANS L'ORDINAIRE DE LA VIE

Éminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

L'homme fort est de taille à affronter les plus graves périls, à endurer le martyre, à braver la mort. Il perdrait sa gloire la plus précieuse s'il ne s'élevait à ces hauteurs où souffle un héroïsme aussi pur que généreux. Celui-là seul peut se flatter d'être fort qui est réellement disposé à servir le bien, fallût-il lui sacrifier son existence. Mais la conscience n'exige pas d'ordinaire ce sacrifice. En dehors de certaines périodes sombres, l'on peut s'acquitter pleinement de son devoir sans exposer

(1) S. Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) S. G. Mgr Naziou, archevêque de Trébizonde.

sa tête. Dans la masse des fidèles, quelques-uns sont appelés à l'honneur de signer leur *Credo* de leur sang, Dieu ne demande aux autres que d'être prêts à pousser jusque-là, en cas de nécessité, leur attachement à l'Évangile. La force qui ne s'exercerait que dans les circonstances où il faut choisir entre la justice et la vie serait d'un rare emploi : la plupart du temps, elle resterait ensevelie au fond de l'âme, comme un talent improductif. Mais il n'appartient pas uniquement à la force d'engager les luttes où nous pouvons périr, il lui appartient aussi de vaincre les obstacles de toute nature qui empêchent notre ascension vers l'idéal et vers le ciel, de supporter toutes les souffrances qui effrayent la nature et nous détournent de notre fin. « *Fortitudo bene se habet in omnibus adversis tolerandis* (1). » Dès lors, cette vertu est d'un usage quotidien; sans elle, le prêtre néglige son ministère, le religieux sa règle, l'ouvrier sa besogne, le chrétien son salut. La foi, l'espérance, la charité, la justice, la tempérance ont continuellement besoin de son concours pour ne pas défaillir ; à moins d'en être pourvu, nul ne remplira la tâche inhérente à sa vocation (2). Surtout plus on est élevé dans la hiérarchie sociale, plus la force est nécessaire. Cette vérité vous apparaîtra dans sa lumière, si je vous montre que la

(1) IIa IIae, q. CXXIII, art. 4, ad 1um
(2) Append., N. 1, p. 310.

force est indispensable aux deux grands agents de l'ordre en ce monde : l'Apôtre de l'Évangile, le Dépositaire du pouvoir.

I

Depuis la Résurrection, quarante jours avaient passé. Une dernière fois, Jésus réunit autour de lui ses disciples, partagea leur repas, leur communiquant de nouvelles clartés et leur commandant de ne point s'éloigner de la Cité avant d'avoir reçu le don du Père céleste (1). Puis s'étant levé, il se dirigea, en leur compagnie, vers la colline au pied de laquelle il avait tant souffert, la colline des Oliviers. En marchant, il leur prescrivit encore de rester provisoirement dans la Ville Sainte, d'y attendre l'Esprit qui les pénétrerait de sa vertu. Alors, seulement, il leur serait permis de propager l'Evangile, de se poser comme témoins de leur Maître en Judée, dans la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. Arrivé au sommet d'où l'on apercevait, d'une part, Jérusalem avec ses tours, ses remparts, ses palais, son temple, ses marbres blancs, ses toits dorés ; d'autre part, Béthanie, aimable séjour de Lazare, de Marthe, de Marie, Jésus garda le silence, bénit les onze, et les enveloppant d'un long regard, s'éleva au-dessus de la

(1) S. Luc, xxiv, 41-49.

montagne, puis disparut dans les profondeurs du ciel ouvert et resplendissant (1).

De cette scène inoubliable, je ne retiens aujourd'hui qu'une leçon : Jésus veut que Pierre et ses compagnons, avant de prêcher sa divine vérité, soient revêtus de force par le Saint-Esprit lui-même (2). Il déclare implicitement que, sans cette force, ils seraient au-dessous de leur mission. C'est donc que la force est indispensable à l'Apôtre.

Il appartient en effet à l'Apôtre de travailler à la diffusion de l'Évangile. « Prêchez l'Évangile sur les toits, prêchez-le à toutes les nations, à toute créature (3) », telle est la consigne à laquelle il est soumis. Il s'agit, pour lui, de répandre la parole du Christ dans son intégrité, avec ses dogmes et sa morale, avec ses mystères obscurs et terribles, avec ses promesses et ses menaces, de répéter aux générations : « Celui qui croira, sera sauvé... Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Bienheureux les

(1) S. Luc, xxiv, 50-51 ; S. Marc, xvi, 19 ; *Actes*, i, 9.
(2) Append., N. 2, p. 311.
(3) S. Marc, xvi, 16.
(4) S. Matthieu, x, 27 ; xxviii, 19 ; S. Marc, xvi, 15.

pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux (1)... Celui qui ne croira pas sera damné (2)... Malheur à vous Scribes et Pharisiens qui négligez la Loi, la justice, la miséricorde et la bonne foi! Malheur à vous, guides aveugles qui filtrez le moucheron et avalez le chameau (3)!... Malheur à vous, riches, *qui cherchez votre bonheur dans les biens de la terre!* Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes! Malheur à vous quand les hommes vous loueront, car c'est ce que leurs pères faisaient à l'égard des faux prophètes (4)... Malheur à vous, docteurs habiles, qui accablez les autres sous d'intolérables fardeaux... (5)! Malheur au monde à cause de ses scandales (6)! »

Il appartient à l'Apôtre de répandre l'Évangile dans son exactitude et dans sa pureté. Il n'a droit ni de le réformer, ni de le changer, ni d'y rien ajouter, ni d'en rien retrancher, ni d'y mêler soit ses idées personnelles, soit les idées de son siècle, de sa caste, de son parti. Il faut que l'Apôtre soit l'instrument

(1) S. Matthieu, v, 1-10.
(2) S. Marc, xvi, 16.
(3) S. Matthieu, xxiii, 14-27.
(4) S. Luc, vi, 24-26.
(5) *Ibid.*, xi, 46.
(6) S. Matth., xviii, 17.

sur lequel le Verbe éternel s'exprime lui-même libre, puissant, austère et doux.

Être Apôtre, Messieurs, c'est donc enseigner la divine vérité, c'est aussi combattre l'erreur contraire à l'Évangile, d'où que vienne cette erreur et quel que soit son nom. Dénoncer les vains systèmes qui se disputent les esprits, les faux prophètes qui abusent de la crédulité, les démons transformés en anges de lumière, pousser le cri d'alarme dès que retentissent les négations impies, les propositions injurieuses pour la foi ou pour les mœurs, confondre tour à tour les ennemis de la raison et ses courtisans, que sais-je, veiller afin que le serpent du mensonge se cachant sous les fleurs de la rhétorique, sous l'emphase de l'éloquence, sous l'appareil du savoir, sous les découvertes de l'érudition ne distille pas son venin dans les âmes; voilà encore la tâche de l'Apôtre.

La contradiction et la souffrance attendent quiconque s'en acquittera consciencieusement (1). Comment n'en serait-il pas ainsi?

Vous obligez la raison avide de clarté à professer un dogme obscur, incompréhensible. Mais la raison s'insurge, vous résiste avec indignation ou vous tourne en ridicule. Vous imposez intégralement aux esprits votre symbole, votre décalogue, les décrets de vos conciles, les enseignements de vos Pontifes! Mais vous soulevez ainsi toute l'armée des hérétiques

(1) Append., N. 3, p. 311.

qui se réservent de choisir parmi les dogmes de la foi et parmi les préceptes de la loi. Vous essayez de ramener le présent à l'antique doctrine de nos pères! Mais le présent qui, impatient de voir évoluer la pensée, la morale, la religion, le culte, a rompu avec le passé, vous criblera de ses traits. Vous déclarez que la vérité catholique ne souffre aucun mélange, aucune exagération, aucune diminution! Mais ce langage vous aliène les philosophes et les politiques qui avaient formé le dessein de faire servir la Révélation au triomphe de leur école ou de leur parti; vous mécontentez les âmes violentes qui dépassent toujours la mesure et les âmes pusillanimes qui ne l'atteignent jamais. Et quelle irritation si l'Apôtre touche aux plaies vives d'une classe ou d'un temps! Affirmer l'unité, l'indissolubilité du mariage sous le règne d'Henry VIII; proclamer l'égalité des Personnes divines à la face des empereurs et de l'univers devenus ariens; dire qu'en Jésus-Christ il y a une seule personne et deux natures quand Nestorius est patriarche de Constantinople et Eutychès maître du peuple et de la cour; défendre la liberté à l'heure où Luther et Calvin entraînent dans leur fatalisme la moitié de l'Occident; soutenir la primauté de Pierre dans le palais de Louis XIV et de Napoléon; insister sur la miséricorde infinie, lorsque Pascal et les beaux esprits sourient à Jansénius; condamner le scepticisme quand se célèbre l'apothéose de Voltaire; réclamer

en faveur de l'ouvrier dont le patron abuse, en faveur du patron exploité à son tour par l'ouvrier; parler de discipline à une société folle d'indépendance; rappeler les principes de modestie, de pénitence, de mortification à des jeunes gens, à des jeunes filles qui semblent avoir brisé avec les traditions de respect, de goût, de pudeur; en un mot, rester en tout l'écho de la vérité évangélique et l'adversaire du mensonge et du mal, n'est-ce pas ameuter contre soi une partie de l'humanité? Oui, Messieurs.

Sans doute l'Apôtre trouvera beaucoup d'âmes dociles qui écouteront sa voix et obéiront à ses accents. Sans doute, d'habitude il ne sera ni menacé du dernier supplice, ni exilé, ni emprisonné, mais la critique et la malveillance s'attacheront à ses discours d'abord, à sa personne ensuite, les langues et les plumes le blesseront comme des épées. Salons, académies, journaux se ligueront pour lui faire la guerre. Les uns lui reprocheront d'être trop dur, les autres d'être trop mou, ceux-là d'exagérer l'enseignement du Christ, ceux-ci de l'atténuer. Plus il sera élevé dans la hiérarchie et plus sa parole rencontrera d'obstacles. Le Pape ne publiera pas une encyclique sans qu'une moitié du monde lui réponde par des protestations, par des injures et même par des menaces. Il aura besoin d'une main singulièrement énergique pour conduire la barque de la vérité sur l'océan des erreurs et des passions, pour

ramer contre le vent de l'opinion, pour résister aux cris de colère qui accueillent sa doctrine. Plus l'Apôtre sera le ministre scrupuleux du Verbe et plus il recevra de coups. Vous étonnerez-vous, après cela, qu'il ne puisse pas se passer de courage? Comprenez-vous que la faiblesse, pour lui épargner des ennuis ou des blessures, lui conseillerait tantôt de se taire, tantôt d'éviter les sujets dont le seul titre indispose le public, tantôt d'accommoder la vérité aux convenances de l'auditoire, tantôt de mêler une note profane aux oracles sacrés, tantôt de pactiser plus ou moins franchement avec des idées encore plus malfaisantes que populaires? C'est par la force qu'il demeurera fidèle à sa vocation. Il puisera chaque jour dans cette vertu la fermeté qui lui permettra de supporter des contradictions poussées jusqu'à la colère, jusqu'à la haine, jusqu'à la violence, jusqu'à la persécution, de faire briller la lumière malgré ceux qui n'aspirent qu'à l'étouffer, de résister aux vagues capricieuses de la pensée entraînée par le mensonge, de flétrir hardiment la licence, la tyrannie, l'injustice, la débauche, quel que soit le faux éclat sous lequel on les déguise. Nathan disant à David comblé de gloire : « *Tu es ille vir*, tu es l'homme qui, d'après ton propre jugement, mérite la mort » (1) ; Pierre et Jean refusant en ces termes d'obéir aux maîtres de leur nation : « Nous ne pouvons

(1) II *Rois*, XII, 7.

pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu (1) », Ambroise fermant à Théodose l'entrée de l'église; Grégoire VII condamnant les usurpations des investitures; Bossuet et Bourdaloue renouvelant, au temps du grand roi, les anathèmes de Jésus contre les plaisirs; M. Emery critiquant les projets de l'Empereur; nos pontifes et nos pasteurs dénonçant les égarements de la raison et les désordres du cœur : voilà sur les divers théâtres où ils ont été placés, le spectacle que les apôtres donnent à Dieu, aux anges et aux hommes. Ils ne le donneraient pas s'ils ne possédaient cette vigueur, cette résolution, cette patience, cette longanimité dont saint Paul prêchait la nécessité à son disciple Timothée, s'ils ne ressemblaient au prophète qui pour faire retentir la voix vengeresse de la vérité en face des princes et des peuples irrités avait besoin d'être inébranlable comme une ville forte, comme une colonne de fer, comme un mur d'airain. *Dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum* (2).

II

Nécessaire à l'apôtre de l'Évangile, la force ne l'est pas moins au Dépositaire de l'autorité. Au terme d'un règne de quarante années et d'une

(1) *Actes*, IV, 20.
(2) JÉRÉMIE. I, 18.

vieillesse heureuse, David mourant lègue à Salomon son trône et sa couronne. Avant de les lui transmettre, il lui dit : « Je prends le chemin de toute chair. Montre-toi fort, et sois un homme (1). Agis virilement et avec courage. A l'œuvre, ne t'effraye pas, ne crains rien, jusqu'à ce que tu aies achevé ta tâche (2). » C'est déjà l'ordre que Jéhovah jadis avait, à plusieurs reprises, donné à Josué en lui confiant son peuple : « *Confortare et esto robustus.* Sois ferme et robuste (3). » Sans la force, en effet, le Dépositaire du pouvoir est incapable de remplir son mandat.

Il est par le fait de son élévation un moteur. Gouverner, ce n'est pas seulement diriger, c'est aussi mouvoir. « *Gubernare est movere aliquos* (4). » Bien entendu, ce n'est pas lancer une société au hasard; ni l'engager par une violence brutale, dans de folles aventures, — toutes les vertus ont leur part dans l'exercice de l'autorité, — mais c'est mouvoir (5).

Les rois fainéants ne sont plus des rois, le pasteur qui suit son troupeau au lieu de le conduire n'est plus un pasteur, le chef qui laisse ses sujets s'endormir n'est plus un chef. Arracher ceux qu'il commande à la paresse, les faire passer de l'indo-

(1) III *Rois*, II, 2.
(2) *Paralip.*, XXXVIII, 20.
(3) *Deutéron.*, XXXI, 23 ; *Josué*, I, 6-9.
(4) S. THOMAS. IIa IIae, q. CII, art. 2, etc.
(5) Append., N. 4, p. 312.

lence à l'effort, employer leurs facultés et les rendre fécondes : tel est le devoir du chef de famille comme du chef d'usine ou d'atelier, du chef d'armée comme du chef d'État. Les sociétés qui sommeillent tombent dans la léthargie et la léthargie finit par la corruption : ce triste sort les attend si l'homme qui les régit ne les oblige pas à secouer leur apathie et à s'élancer vers les cimes où elles se nourrissent d'air, de lumière, de vie, d'activité. Mais nous sommes dans l'ordre moral, il ne s'agit pas de mouvoir des corps, il s'agit de mouvoir des âmes, des esprits, des volontés, des libertés. Soulever des âmes, des esprits, des volontés, ébranler des libertés, c'est l'art le plus difficile, difficile parce qu'il y faut de la prudence, de la bonté, de la souplesse, difficile aussi parce qu'il y faut de la force. Il y faut de la force, car les âmes peuvent opposer à votre impulsion une résistance obstinée. Vous ne les vaincrez pas sans revenir dix fois, vingt fois à la charge, sans leur livrer les assauts qui finiront par triompher de leur hostilité. Un enfant tiendra votre autorité en échec avec un incroyable succès, et vous serez obligé, pour en avoir raison, de montrer une constance, une ténacité qui sont des éléments de la force (1).

Que deviendrez-vous devant une foule où chacun aura sa manière personnelle de secouer le joug du devoir, de violer vos lois, de repousser votre direction ?

1. Append., N. 5, p. 312.

Comment tiendrez-vous en main ces tempéraments si divers? Vous devrez, Messieurs, déployer toutes les formes de l'énergie, depuis les plus douces jusqu'aux plus intransigeantes, depuis celles qui entraînent en s'enveloppant de velours jusqu'à celles qui domptent par la crainte et par la rigueur. Lors même que les volontés se rallieraient à la vôtre, la force vous serait encore indispensable. Elle vous serait encore indispensable, car parmi les âmes les mieux disposées, il en est de fatiguées qui demandent à être soutenues, il en est d'épuisées qui veulent être portées. Le prodigue avait hâte de revenir à son berceau, mais ses fautes, les privations, la misère, le chemin l'avaient accablé. Serait-il arrivé au but, si son père, l'apercevant au loin, n'était accouru au-devant de lui et ne lui avait prêté l'appui de son cœur et de son bras (1)? La brebis perdue soupire vers la montagne où paît le troupeau, mais après ses égarements, elle est d'une telle faiblesse qu'elle ne rejoindrait pas ses compagnes, si le bon Pasteur, la prenant sur ses épaules, ne la rendait au bercail (2). Dépourvu de vigueur, le Dépositaire de l'autorité est donc incapable de mouvoir à son gré ses sujets rebelles, ses sujets dévoués mais malhabiles, mais infirmes.

Gouverner c'est mouvoir non à tort et à travers, non dans n'importe quelle direction, c'est mouvoir dans

(1) Cf. S. Luc, xv, 20.
(2) S. Luc, xv, 5; S. Matth., xviii, 12.

l'intérêt de tous et dans l'intérêt de chacun. Condition qui ajoute encore aux difficultés pour celui qui tient le sceptre, car elle suppose qu'il résiste aux pressions illégitimes, qu'il maintient les sentences de la justice, qu'il déchire les décrets de l'iniquité malgré toutes les plaintes, toutes les protestations. Il n'est pas nécessaire d'être dur, d'être arrogant, mais il faut de la fermeté, une fermeté qui ne plie pas, qui ne recule pas quand le droit est en jeu, quand il s'agit de perpétuer son règne ou de le rétablir. Alors, le titulaire du pouvoir est condamné à des luttes perpétuelles; il ressemble à ces travailleurs dont parlent les livres saints qui d'une main tenaient la truelle et rebâtissaient Jérusalem, de l'autre, le glaive pour repousser les agressions des Arabes, des Samaritains, des Ammonites. Ne s'effrayer de rien, « ne craindre que de mal faire » (1), s'élever au-dessus de tous, juger avec une impartiale équité, écouter chacun, lui donner satisfaction quand il est dans la vérité, le combattre quand il est dans l'erreur, c'est une rude tâche. Aujourd'hui, des individus compromettront le bien, soit qu'ils essayent de troubler la paix au profit de leur ambition, soit qu'ils veuillent s'emparer des deniers publics au profit de leur cupidité. Malheur au chef qui n'osera pas sévir, qui ne frappera pas; bientôt les conspirateurs auront réuni autour d'eux des complices, bientôt le trésor de tous sera

(1) Bossuet. *Politique sacrée*, l. IV, art. 1, 8e prop.

devenu le trésor de quelques-uns. Demain, il faudra ramener dans la voie de sa destinée une masse abusée qui s'égare et se livre à ses pires ennemis. Aujourd'hui, il faut mettre un frein aux menées d'un parti qui prétend disposer pour lui-même de toutes les charges, de tous les honneurs et en interdire l'accès à quiconque n'accepte pas son programme et sa consigne; demain, il faudra réagir avec la même résolution contre le parti contraire. Aujourd'hui, le bien demande que l'on réprime les abus du capital; demain, il interdira de favoriser les revendications excessives des prolétaires. Aujourd'hui, la justice prescrit de s'opposer aux grands, aux amis, aux courtisans; demain, elle prescrira de s'opposer au peuple, à la presse, à l'opinion. Comment l'homme sans vigueur, sans caractère, l'homme hésitant, indécis, portera-t-il le poids de tant de soucis, de tant d'inquiétudes, de tant d'intérêts? Comment dans le flux et le reflux des choses et des événements, au milieu des rivalités de personnes, de classes, de métiers, restera-t-il maître de lui-même et maintiendra-t-il l'équilibre de façon à ne nuire à qui que ce soit, de façon à ne pencher ni à droite, ni à gauche, de façon à ne passer sous aucun joug et à garder une parfaite indépendance?

Bossuet a dit : « N'eût-on qu'un cheval à gouverner, et des troupeaux à conduire, on ne peut le faire sans raison : combien plus en a-t-on besoin pour mener les hommes, et un troupeau raison-

nable (1). » Il convient de répéter ces paroles à propos de la force. Ceux qui dans les sociétés établies sur la terre ont exercé d'une manière utile et glorieuse l'autorité ont été des hommes forts. Malgré sa mansuétude, Moïse délivra Israël, le dirigea au milieu du désert sans se laisser intimider par les armées de Pharaon, sans se laisser décourager par les murmures ou par les émeutes qui éclatèrent au sein même des tribus. Avec une vigueur qui ne se démentit jamais, il retint les fils d'Abraham sur la pente de l'idolâtrie et il réduisit en morceaux leur veau d'or. Vous dirai-je la vigueur dont fit preuve Néhémie quand il rebâtit les murs de la sainte cité, quand il affranchit les petits de la tyrannie et de l'usure qui les accablaient, quand il ramena la discipline dans l'ordre lévitique et introduisit dans la vie sociale les réformes dont elle avait besoin?

Sous un pouvoir fort, les bons ont confiance, ils se sentent défendus, ils savent que leurs personnes, leurs biens, leurs droits sont à l'abri. Alors ils ne craignent pas d'ensemencer les champs, de cultiver les vignes, d'engraisser les terres dont ils sont sûrs de recueillir les fruits; ils développent leur commerce, leur industrie; ils s'appliquent tranquillement à leur art, et ils deviennent à leur tour les soutiens de la vérité, de l'ordre, de la justice qui les protègent. Que l'on sente au contraire de la faiblesse en celui qui commande, que l'on

(1) *Politique sacrée*. Liv V, art. 1, 1re proposition.

constate en lui de la mobilité, de l'incertitude, qu'on le voie céder successivement à celui-ci ou à celui-là, revenir sur ses décisions les plus sages, avoir peur de tout, reculer devant la moindre opposition, immédiatement l'inquiétude s'empare des meilleurs et les méchants reprennent espoir. C'est qu'en effet, sous le règne d'un homme sans caractère, le pouvoir, en réalité, appartient aux plus audacieux et aux plus cyniques. S'apercevant qu'on les redoute, qu'on n'ose pas leur appliquer les lois, ceux ci ne mettent plus de frein à leurs insolentes prétentions. Leur ton impérieux, leurs menaces, leurs violences exercent chaque jour une plus étroite pression sur celui qui devrait les dominer et l'entraînent à de nouvelles capitulations.

Bientôt sont alternativement sacrifiés les intérêts publics et les intérêts privés. Cette manière de gouverner finit par d'irréparables catastrophes, car elle ne peut aboutir qu'à la décadence, aux dissensions, aux haines, à la désagrégation du corps social. Grevé d'impôts, le peuple d'Israël vint supplier Roboam de les diminuer un peu. Il n'était pas indocile, il ne demandait qu'un léger soulagement. « *Imminue paululum de imperio patris tui.* » Les vieillards estimèrent que la démarche était motivée, qu'il fallait y faire droit. Mais les jeunes téméraires qui entouraient le roi le poussèrent dans une autre voie et il y entra. « Mon père vous a chargés d'un joug pesant, répondit-il aux envoyés de sa

nation; je vous le rendrai plus pesant encore; mon père vous a châtiés avec des fouets, moi je vous châtierai avec des verges de fer (1). » Cette inflexibilité n'était que l'effet d'une faiblesse, elle coûta cher à Roboam qui perdit la moitié de son royaume, elle fut fatale à Israël qu'elle divisa en deux fractions rivales et souvent ennemies. Les intérêts privés ne sont pas mieux garantis, si graves et si sacrés qu'ils soient. L'homme sans force et sans caractère est incapable de résister aux coalitions qui se forment contre une personne ou contre une caste. Vergniaud avait protesté que jamais, fût-il seul de son opinion, il ne s'unirait à ceux qui réclamaient le sang de Louis XVI. Mais à peine les Montagnards, les poings fermés, l'injure à la bouche, étaient-ils descendus vers la tribune que, pris de peur, il disait : « Je vote la mort. » Lâcheté inexcusable qui ne le sauva pas, mais qui laisse sur son nom et sur celui des autres Girondins une tache ineffaçable (2) !

Même énergique, le chef d'une société sera bientôt débordé si sa volonté fléchit une première fois, car une maladroite hésitation sert de prélude à une complaisance coupable et la défaite prépare la défaite. Pilate n'était ni sans honnêteté, ni sans vaillance. Seul, au cours de la Passion, il osa résister aux Juifs ; seul il proclama Jésus innocent

(1) III *Rois*, XII, 14.
(2) Append., N. 6, p. 313.

et essaya de le sauver. Dans ses veines coulait encore le sang de ces magistrats romains dont le monde entier connaissait l'incorruptibilité. Mais dès le commencement du procès, Pilate discute avec les ennemis du Juste, interroge comme un prévenu celui qu'il sait sans reproche. Il ne tranche pas dans le vif, il ne prend pas une attitude nette, il ne dit pas à Jésus : « Ne craignez rien, allez ! vous êtes libre, malheur à qui vous touchera »; il dit au Sanhédrin : « Vous avez votre loi, jugez-le... Pour moi, je ne trouve aucune raison de le condamner. » Paroles trop vagues qui encouragent la haine et la hardiesse des sectes! Bientôt Pilate recourt à une série d'expédients qui sont autant de reculs. Pour échapper à la responsabilité qu'un juge doit assumer, il renvoie la cause devant le tribunal d'Hérode. Il ordonne de flageller un être qui n'a fait aucun mal, il propose de le gracier comme s'il était criminel. Il veut et ne veut pas, il flotte incertain, tantôt ému par le respect que lui inspire la sereine majesté de Jésus, tantôt effrayé par les cris de la foule, par les menaces du Grand Conseil. Mais peu à peu la crainte devient maîtresse de son âme. S'il a encore des sursauts de probité, c'est pour retomber plus bas. Au moment où il dit encore : « Je vais rendre à Jésus la liberté », on sent que progressivement il s'apprête à l'abandonner. Il suffit aux partisans de Caïphe d'évoquer le nom de Tibère pour que la défaillance du

procureur soit complète et pour que Jésus, la Sainteté même, soit immolé à une poignée de scélérats. Il en sera toujours ainsi quand le pouvoir sera confié à des mains débiles. Le plus grand malheur qui puisse arriver à une société est d'avoir pour chef un homme faible. Cette société deviendra infailliblement la proie des ambitieux, des intrigants, de ceux qui aspirent par tous les moyens à la fortune et à la domination.

Chacun de nous, Messieurs, a besoin de force pour supporter les épreuves quotidiennes de la vie : la maladie, la pauvreté, les échecs, les inquiétudes, les peines morales, les séparations. Chacun de nous en a besoin pour résister aux tentations, pour vaincre les dangers qu'elles impliquent et endurer les humiliantes souffrances qui les accompagnent. Il nous en faut aussi quand nous voulons faire le bien : il en faut même pour accepter la vérité que nous offrent les apôtres et les ordres que nous intiment nos chefs. Si les apôtres ont tant de mal à prêcher l'Évangile, si parfois, devant la stérilité de leur ministère, ils sont tentés de transiger, de se taire, c'est que nous accueillons leur parole ou avec des sentiments hostiles, ou avec une inertie qui tuent leur zèle. Leur attitude est l'effet de notre faiblesse. Nous recevons avec joie la vérité qui nous plaît parce qu'elle nous flatte, mais nous reculons devant la vérité qui inquiète et trouble nos passions,

qui accuse notre conduite, la juge et la condamne. Soyons plus fermes, Messieurs, ayons la force de reconnaître et d'aimer la vérité que l'on a la force de nous enseigner. Cette vérité nous inspire tant d'appréhension parce qu'elle nous brûle et nous blesse; ne l'oublions pas, en brûlant nos plaies elle les guérit, en nous blessant elle nous sauve, de sorte qu'en nous livrant avec vaillance à son action nous ne prêtons pas seulement un appui à ses apôtres, nous servons encore nos intérêts les plus sacrés.

La force est nécessaire à ceux qui commandent, elle ne l'est pas moins à ceux qui obéissent. Ce qu'aujourd'hui nous reprochons le plus volontiers à nos chefs, c'est le défaut de caractère. Ils n'osent pas, dit-on sans cesse, ils n'osent jamais. Ils ont toujours peur de froisser les méchants, toujours peur de favoriser les bons. Avouez-le, Messieurs, nous leur rendons la besogne singulièrement pénible. Ils ont le devoir d'être énergiques dans leur sphère, nous avons celui de l'être dans la nôtre. Ils manquent à leurs obligations s'ils n'usent pas de leur autorité contre le désordre, mais nous manquons aux nôtres si nous ne les soutenons pas dans les heureuses et viriles mesures dont ils prennent l'initiative. Que tous ceux qui le déplorent réagissent, chacun dans sa sphère et suivant ses moyens, contre l'esprit d'insubordination, de révolte, d'anarchie, principal danger de la société moderne, et les titu-

laires du pouvoir, se sentant armés par nous, retrouveront bientôt leur liberté d'action et triompheront du mal. Vous, gens du monde, lorsque l'Eglise et ses pontifes promulguent une loi, malgré les murmures des uns et des autres, faites paraître votre force dans la netteté de votre soumission. Vous, ouvriers, lorsque l'on pèse sur vous afin de vous associer à des mouvements que vous savez injustes, sachez vous affranchir d'un joug odieux et rester fidèles à votre conscience. Nous tous, Messieurs, inclinons-nous généreusement devant la discipline, ayons le courage d'obéir, c'est un des meilleurs moyens de rendre à nos chefs, s'il en était besoin, le courage de commander.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA MAGNANIMITÉ

SOMMAIRE

Le Christianisme est l'école de l'idéal. Il nous pousse à la perfection, il nous invite à imiter Dieu. En Dieu tout est infiniment sublime. Nous nous rapprochons de Dieu par toutes les vertus qui agrandissent nos facultés. Nous nous rapprochons surtout de lui par la magnanimité qui est la dernière splendeur de la vie morale et qui transfigure les vertus.

La magnanimité est une grandeur d'âme qui se reflète dans toute notre manière d'être et dans les motifs dont elle s'inspire, p. 97-98.

I

1. La grandeur que nous communique la magnanimité apparaît dans toute la vie.

a) Dans le respect que le chrétien a de lui-même. Le chrétien considère en lui-même la dignité qu'il reçoit de la Création, la noblesse surnaturelle que lui apporte son baptême, sa qualité de roi, de prêtre, de temple de Dieu, d'enfant de Dieu, de membre vivant du Christ. Il sait que par sa destinée il est un Christ en formation, un dieu en fleur, qu'il est le théâtre d'ineffables mystères, p. 99-100.

b) Conscient de ce qu'il est, de ce qu'il doit devenir, du prix qu'il a coûté, il aspire à ne pas déchoir. Il traite avec respect son corps, son âme, tout son être. Il obéit en se traitant ainsi aux ordres du Saint-Esprit, p. 100-101.

2. Ce respect de soi l'homme magnanime le professe :

a) Dans sa vie intérieure. Indifférence pour ce qui est médiocre, répugnance pour ce qui est louche. Hauteur de ses idées, noblesse de ses désirs, ampleur de ses vertus, clarté et majesté de sa conscience, élévation et profondeur de ses sentiments, p. 101-102.

b) Dans son langage. Il est l'ennemi des conversations superficielles et frivoles, de la calomnie, des propos impudiques, du mensonge, de la dissimulation, des mauvaises finesses. Il est consacré à l'honneur qui est l'éclat du bien,

qui est incompatible avec la lâcheté, l'avilissement, la honte, la légèreté de certains discours. L'homme magnanime ne rompt pas facilement le silence. Quand il le rompt, c'est pour dire sur un ton grave quelque chose d'utile, de sérieux. Comment les principes supérieurs et les grands problèmes l'intéressent, p. 102-103.

c Dans sa conduite. Ses actes empreints de grandeur. Il ne recherche ni les applaudissements, ni la faveur de ses semblables. Grandeur de sa modestie dans le triomphe. Grandeur de sa résignation dans les revers. Sa fierté vis-à-vis des maîtres de l'influence et du pouvoir. Combien il diffère de l'homme vaniteux toujours avide de hautes relations. Avec ses égaux il n'est ni envieux, ni arrogant. Avec les inférieurs il se montre bon et condescendant, p. 103-105.

II

1. Les motifs qui inspirent la conduite du magnanime ne sont empruntés ni à l'intérêt, ni à l'ambition, ni à la cupidité, mais à ce beau sentiment qui est la générosité.

Il est généreux dans ce qu'il fait.

a) Il met sa gloire à donner, à rendre service, à répandre le bien autour de lui. Il ressemble à l'âme dans le corps, au roi dans son royaume, à Dieu dans le monde. Autour de lui, il fait partout sentir son influence bienfaisante, p. 105-106.

b) Puissant, il use de son autorité pour faire briller la justice de tout son éclat. Il ne ménage ni n'accable personne, il est impartial. Son équité excite l'admiration. Renommée de Job, p. 106-107.

c) Riche, il donne largement. Il use de sa fortune pour secourir ses semblables. Lorsqu'il s'agit de l'Eglise, de son pays, il ne met plus de bornes à ses libéralités. Il prend sur son luxe, sur son superflu, il se réduit au strict nécessaire afin de mieux servir les grandes causes, p. 107-108.

d) Savant, il communique à sa génération la lumière qu'il a découverte. Il met la vérité à la disposition des autres, p. 108-109.

e) Apôtre, il initie les âmes à sa foi et à ses espoirs. Clartés de son intelligence, profondeur de ses sentiments, ardeur de ses accents. Magnanimité de saint Paul. Empire qu'il exerce sur les Eglises dont il a le soin, p. 109-110.

f) Soldat, il expose sa vie sans hésiter. Ce qui le tente, c'est le danger extrême. En matière de force, il dépasse les limites ordinaires du courage et de l'héroïsme, p. 109-110.

2. Généreux dans ses œuvres, le magnanime ne l'est pas moins dans la manière de les accomplir.

a) Il est généreux par la promptitude avec laquelle il rend service. Il n'attend pas qu'on le prie, qu'on le flatte, il se dévoue spontanément, sans manifester de l'humeur. Son enthousiame augmente avec la difficulté de la besogne, sa hardiesse avec l'âpreté de la lutte. Exemples de magnanime générosité donnés par les chefs et les soldats de nos armées pendant la dernière guerre, p. 110-111.

b) Le magnanime ne souligne pas le prix de ses dons. Même quand il fait beaucoup, il ne rappelle pas ses bienfaits, p. 112.

c) Il n'essaye pas de retirer un bénéfice de ses bonnes actions. L'or, la gloire, la faveur des hommes ne le tentent pas. Il répond à un bienfait par un bienfait plus grand. il n'est pas déconcerté par l'ingratitude, ni grisé par la louange, ni attristé par le blâme, p. 112-113.

d) En pardonnant, il plane au-dessus de la haine, des injures, des calomnies, de la vengeance. Il oppose aux procédés indignes des procédés d'une noblesse admirable. Il fait du bien à ceux qui lui font du mal. Auguste et Cinna. Jésus et Judas. La magnanimité triomphe de l'audace, de la méchanceté par l'ascendant d'une inépuisable bonté, p. 113-114.

La magnanimité suppose toutes les vertus, et en chaque vertu une perfection supérieure à la perfection commune. L'esprit du Christianisme est un esprit de magnanimité, car l'Evangile nous forme à toutes les vertus et, par ses préceptes, par ses conseils, par le modèle qu'il nous propose il nous entraine au sommet du bien. Nous devons suivre jusqu'au bout sa direction, p. 114-115.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA MAGNANIMITÉ

Éminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

Le Christianisme est l'école de l'idéal : il transforme les puissances de la nature depuis l'intelligence jusqu'aux énergies de la chair et de la sensibilité. Il nous arrache aux préoccupations vulgaires, il nous habitue aux grandes pensées, aux sentiments les plus nobles (3). Jésus ne se contente pas de nous enseigner toutes les vertus, il nous exhorte à porter chacune d'elles à son plus haut degré. Il veut que notre justice plane au-dessus de celle des Païens, des Pharisiens, des Publicains. Il ne cherche pas le modèle qu'il nous propose dans la vie des Philosophes, des Rois, des Patriarches, des Prophètes, il

(1) S. Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) S. G. Mgr Roland-Gosselin.
(3) Append., N. 1, p. 311.

le cherche dans la profondeur du ciel et de l'éternité. Il nous invite à imiter Dieu même. « Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait. *Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est* (1). »

En Dieu il n'y a rien de médiocre, tout est sublime, et cette sublimité prend les proportions de l'infini. Dieu est infini dans son être, infini dans sa nature et dans ses personnes, infini dans son esprit et dans sa volonté, infini dans sa sagesse, dans sa justice, dans sa bonté, dans sa douceur, dans sa miséricorde, dans sa puissance, dans sa gloire. Nous nous rapprochons de lui par les diverses vertus qui sont une extension de notre âme, un développement de nos facultés, et qui assurent à nos actes un surcroît de vigueur et de sainteté. Aussi les anciens aimaient à dire que la vertu n'est rien, sinon l'imitation de la Divinité. Nous nous rapprochons particulièrement de Dieu par la magnanimité qui donne à la vie morale sa dernière splendeur. Elle embellit, elle achève les autres qualités qui, à son contact, croissent, s'élargissent et se transfigurent. « *Magnanimitas videtur esse ornatus quidam omnium virtutum, quia pro magnanimitate omnes virtutes efficiuntur majores* (2). »

La magnanimité, c'est la grandeur d'âme, une

(1) S. Matth., v, 48.
(2) S. Thomas, IV *Ethic.*, lect. viii.

grandeur qui se reflète dans toute notre manière d'être et dans les motifs qui l'inspirent.

I

La grandeur propre à la magnanimité chrétienne apparaît dans toute la vie, dans toutes les vertus qu'elle élève au-dessus d'elles-mêmes. Quand on est magnanime, on ne tend qu'aux nobles sentiments, on ne tient que de nobles discours, on n'a de goût que pour les nobles actions, on ne se meut que dans l'atmosphère de l'honneur le plus scrupuleux et, à l'occasion, du courage le plus héroïque (1).

Le chrétien magnanime se montre grand dans le respect qu'il a de lui-même. Il sait ce qu'il vaut. Il se considère comme un être que sa création, son baptême, sa destinée placent au sommet de l'univers visible. Par la création, il vit au milieu du monde matériel, mais les doigts de Dieu ont modelé son corps, et son âme fait de lui le maître des natures sans intelligence. Il s'en souvient. Il est au-dessous des anges, car uni à la chair il reste inférieur aux esprits purs ; mais, comme eux, il connaît le vrai, il aime librement le bien et il est immortel. Au baptême, il reçoit une onction qui lui confère une dignité nouvelle : il devient roi, prêtre, temple de

(1) Append., N. 2, p. 314.

Dieu, enfant de Dieu, membre vivant du Christ. Il devient roi, puisque le Christ a préparé aux siens un trône et une couronne dans les cieux. Il devient prêtre, puisqu'il offre le sacrifice unique de la loi évangélique, conjointement avec le ministre dont il partage, en quelque façon, le sacerdoce. Il devient le temple de Dieu, puisque la grâce fait de lui un sanctuaire où habitent, comme dans une demeure aimée, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Il devient enfant de Dieu, puisque ceux qui croient à la parole du Sauveur et gardent ses commandements naissent une seconde fois non du sang humain, mais du Très-Haut et sont les fils du Père céleste. Il devient membre du Christ, car il appartient au corps mystique dont le Christ est la tête et le cœur. Par sa destinée, il est, dès maintenant, un Christ en formation, un dieu en fleur, car il porte en lui-même le germe du changement merveilleux qui s'effectuera au jour de la glorification. Les dons naturels et surnaturels qu'il a reçus dépassent ce qu'ici-bas il en peut comprendre. Les confidents de la Vérité suprême ont chanté en termes émus les ineffables mystères dont il est le théâtre et l'impérissable honneur qui l'attend.

Conscient de ce qu'il est, il a le droit de répéter pour son propre compte, et proportion gardée, le cantique de la Vierge : « *Fecit mihi magna qui potens est*, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes

choses. » Féconder les talents qui lui ont été confiés, assurer le total épanouissement des dons qu'il a reçus, ne rien fausser dans le mécanisme que Dieu a mis à sa disposition, ne rien diminuer, ne rien profaner, ne rien négliger des trésors qu'il possède, ne pas déchoir de l'état où l'ont placé son Créateur et son Sauveur, voilà à quoi il aspire. De là, en sa personne, cette dignité, ce respect de son corps, de son âme, de toût son être. Il obéit en se respectant ainsi lui-même aux ordres du Saint-Esprit qui nous dit par la bouche de l'Apôtre : « Marchez avec la dignité qui convient à votre vocation (1) ; vous n'êtes plus à vous-mêmes ; vous avez été achetés un grand prix, glorifiez Dieu dans votre corps (2) ; ne soyez plus esclaves (3). »

Ce respect de soi, cette dignité, l'homme magnanime les professe d'abord, dans sa vie intérieure, par une complète indifférence pour ce qui est médiocre, par une répugnance souveraine pour ce qui est laid, louche, vil. Son cœur est fermé à la bassesse, aux mesquines préoccupations, aux calculs qui tourmentent le vulgaire. Si l'on pouvait lire en son âme, on y verrait passer des idées sans tache, des désirs pleins de noblesse. En lui toutes les vertus prennent de l'ampleur, la conscience se déploie dans une clarté

(1) *Ephés.*, IV, 1.
(2) I *Corinth.*, VI, 20.
(3) *Ibid.*, VII, 23.

que rien ne ternit, dans une majesté que rien n'abaisse, et ses sentiments sont d'une élévation, d'une profondeur qui appellent l'admiration.

La grandeur du chrétien magnanime s'exprime dans son langage. Il ne se prête pas aux conversations superficielles où se plaît un monde frivole. La calomnie, la médisance, les propos impudiques ne s'entendent point sur ses lèvres. Il est l'ennemi du mensonge et de ce qui ressemble au mensonge, je veux dire : la dissimulation, la ruse, l'hypocrisie, et ce que le XVIIe siècle appelait les mauvaises finesses. Il est, en effet, consacré à l'honneur qui est le reflet du bien (1). Point d'honneur réel quand le bien est absent ou quand il manque d'éclat. Point d'honneur compatible avec la lâcheté qui caractérise la détraction, avec l'avilissement qu'entraîne le mensonge, avec la honte inséparable des discours licencieux, avec la légèreté que dénotent les vaines paroles. L'homme magnanime n'est pas pressé de rompre le silence; il n'a point envie de confier ses secrets, de pénétrer ceux des autres, d'entretenir le prochain de sa personne, de vanter ses amis, de dénigrer ses ennemis, d'engager des discussions puériles à propos des moindres détails, de solliciter des approbations, de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Quand il sort de sa réserve, c'est pour dire quelque chose de sérieux, d'utile,

(1) Append., N. 3, p. 315.

pour le dire sur un ton grave, convaincu, bien que sans emphase et sans affectation; c'est pour rendre témoignage au vrai, pour appuyer les principes supérieurs au triomphe desquels est suspendu le sort de notre race en ce monde et sa possession de Dieu en l'autre. Les problèmes qui se rattachent à la religion, à l'avenir de la société : voilà ce qui a le don de l'émouvoir et de l'intéresser. « *Tota ejus intentio est circa bona communia et divina* (1). »

Sa conduite correspond à ses sentiments et à son langage. Ses actes sont empreints de grandeur. Il ne recherche pas les applaudissements, la popularité. Il laisse ce souci aux gens de condition inférieure qui doivent leur succès à des réclames humiliantes et au tapage créé par eux-mêmes autour de leur personnalité. Il n'est pas insensible aux égards dont l'entourent les âmes honnêtes, mais il se croirait méprisable s'il achetait par ses démarches des louanges qui n'ont aucune signification quand elles ne sont pas spontanées. Les plus glorieux triomphes ne le grisent pas : il aspire à la pleine et impérissable récompense que le temps ne peut pas donner à la vertu. Les plus cruels revers ne l'abattent pas : il sait que les peines et les joies de la terre passent, qu'il n'y a point de proportion entre les épreuves de ce monde et la béatitude de l'éternité. Il n'importune pas les autres du récit de

(1) S. Thomas, IV *Ethic.*, lect. 10.

ses malheurs, du spectacle de ses blessures, il n'implore pas leur pitié, il ne fatigue pas leurs oreilles de ses gémissements, il ne trouble pas leur vie par les tristesses de la sienne, il porte silencieusement et sans se plaindre les croix et les disgrâces que lui impose la Providence.

Avec les maîtres du jour, maîtres de l'or, maîtres de l'influence, maîtres du pouvoir, il n'est ni empressé, ni obséquieux, ni adulateur. Il obéit quand il est leur subordonné ; son obéissance n'a rien de commun avec la servilité ; on ne le trouve pas dans le troupeau des courtisans qui saluent les astres nouveaux, sa soumission est pleine de liberté. Il ne cherche pas à être connu de ceux qui sont au-dessus de lui, à les connaître, à pénétrer dans leur intimité, dans leurs intrigues, dans leur société. Écoutez l'homme vaniteux : « Vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, dit Bourdaloue, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquents entretiens, qui l'honorent de leur confiance, et par qui il est instruit à fond de ce qui se passe (1). » L'homme magnanime ne tombe pas dans ce travers « où, voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens » (2). Il sait bien que, selon le mot

(1) Pensées sur l'humilité et l'orgueil.
(2) *Ibid.*

de Bossuet, si « Dieu est grand parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme est grand aussi lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu » (1).

Avec ses égaux, il n'est ni envieux ni arrogant. Il n'essaie pas de les diminuer dans l'esprit des autres, de les compromettre afin de profiter de leur abaissement et de s'exalter à leurs dépens, il les traite cordialement et il s'interdit de leur nuire, sous quelque prétexte que ce soit. Avec les petits, les pauvres, les déshérités, les vaincus de la vie et de la fortune, il est bon et condescendant. Il ne leur fait pas sentir sa supériorité intellectuelle, morale, sociale, il ne leur parle pas sur un ton hautain, il ne les traite ni durement, ni dédaigneusement, il leur tend la main et, quand il le peut, il les arrache à leur misère. Sa noblesse, qui lui défend d'être obséquieux avec les puissants, lui interdit d'être méprisant avec les humbles.

II

Les motifs qui inspirent la conduite du magnanime sont du même ordre que ses sentiments, du même ordre que ses actes. Ils débordent toujours le cadre mesquin des intérêts personnels, et ils dépassent obstinément les étroitesses de l'égoïsme.

(1) Sermon sur l'honneur.

Le magnanime ne cache pas sous l'éclat de ses paroles et de ses gestes des ambitions, de la cupidité. Il n'a rien de commun avec les Pharisiens qui, affectant de hautes vertus, un zèle ardent pour la religion, un grand amour du peuple et du pays, se déclaraient prêts à tous les sacrifices, et, en réalité, cherchaient uniquement à tirer de leur perfection trompeuse des avantages terrestres. La générosité : tel est le beau sentiment qui régit toute sa vie.

Sous l'empire de cette générosité il met sa gloire à donner, à rendre service, à répandre autour de lui la lumière, le bien-être, la joie; il s'efforce d'être une providence pour son temps, pour son pays, pour ses semblables. Autrefois on enseignait que le roi, dans son royaume, devait être comme l'âme dans son corps, comme Dieu dans le monde. De même que l'âme communique la vie à tous les éléments du corps, de même que Dieu fait profiter de sa surabondance les créatures de l'univers, de même le roi doit être pour ses sujets un principe de bonheur et de prospérité. L'homme magnanime ressemble aussi à l'âme et à Dieu. Il y a en lui quelque chose de royal, il fait sentir partout et à tous les êtres qu'il atteint, son influence bienfaisante.

Est-il puissant? Il use de son autorité avec une fermeté qui ne connaît pas de défaillance, avec une sollicitude qui n'a pas de distraction, avec une impartialité irréprochable. Sous son sceptre, la jus-

tice brille de tout son éclat : elle ne ménage personne, elle n'a aucune des complaisances que réprouve la morale ; elle n'accable personne, elle n'a aucune des rigueurs que condamnent ses propres lois : elle tient la balance égale avec une parfaite indépendance. Alors les tribunaux s'enveloppent de majesté, les juges sont la justice vivante, et chacun se repose sous leur protection. Cette équité excite partout l'admiration et la reconnaissance. A la vue de Job, les vieillards se tenaient debout, les princes retenaient leurs paroles, la voix des chefs restait muette, car Job sauvait le pauvre, la veuve, l'orphelin privés de tout appui, il instruisait la cause des inconnus, il arrachait leur proie aux hommes injustes : la justice était son vêtement et l'équité son manteau (1).

Le magnanime est-il riche ? Il donne largement. Platon se prononçait pour la communauté des biens. Parmi les reproches que les autres philosophes adressaient à son système, il faut compter l'impossibilité, pour les membres de la société, de pratiquer la vertu de libéralité, « puisque cette vertu ne peut naître que de l'emploi de ce qu'on possède en propre » (2). Le bonheur du magnanime n'est pas de posséder, mais de distribuer ce qu'il possède. Il est heureux de pouvoir quotidiennement offrir un festin aux déshérités de la terre. Il invite à sa table les pauvres, les estropiés, les

(1) *Job*, XXIX, 7-17.
(2) ARISTOTE, *Polit.* II, ch. 2.

aveugles, les boiteux, tous ceux qui, le long des chemins et le long des haies, cherchent du pain et un refuge. Sa fortune est pour lui le trésor qui lui permet d'exercer sur une vaste échelle la miséricorde ; il n'en use que pour soulager ses semblables. Lorsque son pays ou l'Eglise ont besoin de lui, il ne mesure plus ses dons, il puise à pleines mains dans son trésor. Il n'hésite pas à retrancher de sa vie le luxe, le superflu, à se réduire au strict nécessaire pour les causes qui réclament son assistance.

Est-il savant ? A sa génération, il communique la lumière dès qu'il la découvre. Il n'en garde pas le secret dans son sein. A peine son intelligence a-t-elle saisi une vérité qu'il la met à la disposition des autres, afin que les autres s'en servent comme d'un remède pour guérir leurs maux ou pour les prévenir, comme d'un moyen pour améliorer leur condition et alléger le poids de leur misère et de leur ignorance.

Est-il apôtre ? Une flamme intérieure le presse d'initier à sa foi, à son espoir, à sa charité tous ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres de l'erreur et du péché. Quelles clartés dans ce verbe, écho fidèle de Celui qui retentit au foyer de l'auguste Trinité ! Quels cris montent de cette âme plus profonde que les abîmes ! Quelles divines harmonies descendent de cet esprit plus sublime que le firmament ! Quels mots éclatent sur ces lèvres ardentes ! Quels échanges entre cette voix tour à tour souveraine

ou insinuante qui parle et ces êtres tour à tour transportés, inquiets ou séduits qui écoutent. « O Corinthiens, dit saint Paul, pour vous, notre bouche s'est dilatée, pour vous notre cœur s'est élargi, vous n'y serez pas à l'étroit... vous y resferez à la vie, à la mort (1). Qui de vous est infirme, sans que je partage son infirmité ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore (2)?... Indépendant de tous, je me suis fait le serviteur de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. Avec les Juifs, j'ai été comme un Juif, afin de gagner les Juifs ; avec ceux qui sont sous la Loi, comme si j'étais sous la Loi, pour gagner ceux qui sont sous la Loi ; avec ceux qui sont sans la Loi, comme si j'étais sans la Loi, afin de gagner ceux qui sont sans Loi. Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous afin de les sauver tous (3). » Je ne m'étonne pas que de pareilles notes aient ému le monde, que Paul y ait puisé des moyens de persuader « que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris », qu'il ait fondé au pays d'Homère et d'Eschyle plus d'Eglises que Platon n'y a formé de disciples. La généreuse et surnaturelle magnanimité de sa parole évangélique explique son succès.

Est-il soldat? le magnanime expose sa vie sans hésiter. Il le fait avec d'autant plus d'empresse-

(1) II *Corinth.*, VI, 11 ; VII, 3.
(2) *Ibid.*
(3) I *Corinth.*, IX, 19-23.

ment qu'il se trouve en face de plus grands risques et de plus grands résultats. Ce qui le tente, c'est le danger extrême; ce qui l'attire c'est l'âpreté du combat, la supériorité de l'ennemi et de ses armes; ce qui l'entraîne, c'est la perspective d'une victoire dont l'importance est proportionnée à la difficulté; ce qui le soutient, c'est la joie de se sacrifier pour un bien auquel il attache beaucoup plus de prix qu'à sa propre existence. En matière de force, comme en toute matière, il dépasse non les bornes prescrites par la raison, mais les bornes où s'arrêtent d'ordinaire le courage et l'héroïsme (1).

Généreux dans ses œuvres, le magnanime ne l'est pas moins dans la manière de les accomplir. Il est généreux par la promptitude avec laquelle il rend service. Il n'exige pas qu'on tombe à ses genoux pour le supplier, qu'on le flatte pour obtenir son assistance, qu'on le circonvienne pour gagner sa faveur; c'est spontanément, c'est de lui-même qu'il se met à la disposition des autres, sans les contraindre aux humiliations de l'attente. Il ne se dévoue pas en manifestant de l'humeur, mais en se montrant au contraire plein de bonne grâce. Plus la besogne dont il s'acquitte est pénible, plus il y apporte d'entrain, et son enthousiasme s'enflamme à mesure que son effort réclame de sa part une plus complète abnégation. Dans les situations

(1) Append., N. 4, p. 316.

graves, compliquées, poignantes au point qu'il se demande s'il n'y perdra pas sa popularité, sa fortune, sa vie, il garde une serénité que rien n'altère. Non seulement il est capable de soutenir une lutte longue, épuisante, mais il est capable de la soutenir avec un front resplendissant de hardiesse et de fierté. Non seulement il est capable de verser son sang, mais il est capable de le verser sans en peser les gouttes. Disons-le, Messieurs, à l'honneur de notre temps qu'il ne faut pas aduler, qu'il ne faut pas calomnier : pendant cette guerre, si la bassesse des passions, si la fureur des appétits ont joué un rôle scandaleux, nous avons assisté aux exploits d'une magnanimité sans rivale dans l'histoire du genre humain. Cette magnanimité ne consistait pas seulement dans le courage avec lequel on bravait la mort, elle consistait surtout dans le sublime dédain avec lequel on l'attendait et on la subissait. Les chefs et les soldats de nos armées — les armées du droit — ont été vaillants parce qu'ils ont su combattre, tenir, mourir ; ils ont été magnanimes parce qu'ils ont su combattre, tenir, mourir avec un oubli d'eux-mêmes que le passé n'a pas connu. « Dieu, dit l'Apôtre, aime celui qui donne avec joie ce qu'il donne, *hilatorem datorem diligit Deus* (1). » Il aime le magnanime dont le bonheur est de donner (2).

(1) II *Corinth.*, IX, 7.
(2) Append., N. 5, p. 317.

Le magnanime ne souligne pas le prix de ses dons (1). Il ne fait pas sentir qu'on lui est redevable, il ne rappelle pas les bienfaits qu'on a reçus de lui. On dirait, quand il vient à notre aide, qu'il est notre obligé, tellement son intervention lui paraît naturelle. Même quand il fait beaucoup, il s'excuse comme s'il n'avait rien fait. Admirable façon de se conformer à la recommandation du Christ : « Quand vous aurez fait ce qui vous était prescrit, dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles (2). »

Il n'essaye pas de retirer un bénéfice quelconque de ses bonnes actions. Il n'est tenté ni par l'éclat de l'or qu'il sait périssable, ni par la gloire terrestre qu'il considère comme une fumée. Favorables, les jugements des hommes ne lui apportent que peu de satisfaction, car les jugements des hommes n'ajoutent rien à la valeur, ni au poids des choses ; défavorables, ils l'attristent à peine, car ils n'enlèvent rien à son mérite. Il répond à un bienfait par un bienfait plus grand, à une attention par une attention plus délicate, il n'est jamais en retard de bons procédés, mais il ne s'inquiète pas lorsqu'à son égard on manque de reconnaissance ou lorsqu'on lui refuse les couronnes auxquelles il avait droit. Qu'on le loue, qu'on le blâme, qu'on le méprise, il ne s'en soucie guère : peu lui importe que les regards s'attachent à sa personne, que l'on re-

(1) Append., N. 6, p. 318.
(2) S. Luc, xvii, 10.

marque ses vertus. Le témoignage de sa conscience, le ciel ouvert sur sa tête, la pensée d'un Père céleste qui l'approuve et le bénit, voilà sa récompense.

Il ne plane pas seulement au-dessus de l'ingratitude, il s'élève au-dessus de la haine. Il pardonne à la haine qui s'acharne contre lui, qui le diffame, qui le déchire. Si la conscience ne lui ordonne pas d'exiger des réparations, il méprise les injures et les calomnies qui peuvent compromettre sa réputation, qui ne peuvent pas avilir son âme. La vengeance, une vengeance qui lui vaudrait une réhabilitation devant le siècle, une vengeance qui attirerait la foudre sur son adversaire, il y renonce. Il obéit au précepte du Seigneur : « Pardonnez, non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois (1). » La magnanimité entraîne plus loin et plus haut. A des procédés indignes, elle oppose des procédés d'une admirable noblesse. Elle nous inspire de faire du bien à ceux qui nous font du mal. Auguste, au lieu d'infliger à Cinna, traître et conspirateur, la peine qu'il méritait, lui pardonne et lui rend ses faveurs; voilà, dans le paganisme, la magnanimité. Jésus accueille Judas par des mots d'une affectueuse mansuétude : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici? » Il arrête sur Pierre, qui l'a renié, un regard où le reproche a moins de place que la tendresse, il plaide auprès de

(1) S. Matth., xviii, 22.

son Père la cause de ses bourreaux : voilà la générosité propre à la magnanimité chrétienne. La magnanimité chrétienne n'a point de goût pour les représailles : elle en impose à l'audace de la méchanceté par l'ascendant d'une inépuisable bonté.

Vous ai-je peint, comme il faudrait, cette vertu qui permet à l'homme d'être pour ainsi dire étranger aux petitesses et aux misères de ce monde, de vivre sur les hauteurs inaccessibles aux âmes que ne hante pas la passion de l'idéal? Je ne sais, mais vous avez du moins compris que la magnanimité suppose toutes les vertus et que, sous son influence, ces vertus prennent leur essor et atteignent une perfection supérieure à la perfection ordinaire. Vous avez compris aussi que l'esprit du Christianisme est un esprit de magnanimité, parce que d'abord le Christianisme n'oublie dans sa loi aucune vertu. Il donne en effet une place à chacune d'elles, depuis les plus fondamentales jusqu'aux plus secondaires. A ce que l'on appelait jadis l'arbre des vertus évangéliques, nul rameau, nulle feuille, nulle fleur ne manque. On y voit s'épanouir les qualités que le paganisme connaissait : on en voit paraître d'autres plus délicates que l'on croyait à peine possibles avant l'apparition de Jésus. A l'école du Sauveur, toutes ces vertus se sont déployées dans une incomparable splendeur. Portée sur les ailes de la foi, de la charité, de l'espérance, de la justice surnaturelles, l'âme humaine s'est

montrée d'une fécondité, d'un désintéressement qui attestent l'effusion d'un esprit nouveau. Par ses préceptes, par ses conseils, par le modèle qu'il propose à notre imitation, par la grâce dont il nous munit, le Christianisme nous entraîne au sommet du bien, nous y fait vivre quand nous sommes fidèles, et nous oblige à fouler aux pieds ce qui est bas ou simplement vulgaire. Suivons jusqu'au bout sa direction, ne nous contentons pas d'être bons, efforçons-nous d'être excellents. La perfection, selon une pensée qui revient fréquemment sous la plume de Bossuet, n'est pas dans un degré déterminé, elle consiste à monter toujours. Le vrai courage ne se prescrit pas de limites; « l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour ». Le chrétien n'a point de bornes fixées d'avance, il oublie ce qu'il a fait pour faire mieux encore, il veut imiter de son mieux le modèle dont il n'est pas possible de reproduire toutes les beautés : Jésus-Christ, en qui « habitent toutes les richesses de la Divinité ». Prenez la résolution d'obéir à ces enseignements, Messieurs, et bientôt apparaîtra en vous cette vertu qui communique à la vie morale sa splendeur : la magnanimité.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA MAGNIFICENCE

SOMMAIRE

Magnificence de Dieu chantée par Moïse, par David, par Isaïe. La magnificence est une forme de la magnanimité. C'est une perfection intérieure qui, à l'extérieur, emploie des moyens somptueux pour réaliser de vastes et brillants desseins. Dieu aussi grand dans ce qu'il fait que dans ce qu'il veut. La magnificence humaine imite la magnificence divine. On la reconnaît à la splendeur et à l'utilité de ses œuvres, p. 123-125.

I

1. Splendeur des œuvres de la magnificence.

a) Splendeur de l'œuvre divine.

Beauté de la création : le ciel, la lumière, la mer, la terre, la vie, etc. La création n'est que le vestibule de l'Incarnation, l'Eglise n'est que l'ébauche du royaume des élus. La nouvelle Jérusalem avec ses spectacles, ses harmonies, ses spirituels banquets. A Dieu appartient la plénitude de la magnificence, p. 125-126.

b) Splendeur des œuvres de la magnificence humaine. Tout homme peut être magnifique par le cœur, par le désir de l'être. Ceux qui disposent du pouvoir et de grandes richesses peuvent seuls être magnifiques dans leurs œuvres extérieures, car l'exercice de la magnificence suppose des ressources considérables, p. 126-127.

c) Œuvres de la magnificence en Egypte, à Babylone, à Jérusalem, en Grèce, à Rome, dans le monde chrétien. Magnificence de César, de saint Louis, de notre vieille bourgeoisie, de Colbert, de Louvois. Monuments sans nombre dus à la magnificence humaine, p. 127-128.

2. Aux grandes œuvres la magnificence consacre de grandes dépenses.

a) Ses largesses incompatibles avec la parcimonie et plus encore avec l'avarice. Pour un édifice national, pour rendre à un pays sa puissance et son prestige, pour élever la croix au-

dessus de tous les emblèmes et maintenir la gloire séculaire du drapeau, elle répand des millions. Richesse des matériaux employés par Salomon lorsqu'il construit le temple. Souci des détails. Rien de trompeur en cet éclat. Splendeur de la Rome chrétienne due aux vicaires du Christ. Splendeur de Notre-Dame. Magnificence des ouvriers qui l'ont bâtie et sculptée, p. 129-131.

b) Les actes de la magnificence réglée par la raison. La magnificence ennemie de la prodigalité s'accorde avec l'esprit de sage économie et de sage prévoyance. Elle fait les choses avec la grandeur que les choses comportent. Exemples de fausse magnificence et de vain luxe. L'homme magnifique a du goût, de la sagesse, de la mesure, un sens parfait de la proportion, p. 131-132.

II

Utilité des œuvres de la magnificence.

1. La véritable magnificence fait des œuvres utiles.

a) Les apôtres et le parfum de grand prix. *Ut quid perditio hæc?* Voilà l'objection du vulgaire contre la magnificence. Nécessité de distinguer entre la magnificence qui poursuit un but utile et celle qui pèche en se livrant à des dilapidations criminelles. Cette double magnificence en Salomon, p. 133-134.

b) Caractères et utilité des œuvres de la vraie magnificence. Ces œuvres, effets de la magnificence divine, nous servent d'autant mieux qu'elles sont plus belles, p. 134.

2. Double domaine où doit s'exercer principalement la magnificence : le domaine national et le domaine religieux.

a) Dans le domaine national, il importe que l'armée, que le drapeau, la magistrature suprême soient environnés de magnificence. Il convient d'honorer la justice, les arts, les sciences, etc., de perpétuer le souvenir des événements glorieux pour un pays. Utilité des grandes dépenses occasionnées par ces manifestations où les métiers sont relevés, les forces vives stimulées, les dévouements et l'héroïsme encouragés. Heureuses suites de certaines journées qui, préparées par la magnificence, ont tué des germes morbides, augmenté l'amour de l'idéal et rapporté plus qu'elles n'ont coûté, p. 134-136.

b) Nécessité de la Religion dans l'ordre intellectuel, moral, social: Dès lors la magnificence est d'une extrême utilité quand

ses travaux établissent, étèndent, soutiennent le règne de la Religion. Ses travaux profitent non à Dieu, mais à l'homme qui puise dans les choses sensibles la matière de ses pensées et s'élève de la contemplation des monuments et des cérémonies à l'idée des choses divines. Comment le temple de Jérusalem, à cause de sa majesté, parlait éloquemment de l'inaccessible gloire du Dieu véritable et unique. Impressions qu'éprouvaient les Juifs et les Gentils en pénétrant dans ce temple illustre. De même les basiliques chrétiennes rendent d'immenses services à la Religion. Enseignements qui s'en dégagent. Tous les arts, portés à leur plus haute perfection, contribuent à faire ressortir la surnaturelle vérité de l'Evangile. Nos temples sont comme une Bible où les moins cultivés peuvent lire sans difficulté. Plus ils sont grandioses, plus ils frappent directement les sens, indirectement l'esprit.

Ces principes s'appliquent à la magnificence du culte, des ornements, de l'orgue, du chant, des cortèges, des processions, p. 136-138.

La magnificence n'est pas la plus nécessaire des vertus, c'est l'ornement de la vie morale comme ses œuvres sont l'ornement du monde extérieur. Il est des moments où il faut réduire son rôle pour économiser. Contrastes scandaleux entre certaines magnificences et certaines misères. Les demeures princières et les églises pauvres, les toilettes luxueuses et les chasubles usées. La simplicité évangélique. La magnificence doit s'exercer au profit de la charité, des indigents, des malades, des églises, de la société chrétienne. L'or qui perd et l'or qui sauve, p. 141-142.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA MAGNIFICENCE

Eminentissime Seigneur (1),

Messieurs,

Il est une vertu que les auteurs sacrés se plaisent particulièrement à louer en Dieu : c'est la magnificence. Moïse mourant réunit autour de lui l'assemblée d'Israël, et, en sa présence, entonna le cantique qui commence par ces mots :

« Cieux, prêtez l'oreille à mes accents,
Terre, écoute les paroles de ma bouche,
Que mon enseignement se répande comme la pluie,
Que mon verbe tombe comme la rosée,
Comme les ondées sur la verdure,
Comme les gouttes d'eau sur le gazon naissant,
Car je veux proclamer le nom de Jéhovah :
Rendez gloire à la magnificence de notre Dieu (2). »

(1) S. Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) *Deut.*, xxxii 1-3.

David chantait : « Les cieux, ô Seigneur, avec leurs astres ne nous donnent pas l'idée de la magnificence (1)... que vous faites éclater de mille manières (2)... et qui apparaît dans chacun de vos bienfaits (3). » Isaïe, à son tour, disait :

« Acclamez Jéhovah, invoquez son nom,
Publiez parmi les peuples ses grandes œuvres,
..... Il a fait des choses magnifiques,
Que cela soit connu dans toute la terre (4). »

Dieu est magnifique ! Que signifie ce mot ?

La magnificence est une forme de la magnanimité, c'est une magnanimité qui nous porte à entreprendre, au dehors, de grands travaux et à les exécuter au prix de grandes dépenses (5). C'est, comme toutes les vertus, une perfection intérieure, mais une perfection intérieure qui, pour réaliser de vastes et brillants desseins à l'extérieur, emploie des moyens somptueux et en rapport avec le but quelle poursuit. Dieu est magnifique parce que, non seulement il conçoit de sublimes projets, mais parce que, sortant pour ainsi dire de lui-même, il montre, dans ce qu'il fait, une incomparable grandeur. La magnificence humaine suit, autant qu'elle le peut, la ma-

(1) *Ps.* VIII, 2.
(2) *Ps.* LXX, 21.
(3) *Ps.* CX, 3.
(4) ISAÏE, XII. 4-5.
(5) Append., N. 1, p. 319.

gnificence divine. Nous la reconnaîtrons à la splendeur et à l'utilité de ses œuvres.

I

Ce qui caractérise la magnificence, c'est d'abord la splendeur de son œuvre. Faire quelque chose de grand, quelque chose qui, par ses proportions, retienne les regards de l'esprit et l'admiration des âges, voilà son but prochain. *Ad magnificentiam pertinet facere aliquid magnum* (1).

Lisez les premiers chapitres de la *Genèse*. Avant la Création, rien n'était que Dieu. Soudain, Dieu tire du néant un immense univers. A sa voix, le ciel d'abord, la terre ensuite reçoivent l'existence. Puis, sous les ailes ardentes de l'Esprit, le chaos donne naissance à des mondes merveilleux. Au firmament s'allument des flambeaux qui ont éclairé, qui éclaireront, avant de s'éteindre, des siècles dont nous ne savons pas le nombre; la mer se remplit d'êtres qui animent ses flots, la terre se couvre d'arbres, de fleurs, de fruits qui enchantent les yeux et se peuple d'animaux dont les espèces se perpétuent à sa surface. Si l'on passe de la contemplation de l'ensemble à l'examen des détails, la magnificence de Dieu ne se dément pas. La robe des lys et des roses, le manteau des cèdres et des chênes, la

(1) S. Thomas. IIa IIæ, q. cxxxiv, art. 1, ad 3um.

fourrure des tigres et des léopards sont d'une opulence incomparable. Quelle émotion dut éprouver l'homme quand Dieu lui abandonna cet immense domaine et lui confia le soin de le régir! Cependant, ce premier ouvrage n'était que le pâle symbole de celui que préparait l'Eternel. La Création n'est que le vestibule de l'Incarnation, où le Père céleste nous livre son Fils qui, « rayonnement de sa gloire, empreinte de sa substance (1) », réunit tous les dons en sa Personne et les répand à pleines mains dans l'Eglise. L'Eglise, à son tour, n'est que l'ébauche du royaume des élus : royaume dont nous n'oserions pas parler, si Dieu ne nous avait appris que dans cette nouvelle Jérusalem, construite de pierres étincelantes, on assiste à des spectacles dont ici-bas rien ne laisse prévoir la beauté, qu'on y entend des voix dont la pénétrante harmonie jette dans l'extase, qu'on y éprouve des émotions que notre cœur n'a jamais ressenties, que le paradis et le banquet offerts aux bienheureux dépassent tout ce qui se peut essayer, tout ce qui se peut imaginer. C'est là que nous comprendrons ce qu'est la magnificence, dont la plénitude appartient à Dieu.

Nous n'avons pas la plénitude de la magnificence mais Dieu nous permet de la pratiquer à notre manière, comme nous pratiquons les autres vertus dont lui seul possède la perfection. Tout homme peut être magnifique dans son cœur, par le désir

(1) *Hébreux*, I, 3

de l'être. Cependant il appartient de l'être effectivement, au dehors et par des œuvres visibles, à ceux qui disposent des richesses et du pouvoir, car les entreprises de la magnificence étant pleines de grandeur, on ne saurait y suffire à moins d'être le maître de ressources considérables (1). Ces ressources, on ne les trouve que dans la fortune publique dont le pouvoir a la gestion, ou dans les fortunes extraordinaires de rares particuliers.

La magnificence applique donc les biens dont elle dispose aux vastes travaux qui sont l'objet de son activité. En Egypte, les canaux sans nombre qui portaient les eaux du Nil dans tout le pays, le labyrinthe avec la multiplicité de ses palais et de ses luxueux sépulcres, les pyramides qui défient le temps, les obélisques qui aujourd'hui font encore, en Occident, la gloire de nos capitales ; à Babylone, le lac immense où se déversait le trop plein de l'Euphrate, le pont gigantesque dont la solidité était égale à la hardiesse et qui reliait les deux parties de la cité séparées par le fleuve ; à Jérusalem, le temple de Salomon ; en Grèce, le Parthénon et tant d'autres merveilles ; à Rome, les aqueducs, les fontaines, le Forum, le Capitole, les arcs de triomphe, les tombeaux ; dans le monde chrétien, Sainte-Sophie, Saint-Pierre, Notre-Dame, Reims, Chartres, Cologne, Sainte-Gudule, Burgos, Tolède, Grenade, le Vatican, le

(1) Append., N. 2, p. 321.

Quirinal, les Tuileries, le Louvre, Versailles, l'Escurial : voilà, d'après le hasard d'une capricieuse et ingrate mémoire, quelques-unes des œuvres que l'humanité doit à la magnificence.

Magnifique encore César distribuant à ses vétérans, le soir de leurs victoires, de fertiles domaines, donnant au peuple, le lendemain d'épreuves cruelles, des festins où se dressaient vingt-deux mille tables à trois places! Magnifique saint Louis élevant à ses frais, dans tout son royaume, des couvents aux Cordeliers et aux Prêcheurs, édifiant les abbayes de Royaumont, de Saint-Antoine, de Maubuisson, consacrant aux pauvres et aux aveugles les *Maisons-Dieu* de Pontoise, de Vernon, de Paris! Magnifiques ces bourgeois de vieille race, qui ont bâti ces hôtels où les malheureux sont traités en fils préférés de la Providence! Magnifiques les Colbert, réformateurs des impôts, protecteurs insignes de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des arts, des lettres, réorganisateurs de la marine, incomparables bienfaiteurs de la France! Magnifiques les Louvois, restaurateurs de nos armées, constructeurs des forts à l'ombre desquels nous avons travaillé des siècles! Magnifiques enfin, tous ceux qui ont répandu sur la terre les monuments dont la richesse et la beauté rendent un témoignage durable à la supériorité de leur intelligence et de leur vouloir.

Les grandes œuvres sont donc l'objet de la magnificence. La magnificence en devient la créatrice en y consacrant de grandes dépenses. Elle ouvre largement ses mains pour fournir aux instruments qu'elle emploie les moyens de réaliser les merveilles qu'elle a conçues. Elle est incompatible avec la parcimonie qui échoue parce qu'elle recule devant les frais, parce qu'elle voudrait aboutir à des résultats glorieux, sans qu'il lui en coutât rien. Elle est plus incompatible encore avec l'avarice. L'avare ne sait pas même bâtir une maison, car il entend économiser sur chaque pierre, sur chaque ouvrier; ses procédés étroits se reconnaissent aux effets misérables qu'il obtient.

Quand il s'agit d'un édifice national, d'une basilique nationale, d'un temple où viendront tous les peuples; quand il s'agit de rendre à un pays sa puissance militaire ou navale, son prestige littéraire, philosophique, moral, religieux, son influence commerciale, industrielle, civilisatrice; quand il s'agit d'élever la croix du Sauveur au-dessus de tous les emblèmes et de maintenir le drapeau à la hauteur où il flottait depuis des siècles, la magnificence ne regarde pas aux millions, elle fait couler des flots d'or pour atteindre son but (1). Elle cherche les matériaux les plus précieux et les plus solides, les artistes les plus inspirés, les ingénieurs les plus savants, les ouvriers les mieux

(1) Append., N. 3, p. 321.

exercés. Salomon, pour bâtir le temple de Jéhovah, demande à Tyr ses bois fameux : les cèdres et les cyprès ; ses spécialistes les plus habiles à travailler les métaux, à teindre les étoffes ; il emprunte aux montagnes les pierres les plus résistantes, les marbres les plus rares, et ses vaisseaux vont jusque dans l'Inde chercher l'or d'Ophir. Il n'épargne rien ; les portes, les murs, les lambris, les colonnes, les voûtes, les dalles, les autels, les voiles, les sculptures sont d'une richesse qui éblouissent l'Orient cependant habitué à tant de faste. Rien de trompeur dans cet éclat qui gagne à être contemplé de près, car la maison du Seigneur est admirable dans la moindre des fleurs, la moindre des grenades, le moindre des chérubins qui la décorent.

Les Papes et la chrétienté ont imité Salomon. A Saint-Pierre, à Sainte Marie-Majeure, à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Paul-hors-les-murs brillent les couleurs du jaspe, du saphir, de l'émeraude, de la topaze, de l'hyacinthe, de l'améthyste. A l'appel de nos Pontifes, les maîtres sont venus à Rome, et, chacun a cherché dans son génie le secret d'ajouter de la beauté à la Ville Éternelle. Ici, levez les yeux. Considérez la hauteur des voûtes, l'ampleur des nefs, l'audace des colonnes, la grâce des arceaux, la perfection achevée des statues qui forment tout un peuple. Pas de matériaux qui ne soient de première qualité, qui n'aient été tra-

vaillés avec un soin fervent, pas un détail qui ait été négligé. En sortant, regardez ces pierres qui, brodées comme des dentelles, forment à la fiancée du Christ une robe et des couronnes que le temps n'a pas usées. Ouvriers sublimes qui avez bâti Notre-Dame, il m'est doux de saluer votre pieuse magnificence avec une émotion dont les échos voudraient parvenir jusqu'à vos âmes bienheureuses !

Mais de pareilles œuvres coûtent cher. La magnificence qui les crée ne cherche pas à restreindre les dépenses, elle tend à la grandeur et elle y arrive, parce qu'elle sait mettre aux choses le prix qu'il faut, un grand prix aux grandes choses.

Pour être magnifique, est-il donc nécessaire de jeter l'argent à profusion, à tort et à travers, de puiser, sans compter, dans sa bourse ou dans le trésor public? Loin de là, Messieurs. La raison impose sa loi à cette vertu comme à toutes les autres. La magnificence est ennemie de la prodigalité, son esprit s'accorde parfaitement avec l'esprit de sage économie et de sage prévoyance (1). On n'est pas forcément magnifique parce qu'on dépense beaucoup, on est souvent ridicule, on est quelquefois coupable. Jamais personne n'a pensé que le *Bourgeois Gentilhomme* fût magnifique : les valets mêmes qui profitent de ses générosités ne l'admirent pas, ils rient secrète-

(1) Append., N. 4, p. 322.

ment de ses manies. Le propre du magnifique est de faire les choses avec la grandeur qu'elles comportent (1).

Elever un pont colossal sur un ruisseau, une statue gigantesque à un homme sans mérite, offrir, à propos de tout, des banquets qui ressemblent à des noces, recevoir un histrion comme un prince et mettre sous ses pieds des tapis de pourpre, offrir à un enfant les cadeaux convenant à une reine, ce n'est pas de la magnificence, c'est de la vanité, du gaspillage, de la sottise, de la folie. L'homme magnifique a du goût, il ne manque pas aux préceptes de l'harmonie qui prend ses ordres auprès de la raison. La sagesse est la compagne et le guide de son activité. Sous sa direction il sait évaluer ce qu'il faut consacrer à l'érection d'un temple et à celle d'un palais, à la construction d'un bateau d'agrément et à celle d'un navire de guerre, à la réception d'un ambassadeur et à celle de son souverain; il refuse au comédien les couronnes qu'il réserve au guerrier victorieux et sauveur de la patrie. En tout, la magnificence respecte la mesure et elle montre, dans la surabondance de ses dons et dans les largesses où le calcul a le moins de place, un sens parfait de la proportion entre les moyens et la fin. C'est à cette condition qu'elle est une vertu, une enchanteresse vertu.

(1) Aristote, *Morale à Nicom.*, iv. 2.

II

« *Ut quid perditio hæc ?* » Vers le soir du sixième jour avant la Pâque, Jésus s'arrêta sous le toit de Lazare, à Béthanie : la maison de ses amis devait être, ici-bas, son dernier asile. Le lendemain, un sabbat, les hôtes du Seigneur célébrèrent sa visite par un banquet qui eut lieu chez Simon le lépreux. Le Maître étant à table, une femme s'approcha de lui. Elle tenait à la main un vase d'albâtre plein d'un nard pur et de grand prix. Sans hésiter, elle brisa le col du vase, elle en répandit le contenu sur la tête et sur les pieds du Christ. La salle du festin fut embaumée par la senteur de ce parfum exquis. Jésus reçut cet hommage avec un silence bienveillant qui était une approbation. Mais ses disciples furent indignés et murmurèrent : « A quoi bon cette perte (1) ? » L'un d'eux, Judas Iscariote, poussa l'indignation jusqu'à la colère : « Ne pouvait-on, dit-il, sur un ton d'amer regret, vendre ces parfums trois cents deniers et les donner aux pauvres ? » Voilà, Messieurs, l'argument qu'on invoque et qu'on a toujours invoqué contre la magnificence : on lui reproche l'inutilité de ses œuvres. Je commence par le dire, il y a une fausse magnificence dont les excès sont répréhensibles. Si l'on accable un peuple d'impôts, si on le réduit à la misère

(1) S. Marc, xiv, 3-5. S. Matt. xxvi, 6-9.

sous prétexte d'augmenter la pompe de ses fêtes, le luxe de ses maîtres, la gloire de son nom, on tombe dans un excès qui n'a rien de magnifique, dans une dilapidation d'autant plus criminelle qu'elle s'exerce aux dépens de l'intérêt commun. La sainte Ecriture loue Salomon bâtissant à grands frais le temple du Seigneur, elle le condamne quand il emploie l'or de ses sujets à l'entretien scandaleux de sa cour.

La vraie magnificence ne connaît point ces errements. Elle suit le précepte que Bossuet rappelait en ces termes : « Faites des magnificences utiles : comme Dieu. Il a orné le monde : mais autant d'ornements, autant de sources de biens pour toute la nature (1). » Chose admirable ! dans la création, rien n'est perdu et les êtres qui charment le plus notre amour de la beauté sont les mêmes qui nous servent le mieux (2).

Les œuvres de la magnificence véritable imitent les œuvres de Dieu. Elles se déploient principalement dans deux domaines : le domaine de la vie nationale, le domaine de la vie religieuse et elles y sont utiles.

Dans le domaine de la vie nationale, il importe que les soldats de terre et de mer symbolisent par la richesse de leur tenue, par la supériorité

(1) *Esquisse sur la charité.*
(2) Append., N, 5, p. 322.

de leur armement, la force du peuple dont ils sont les défenseurs et les fils, que partout, le pavillon s'enveloppe de splendeur, que la magistrature suprême apparaisse avec la majesté qui inspire l'admiration, la crainte et le respect.

De même, Messieurs, les sociétés ont l'habitude d'offrir à la justice, aux arts, aux sciences, à l'industrie, à l'agriculture, au commerce des asiles augustes, de marquer par des monuments les plus heureux événements de leur histoire, d'élever des tombeaux aux héros qui les ont sauvées, de commémorer dans des solennités brillantes la date d'une victoire ou d'une délivrance. N'allons pas croire, qu'en agissant ainsi elles tombent nécessairement dans l'ostentation ou dans la vanité. Elles savent que ces manifestations profitent au bien, qu'on retrouve, si cher qu'il faille les payer, au centuple de ce qu'elles ont coûté. C'est, qu'en effet, honorer par des signes extérieurs et frappants l'autorité, le drapeau, l'armée, la marine, la justice, toutes les vocations, tous les métiers, c'est les relever; les relever, c'est stimuler les forces vives de la cité, imprimer un nouvel essor aux activités dont l'exercice et l'ardeur garantissent l'avenir et la prospérité d'un pays, c'est attacher plus étroitement chacun à la patrie dont il devient par amour et par fierté un serviteur plus fidèle. Rendre largement hommage aux héros, c'est perpétuer les traditions d'héroïsme, c'est assurer aux années qui

ne sont pas encore les sublimes dévouements dont vit le présent et dont vécut le passé; rappeler à un peuple les faits les plus glorieux de ses annales, c'est ranimer et entretenir en lui les sentiments qui en ont été le principe. Certaines journées magnifiques tuent pour longtemps les ferments morbides qui avaient pénétré au cœur d'une génération, et font germer, fleurir et fructifier le pur froment de l'idéal qui semblait condamné à périr dans un stérile sillon. Nous avons connu de ces journées qui ont mis le sceau à nos victoires, à la sincère réconciliation des vrais Français et rendu inébranlables nos fraternels espoirs. Dans ces fêtes, la magnificence a eu sa part : elle n'a rien épargné pour en relever la gloire, pour se montrer digne du Dieu qui l'escortait de son soleil triomphal : à la suivre nous avons beaucoup gagné (1).

La vraie Religion est incontestablement en ce monde la plus nécessaire de toutes les institutions. Elle est nécessaire à quiconque veut connaître les vérités concernant notre origine, notre conduite et notre fin, à quiconque veut pratiquer la justice dont elle est la forme la plus sacrée, à quiconque veut parvenir à la béatitude suprême. Je ne reviendrai pas sur l'obligation qui incombe aux Etats et aux sociétés d'embrasser la vraie religion, de la favoriser,

(1) Append., N. 6, p. 323.

de la répandre, de la protéger. Non seulement la Religion est pour chacun de nous le principe du salut éternel, mais elle est la seule force qui fasse ici-bas des citoyens excellents, qui conserve à l'autorité son auréole et à la liberté ses droits, qui mette un frein à l'égoïsme et aux passions, la seule puissance qui établisse entre les enfants d'un même sol une fraternité solide, une concorde durable. Sans la vraie Religion, — le rationalisme sincère l'avoue lui-même, — l'homme retourne à la barbarie, aux luttes sauvages qui dépeuplent et ensanglantent la terre. A la racine des conflits qui aujourd'hui déchirent l'univers, que découvre un esprit perspicace? Des outrages à la morale, de l'indifférence, de l'impiété, de la haine à l'égard de Dieu. Rendez aux consciences la foi et la rectitude qui naissent du sentiment religieux, et vous dompterez dans la masse l'esprit de tyrannie et l'esprit d'anarchie, l'orgueil, la cupidité, le sensualisme qui troublent l'âme et la vie de notre temps. A la lumière victorieuse du Christ, les problèmes les plus compliqués seraient résolus pour le bien de tous, et même l'on verrait s'éteindre les inimitiés séculaires qui empêchent les peuples de goûter le repos, la sécurité, la paix dont ils ont tant besoin. En toute occasion nos derniers Pontifes nous ont rappelé cette vérité capitale : s'il comprend ses intérêts, notre siècle finira par écouter leur voix et par obéir à leurs paternelles supplications.

De ces raisonnements, nous avons le droit de tirer cette conclusion : la magnificence est d'une souveraine utilité, quand ses travaux établissent, étendent, soutiennent le règne de la vraie Religion. Certes, la grandeur de Dieu ne dépend ni de l'opulence de nos sanctuaires, ni de la splendeur de notre culte. Dieu ne perd rien quand l'étable de Bethléem est son tabernacle, il ne gagne rien quand le Saint des Saints est dédié à son nom. Dans nos modestes églises de campagne il habite avec autant de majesté qu'à Saint-Pierre de Rome. Cependant la magnificence dans la Religion est d'une immense utilité pour l'homme, car elle lui donne une haute idée de Dieu et le rapproche de Lui. Nous puisons la matière de nos pensées dans les connaissances sensibles. Nous jugeons du Créateur par la création, du Rédempteur par l'Eglise. De même, proportion gardée, notre conception de Dieu, des mystères qui se rapportent à sa vie, à l'effusion de ses grâces, s'élève à mesure que les édifices sacrés, que les cérémonies reflètent plus de beauté. Le temple de Jérusalem parlait aux Israélites de la perfection sans rivale de Jéhovah, il en parlait avec une force singulière et la richesse répandue dans le Saint des Saints rappelait aux fidèles la gloire inaccessible dont Dieu remplit le ciel des cieux. Les Gentils eux-mêmes et les conquérants n'entraient pas dans ce sanctuaire illustre sans éprouver de profondes et salutaires émotions, des émotions qui

les amenaient parfois à l'adoration du vrai Dieu.

Quels services nos basiliques chrétiennes n'ont-elles pas rendus à la Religion? Que d'âmes ont été saisies par les enseignements qui se dégagent de leurs nefs, de leurs voûtes, de leurs somptueuses murailles, de leurs tabernacles étincelants d'or et de pierreries, de leurs vitraux animés de radieuses couleurs. Dans nos basiliques, grâce à la magnificence, tous les arts s'unissent pour célébrer la souveraine Beauté, pour en représenter les traits et les faire apparaître avec plus de relief aux esprits les moins cultivés. Leur concert plein de largeur et plein d'harmonie rend à la suprême vérité un témoignage de premier ordre. L'éducation du peuple chrétien se précise et s'achève par les chefs-d'œuvre qui s'adressent à tous les sens et qui symbolisent les réalités divines. Nos temples chrétiens sont comme une Bible où les personnages sont debout, où l'on voit passer en des tableaux successifs l'histoire des relations du Père céleste avec ses enfants de la terre. Tantôt la magnificence s'attache à reproduire tout ce qui concerne un attribut de Dieu ou du Christ : ainsi Montmartre, dans ses grandes lignes comme dans ses détails, rappellera aux générations l'amour infini du Sauveur pour les hommes. Tantôt c'est tout l'Ancien Testament et tout le Nouveau qui seront peints ou sculptés sur les portes, autour des nefs, au fond des baptistères : ainsi la Sainte-Chapelle et tant d'autres sanctuaires

où est écrite la suite complète de la religion. Et ne dites pas que la magnificence est de trop, que de grossières images suffiront à produire l'effet que nous voulons obtenir. Plus les apparences sont grandioses, plus elles frappent directement les yeux et indirectement l'esprit, de sorte que nos monuments sacrés, par leur perfection, servent admirablement les intérêts de la Religion.

Ces principes s'appliquent aussi au culte. Quand le culte se déploie dans toute sa pompe, quand les prêtres, les pontifes, les serviteurs des autels, avec les insignes de leurs dignités, forment de solennelles processions, quand la *Sainte Couronne* où les corps des martyrs passent dans leurs reliquaires précieux portés par des ministres en tuniques d'or ou de pourpre, quand la voix de l'orgue éclate et remplit l'espace tantôt de sons doux comme des hymnes angéliques, tantôt de flots tumultueux comme ceux de la mer en fureur, quand s'élèvent ces chants où le génie d'un saint Grégoire a su réunir la profondeur du sentiment à la simplicité du rythme et la sobriété du langage à la puissance de l'inspiration, les plus indifférents sont touchés. En présence de ces cortèges majestueux et pacifiques, des incroyants retrouvent la foi, les âmes tièdes se retrempent dans la ferveur, la piété s'attendrit et s'enflamme : la grâce de Dieu se sert de la magnificence pour le plus grand bien de la société chrétienne et pour notre salut (1).

(1) Append., N. 7, p. 324.

Messieurs, la magnificence n'est pas la plus nécessaire des vertus, c'est un ornement de la vie morale et ses œuvres sont un ornement du monde extérieur. Aussi est-il des heures où il faut réduire son rôle afin de pourvoir à des besoins plus impérieux. Nous traversons une de ces heures : aujourd'hui les fortunes particulières sont atteintes, les caisses publiques presque vides. Ce n'est pas le moment de penser aux travaux qui ne sont pas indispensables et dont nous pouvons attendre sans inconvénient l'exécution. Un devoir s'impose à nous : économiser, restreindre nos dépenses afin de contribuer au relèvement économique et financier de notre pays. Si nous ne pouvons donner à la vie publique, ni à la vie religieuse, la magnificence qui leur convient, si tant d'églises sont en ruines, si tant d'autels sont pauvres, tant de vases sacrés de vil métal, tant d'ornements sacerdotaux d'étoffe fanée, tant d'édifices voués à Dieu d'une humble structure, les particuliers auront-ils le droit d'ajouter dans leurs habitations, sur leurs tables, dans leurs vêtements, le superflu au superflu? On a le cœur serré quand, dans nos campagnes et parfois dans nos villes, on voit, près des demeures princières auxquelles ne manque aucune splendeur, des bâtiments délabrés qui sont l'unique asile du Dieu de l'univers (1). On se sent triste lorsque le prêtre célèbre les saints mystères avec une chasuble usée,

(1) Appènd., N. 8, p. 325.

pendant que des assistantes sont couvertes de bijoux, de fourrures, de robes dont le prix suffirait à construire plusieurs églises et à les meubler richement. La magnificence païenne de ces toilettes offense le Christ dépouillé de tout dans ses tabernacles, comme l'inconvenance de certaines modes outrage son exquise pureté. Unissons-nous, Messieurs, pour revenir à la simplicité de l'Évangile. Sans renoncer à notre rang, soyons les ennemis de ce luxe effréné dont le spectacle irrite les classes populaires comme il irrite Dieu lui-même. Si nos ressources nous permettent d'être magnifiques, soyons magnifiques dans la pratique de la charité, dans l'assistance des pauvres, dans le large concours que nous prêterons à l'agrandissement des hôpitaux, au développement des œuvres sainement sociales, à la restauration et à la multiplication des églises, à l'embellissement et à la gloire de la société chrétienne et de la patrie. Prodigué pour nous-mêmes, pour la satisfaction de notre égoïsme et de notre vanité, notre or nous perdrait; dépensé pour faire briller dans la lumière de la magnificence le grand nom de notre pays et le nom ineffable de notre Dieu, notre or nous sauvera.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PERSÉVÉRANCE

SOMMAIRE

La force qui s'exerce avec suite s'appelle la persévérance. Vertu rare. Inconstance de l'homme. Le monde est rempli d'essais, on a du mal à y trouver les œuvres achevées. La persévérance est pourtant nécessaire, mais elle est difficile, double affirmation qui sera l'objet de la sixième conférence, p. 149-150.

I

Il faut distinguer entre le don de persévérance qui est une grâce et la vertu de persévérance qui est une habitude acquise ou infuse. Nécessité de la persévérance considérée comme vertu.

1. Nécessité de la persévérance considérée du côté de l'homme.

a) L'homme se doit à lui-même de persévérer dans le bien, car, sans la persévérance, la vertu ne dure pas, n'est pas véritable. La vertu, en effet, est une qualité permanente. Si elle cède au temps, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. La vertu parfaite emprunte à l'éternité quelque chose d'immuable, la persévérance lui vaut ce caractère, p. 150-152.

b) La vertu nous fait vivre selon la raison. Nous sommes tenus de vivre comme des hommes, c'est-à-dire, sous la loi de la raison, or la raison doit régner sur nous chaque jour et à chaque instant. Son domaine aussi vaste que celui de la liberté. Déchéance de l'homme qui asservit, ne fut-ce que momentanément, la raison à la passion. Autorité de la raison dans la vie chrétienne, p. 152-154.

2. Nécessité de la persévérance considérée du côté de Dieu.

a) Il ne nous est pas permis de refuser, même une minute notre culte à Dieu. Le culte se traduit par la pratique des vertus. Dans l'ordre naturel Dieu nous conserve. L'action conservatrice perpétue l'action créatrice. Dans l'ordre surnaturel, Dieu ne cesse pas de répandre sur nous ses dons. Le

Christ ne s'est point arrêté dans son œuvre de rédemption avant de l'avoir consommée. Il demeure notre ami et notre soutien. Il prie incessamment pour nous, p. 154-155.

b) Nous devons répondre à la fidélité de Dieu et du Christ par la persévérance, à ses continuels bienfaits par une continuelle adoration. Notre premier et notre dernier devoir est de consacrer à Dieu les prémices de notre vie et son dernier rayon. Entre ces deux étapes, il faut que le printemps, l'été, l'automne, l'hiver de cette vie soient employés à le servir, p. 156-157.

c) Dieu sans cesse nous exhorte à la persévérance. Tristesse de Jésus quand un adolescent recule devant le sacrifice. Diverses paroles de Jésus à ce sujet. En allant à Gethsémani il insiste sur la persévérance. Portée de son langage. Jésus veut que nos sentiments à son égard comportent quelque chose de définitif correspondant à l'immuable béatitude qu'il nous prépare, p. 157-159.

II

Difficultés de la persévérance.

1. Première difficulté : notre mobilité.

a) Peinture de la mobilité de l'homme. L'homme, ami du changement, avide de nouveauté, infidèle en tout ordre à ses idées, à son parti, etc. Il a un mal extrême à fixer son intelligence, son cœur, à s'arracher à ses caprices, à sa fantaisie, à s'enchaîner à la même rive, p. 159-160.

b) Explication de cette mobilité. Faits pour le bonheur, ne le trouvant ici-bas nulle part, nous le cherchons partout. Nous sommes en proie à la fièvre, à une soif de mouvement qui nous empêche de nous fixer, p. 160-161.

c) Cette mobilité naturelle est surtout un obstacle à la persévérance quand cette vertu s'efforce de nous lier au bien et à Dieu. Affaiblie par la concupiscence et le péché originel, la volonté est entraînée au mal par ses penchants. Tyrannie des sens. Puissance que leur objet exerce sur nous. Il nous est relativement facile de nous y attacher. Il nous est au contraire très difficile de rester par la pensée, par l'affection, par la prière, par le recueillement en face de l'Invisible. Les saints ont de la peine à donner de la suite à leur contemplation, à leur union avec Dieu. Tristesse de notre condition, p. 161-163.

2. Le temps, second obstacle à la persévérance.

a) Le temps conspire avec notre mobilité pour nous empêcher de nous maintenir dans le bien. L'Apôtre considère les jours du temps comme une puissance mauvaise dont il faut, à grand prix, s'assurer le concours. Le temps exerce une influence ruineuse sur toute chose, tout être, toute vie. Il affaiblit la volonté. Ce que deviennent sous son action nos résolutions, nos serments. Echecs, capitulations que le temps nous impose. Explication de ce phénomène. Le temps épuise l'organisme dont le concours nous est nécessaire pour la pratique des vertus. Indirectement, en épuisant l'organisme, il épuise la volonté qui a besoin, dans l'accomplissement de sa tâche, d'un organisme robuste, p. 163-165.

b) La persévérance doit faire durer toutes les vertus. Que de force est requise en celui qui veut rester fidèle à toutes les vertus! Tentation, souffrance que le temps apporte en chacun de ses plis. Troubles, doutes, défiances, ambition, cupidité qui successivement menacent notre vie morale. Combats, fatigues, persécutions qu'il faut subir pour demeurer inébranlable. Mettre en sa conduite quelque chose d'égal, d'invariable, d'immobile, d'éternel, c'est une rude besogne. Sur la terre, il n'en est pas de plus rude, p. 165-166.

Gardons-nous de nous décourager. La persévérance est difficile, mais elle est possible. Ce qui tente l'homme magnanime, c'est la difficulté. Pourquoi désarmerait-il devant la puissance du temps? Force naturelle de la volonté. Il dépend de nous de la développer, de l'augmenter. La grâce vient ajouter son énergie à l'énergie de la nature. Pour nourrir cette énergie et devenir invincibles, il suffit d'aller puiser aux sources de la grâce : la prière, les sacrements. Cette énergie surnaturelle nous rendra capables de persévérer, p. 166-168.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PERSÉVÉRANCE

Éminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

La force qui s'exerce avec suite, qui montre au cours de la vie une fermeté durable, a un nom spécial, elle s'appelle la persévérance (3). C'est la plus rare des vertus. L'humanité commence et ne continue pas, continue et ne finit pas, s'engage dans la voie et s'arrête avant d'être arrivée au but. Le monde est rempli de plans, d'essais, d'ébauches, d'esquisses, mais la statue, le tableau, le monument achevés, mais le travail intellectuel, artistique, littéraire poursuivi sans relâche, sans interruption et mené à bonne fin, le livre où la

(1) S. Ém. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) S. Gr. Mgr Roland-Gosselin.
(3) Append., N.1, p. 325.

pensée, le raisonnement, la clarté, le style se soutiennent jusqu'à la dernière page, jusqu'à la dernière ligne, l'œuvre charitable qui, après avoir connu la prospérité, ne connaît pas la décadence, le zèle qui ne passe pas de l'enthousiasme à la routine et à l'inertie, la piété qui ne tombe pas du troisième ciel dans la tiédeur ou même dans l'indifférence : voilà ce qu'on a du mal à trouver sur la terre. Que d'âmes jadis vaillantes, éprises de pureté, de justice, de foi, d'espoir, d'amour divin, ont, soit au début, soit au milieu de leur course, renoncé d'une manière plus ou moins définitive à leurs saintes aspirations et brisé avec leurs chrétiennes habitudes ! Nous pleurons sur leur instabilité comme nous pleurons sur nous-mêmes qui sommes, à divers degrés, sujets à de semblables faiblesses. Devant cette triste constatation, gardons-nous de penser que la persévérance n'est pas nécessaire, gardons-nous aussi de croire qu'elle est d'une pratique facile. Elle est nécessaire et elle est difficile. Prêtez-moi, Messieurs, votre bienveillante attention, et, je m'efforcerai d'apporter à cette double affirmation les développements qu'elle exige.

I

La persévérance est nécessaire. Avant d'aller plus loin, limitons notre sujet.

Dans la langue chrétienne, le mot persévérance comporte un double sens. On l'emploie d'abord pour désigner le don qui, à notre dernier moment, nous fait mourir en état de grâce et, pour ainsi dire, sur le cœur de Dieu. C'est le don par excellence, le don qui dépend de Dieu, non de nous ; le don qui est le privilège des prédestinés, le don qui couronne tous les autres et, sans lequel, nul n'est sauvé. Il n'est pas question aujourd'hui de ce don, nous en avons parlé en traitant de la grâce (1).

Il s'agit de la persévérance qui est une vertu particulière, une vertu qui rend durables toutes les autres et les empêche de succomber à la longue sous l'action du temps. Je dis que cette vertu est nécessaire, qu'on l'examine du côté de l'homme ou du côté de Dieu.

L'homme se doit d'abord à lui-même de persévérer dans le bien comme il se doit d'être vertueux, car, sans la persévérance, il n'est pas vraiment vertueux. La vertu, nous l'avons souvent répété, est une qualité permanente, une disposition qui ne cède pas, une habitude tellement enracinée en nous qu'elle est comme une seconde nature. Or la vertu qui ne résiste pas à la fatigue causée par le temps, une vertu qu'épuisent quelques jours, une vertu qui n'est pas dans le sol de notre âme une plante vivace mais une plante que les premiers frimas

(1) Append., N. 2, p. 326.

font périr, n'est pas une vertu réelle, c'est une ombre de vertu. « Pour devenir juste, dit Bossuet, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois : c'est-à-dire dans un esprit immortel qui, s'élevant au-dessus du temps et des affections particulières, subsiste toujours égal malgré le changement des affaires (1). » Il est permis d'appliquer ces paroles à toute vertu, en tenant compte d'ailleurs des attributs particuliers à chacune d'elles. La foi, dans sa plénitude, reflète la vérité première dont les siècles ne peuvent ternir l'éclat. L'espérance s'assimile les propriétés de la divine béatitude qui ne connaît ni incertitude, ni déclin. L'immense fleuve des années n'éteint pas la flamme de la charité, indéfectible comme l'objet adorable qui la ravit. A l'éternité où elle s'alimente, la vertu parfaite emprunte quelque chose d'immuable. La persévérance lui vaut ce caractère, et, sans la persévérance, elle ne mérite plus son nom.

Secondement la vertu nous fait vivre selon la raison. Nous sommes tenus de vivre comme des hommes, c'est-à-dire comme des êtres soumis à la puissance qui, en nous, a reçu l'autorité et à laquelle il appartient de nous imposer ses directions : la raison. Laissez-moi vous le dire, Messieurs, avec la liberté qui est le privilège de la chaire chrétienne, avec la franchise qui caractérise nos rapports, avec

(1) Sermon sur la justice.

la profonde affection qui m'attache à vos personnes et à vos âmes, laissez-moi vous le dire, quand nous nous affranchissons de la raison, nous ne vivons plus comme des hommes, nous ne sommes plus des hommes. L'Esprit-Saint nous l'a enseigné : « L'homme était à l'honneur, il n'a point compris son excellence, il s'est conduit comme s'il n'avait point d'intelligence, descendu au rang des bêtes, il est devenu semblable à elles. *Homo, cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est eis* (1). » Mais nous ne sommes pas seulement obligés de vivre, de penser, d'aimer, de nous conduire conformément à la raison pendant une heure, pendant un jour, nous sommes obligés de soumettre tous nos actes conscients, actes intérieurs, actes extérieurs, au contrôle et à l'approbation de cette royale faculté. Son domaine, un domaine que nous n'avons pas le droit de mutiler, s'étend aussi loin que celui de notre liberté : de sorte que chaque phénomène dont la liberté est le principe doit être soumis à la raison. Dès lors il nous est toujours et à chaque instant interdit d'asservir la raison à la passion, dès lors les coups qui l'atteignent, ne fût-ce que momentanément, nous avilissent et nous enlèvent notre dignité ; dès lors son règne doit durer autant que la liberté même, et, cette durée ininterrompue s'appelle la persévérance. Je ne suis pas fâché de proclamer une fois de plus

(1) *Ps* XLVIII, 13.

que les Chrétiens sont les disciples de la raison, d'une raison qui cherche ses lumières en Dieu plus encore qu'en elle-même, mais d'une raison qui n'abdique jamais.

Maintenant, considérons le problème du côté de Dieu. Nous est-il permis, ne fût-ce qu'une minute, de refuser à Dieu notre culte, culte qui se traduit par la pratique des vertus naturelles et surnaturelles? Non, Messieurs. A chaque instant Dieu renouvelle par son action conservatrice la provision de vie que nous devons à son action créatrice. Dieu ne se lasse pas de faire luire au-dessus de notre tête les astres qui nous éclairent et nous réchauffent; il ne se lasse pas d'obliger cette vieille terre à produire les fruits dont nous vivons. Dans l'effusion de sa bonté, il nous a livré son Fils : en nous le livrant, il nous a livré toutes choses (1), et il nous a comblés de richesses incompréhensibles (2). Le temps s'écoule, les blasphèmes y retentissent, Dieu ne nous retire pas ses faveurs. « *Sine pœnitentia enim sunt dona et vocatio Dei* (3). » Son Fils est à notre disposition, il nous a été donné pour toujours. D'ailleurs, Jésus-Christ met à nous aimer et à nous sauver la force d'une volonté que rien ne brise. Malgré l'accueil qu'il a

(1) *Romains*, VIII, 32.
(2) *Ephésiens*, IV, 8.
(3) *Rom.* XI, 29.

reçu et bien que les siens aient refusé de le reconnaître, il n'est point retourné vers son Père avant d'avoir rempli entièrement sa mission, il n'a point abandonné ceux qui lui avaient été confiés, il les a aimés jusqu'à la fin (1), et bien qu'il ait éprouvé une indéfinissable nausée devant la coupe de la Rédemption, il l'a bue jusqu'à la lie. Sur la croix, il n'a pas été découragé par la longueur de son supplice, il n'a pas demandé qu'on l'abrégeât, il a souffert avec une patience imperturbable jusqu'au moment où il a pu dire à la face de Dieu, des anges et des hommes : *Consummatum est*, je suis au terme de mon labeur, tout est consommé. Jésus est mort, il est ressuscité; il est monté aux cieux; depuis vingt fois cent ans, il est notre bienfaiteur, notre soutien, notre ami. Il disait à ses apôtres, représentants du genre humain : « Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous, *non relinquam vos orphanos*, *veniam ad vos* (2). » Il tient sa promesse. Quotidiennement il nourrit nos âmes de sa chair et de son sang, il pardonne à quiconque implore sa miséricorde, et, dans l'éternité, on dirait que la raison de son règne immortel est de rendre immortelle son intercession pour nous. « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (3). »

(1) S. Jean, xiii, 1.
(2) S. Jean, xiv, 18.
(3) *Hébreux*, vii, 25.

A cette bonté dont le cours ne souffre pas d'interruption, il faut répondre par la persévérance : c'est une obligation de justice.

L'année dernière nous enseignions que tous les éléments de notre être, émanant de Dieu, devaient être consacrés à Dieu. Aujourd'hui, nous disons que tous les instants de notre vie, appartenant à Dieu doivent lui revenir. Il n'y a pas un moment où Dieu ne soit notre Créateur et notre Sauveur, il n'y a pas un moment où nous ne soyons tenus de le considérer et de l'adorer comme tel. Dans l'éternité, la louange qui de l'âme des élus monte jusqu'à Dieu est incessante comme la béatitude qui descend de Dieu à l'âme des élus. Sur la terre, les hommages rendus à Dieu par les hommes doivent être continuels comme les bienfaits prodigués par Dieu aux hommes. Si un acte positif ravit à Dieu un instant de notre vie, nous commettons un larcin, comme nous en commettons un si nous lui ravissons une pensée de notre esprit ou un battement de notre cœur. Notre temps est à Dieu de la même façon que notre être. Notre premier devoir quand notre intelligence s'éveille est d'en offrir les prémices au Roi des intelligences, et lorsque sonne l'heure suprême, notre suprême devoir est de consacrer au Père des lumières son dernier rayon.

Entre ces deux termes s'écoule la vie. Les quatre âges, dépendant également de Dieu, doivent à Dieu un même culte. Les Prophètes demandaient aux

printemps, aux étés, aux automnes, aux hivers de louer le Seigneur. Le printemps, c'est l'enfance, l'été, c'est la jeunesse, l'automne, c'est la virilité, l'hiver, c'est la vieillesse. De même, dans les langues humaines, l'aurore figure nos tendres années, le matin l'adolescence, le soleil de midi la maturité, le crépuscule nos derniers jours. Lorsque donc les auteurs sacrés répétaient sous mille formes : « Verts gazons des printemps, fleurs des étés, fruits des automnes, glaces et neiges des hivers, feux des aurores, des matins, des midis, des soirs, bénissez Dieu », ils voulaient nous dire : enfants, jeunes gens, hommes faits, vieillards, quelle que soit l'étape où vous êtes parvenus, bénissez Dieu et soyez en présence de votre Créateur et de votre Sauveur comme la lampe qui s'allume, brûle, se consume et meurt devant l'autel.

Dieu, d'ailleurs, ne cesse pas de nous exhorter à la persévérance. En son nom Jésus saisit toutes les occasions de nous rappeler qu'il faut demeurer fermes, bien faire et rester fidèles jusqu'à la fin. Cet enseignement, il nous le donne d'une façon implicite quand il s'attriste de voir un adolescent épris d'idéal reculer devant les sacrifices que réclame l'état de perfection, quand il nous montre l'inutilité du travail opéré par l'ouvrier qui, ayant mis la main à la charrue, retourne en arrière, la vanité de l'effort fourni par l'homme qui, ayant commencé à

bâtir, n'a pas le courage d'achever. Cet enseignement, Jésus nous le donne en des termes formels qui empruntent tour à tour leur force à son autorité ou à son amour. Au nouveau converti qui lui dit : « *Permettez-moi de me séparer momentanément de vous* et d'aller ensevelir mon père », il répond : « Viens et laisse les morts ensevelir les morts (1). » Pour son nom, ses apôtres devront endurer toutes les souffrances, tous les opprobres; celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin (2), et pour être son disciple, il faut renoncer à soi-même, porter chaque jour sa croix, si lourde qu'elle puisse être, et le suivre partout, fût-ce à la mort. « *Tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* (3). » Se rendant du Cénacle à Gethsemani, Jésus insiste sur cette pensée avec une émotion où la tendresse du sentiment le dispute à la solennité du discours. Voici ses paroles : « Celui qui demeure en moi, et, en qui je demeure porte beaucoup de fruits; séparés de moi, vous ne pouvez rien faire... comme mon Père m'a aimé, je vous aime; demeurez dans mon amour (4). » Vous comprenez, Messieurs, la portée de ce langage. Le Christ veut que nos sentiments à son égard comportent quelque chose de définitif, que notre res-

(1) S. Luc, ix, 60.
(2) Matt., x, 22.
(3) S. Luc, ix, 23.
(4) S. Jean, xv, 5-9.

pect fidèle de son évangile garantisse la vérité de notre attachement inaltérable à sa Personne, que notre persévérance en ce monde nous mérite l'éternité de la béatitude dans l'autre « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (1). »

II

La persévérance est une vertu nécessaire, mais c'est une vertu difficile. Il faut la pratiquer parce qu'elle est nécessaire, il faut la pratiquer bien qu'elle soit difficile. Je vous ai prouvé qu'elle était nécessaire, il me reste à vous dire les obstacles qui vous attendent si vous voulez obéir à ses préceptes (2).

La persévérance se heurte d'abord à notre mobilité. Nous sommes essentiellement mobiles. Dans l'ordre matériel nous nous dégoûtons vite des mets les mieux préparés, des plats les plus exquis. Aux Israélites, la manne inspira bientôt du dégoût, et il ne semble pas qu'ils aient aimé longtemps les grasses cailles que le ciel leur envoyait. Il suffit que nous ayons mangé quelque temps un fruit pour le trouver fade ou amer, que nous ayons assisté à un spectacle pour le déclarer ennuyeux, que nous ayons

(1) S. Matthieu, x, 22.
(2) Append., N. 3, p. 327.

entendu un concert pour l'éviter comme une corvée. Nous sommes avides de nouveauté. Nos humeurs et nos goûts changent, nos dispositions intérieures se modifient sans cesse, notre imagination, notre pensée, nos désirs, nos affections s'attachent successivement aux objets les plus dissemblables. En politique, en littérature, en philosophie, nous passons d'un parti dans l'autre, d'un esprit à un autre esprit. On nous voit attaquer les idées, les personnes, les institutions que jadis nous avions défendues avec le plus de feu, et défendre aujourd'hui celles qu'hier nous combattions avec le plus de conviction. Parmi les adversaires de la religion, n'en est-il pas qui ont grandi, vécu de longues années à l'ombre et dans l'intimité du sanctuaire? Comment fixer nos intelligences et nos sentiments qui, par nature, glissent sur les choses sans s'y arrêter? Comment donner un cours suivi, tranquille, uni, à une vie qui aime à être le jouet du caprice et de la fantaisie? Comment enchaîner à la rive le flot impatient de toucher tous les bords qui, de sa source, le mènent se perdre dans l'Océan?

Cette mobilité s'explique. Nous avons été créés pour le bonheur parfait. Le bonheur parfait nous retiendrait captifs des charmes et des extases qu'il offre à ceux qui le possèdent. Mais en ce monde, nous ne goûtons ce bonheur ni dans le bien, ni dans le mal; nous ne le goûtons nulle part. Parfois nous essayons de croire qu'enfin nous l'avons

découvert soit dans l'ivresse des passions, soit dans les satisfactions d'une conscience sûre d'elle-même, mais la douleur du réveil est égale à la force de l'illusion. Bientôt la fièvre nous ressaisit, nous sentons le vide, et nous cherchons avec une vaine et inquiète ardeur la réalité qui pourrait le combler. Le Prophète disait des hommes :

« Ils iront d'une mer à l'autre,
Et du Septentrion à l'Orient;
Ils iront de côté et d'autre, cherchant la parole de [Jéhovah,
Et ils ne la trouveront pas (1). »

Il peignait ainsi l'agitation de nos âmes tourmentées par une soif de mouvement qui ne leur laisse aucun repos.

Cette mobilité naturelle est surtout un obstacle à la persévérance quand cette vertu s'efforce de nous lier au bien et à Dieu. Le péché originel a blessé la nature, diminuant la puissance de la volonté, augmentant celle de la concupiscence et des passions. En nous, les penchants de la chair sont plus prononcés que les penchants de la raison, si bien que Dieu a pu dire : « Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme, car l'homme n'est que chair (2). » D'ailleurs, en constatant à quel point nous sommes portés au mal, Dieu se promet de nous traiter avec

(1) *Amos*, VIII, 11.
(2) *Genèse*, VI, 3.

moins de rigueur ; on l'entend murmurer en lui-même : « Je ne maudirai plus désormais la terre à cause de l'homme, car, dès la jeunesse, les pensées du cœur humain sont mauvaises (1). » Les sens exercent sur nous une tyrannie humiliante, leur objet nous attire, nous retient, car il nous apporte une joie vive, immédiate, palpable : une joie qui enchante notre imagination, qui fait vibrer les cordes et les nerfs de notre organisme. Il nous est donc relativement facile, malgré ce qu'il y a d'instable dans nos sentiments, de rester attachés aux réalités que nos yeux peuvent voir, que nos oreilles peuvent entendre, que nos mains peuvent toucher. Au contraire, notre pensée, nos affections se détournent pour un rien des choses qui, étant purement spirituelles, nous semblent lointaines sinon, inexistantes. Le recueillement en Dieu nous demande un véritable effort ; dès qu'une prière se prolonge elle nous fatigue, et à peine nous sommes-nous élevés vers l'Invisible que la distraction nous ramène dans le champ du monde temporel et visible. Les saints eux-mêmes étaient obligés de se reprendre à chaque instant et de se faire violence pour triompher de cette légèreté native, pour donner quelque suite à leur pieuse contemplation et à leur intime union avec Dieu. Triste condition d'une créature que les ombres passagères entraînent constamment et que la réalité

(1) *Genèse*, VIII, 21.

éternelle n'attire qu'un instant ! Déplorable misère qui rend encore plus âpres les chemins de la persévérance !

Le temps conspire avec notre mobilité pour nous empêcher de nous maintenir dans le bien. L'Apôtre exhorte ses fidèles à regarder le temps comme une puissance redoutable dont il faut s'assurer le concours, dût-on le payer un grand prix : « Rachetez le temps, disait-il, vous ferez sagement, car ses jours sont mauvais. » « *Ambuletis ...ut sapientes, redimentes tempus, quoniam dies mali sunt* (1). »

Le temps est l'ennemi de la persévérance, parce que, en ce monde, il use tout.

Voyez quelle action ruineuse il exerce dans l'ordre matériel. Les créatures les plus robustes, les plus capables de le braver succombent sous ses coups. Il les ronge secrètement et il finit par les déraciner et par leur enlever l'être et la vie. Il se passe quelque chose d'analogue dans la sphère des choses morales. Il travaille les volontés, il les affaiblit insensiblement, et, à moins que ces volontés ne se renouvellent et ne se rajeunissent sans cesse elles-mêmes en opposant leurs efforts aux efforts du temps, elles ne durent pas, elles s'évanouissent et se laissent, si j'ose employer cette expression, réduire en fumée. Que reste-t-il, Messieurs, de ces

(1) *Ephés.* v, 15-16.

résolutions énergiques, de ces résolutions que nous avons formées tant de fois et tant de fois déclarées inébranlables ? Que reste-t-il de ces serments que nous avons prononcés si souvent au pied des autels et qui nous engageaient jusqu'à notre dernier soupir sous l'étendard du vrai et du bien ? Le temps les a déchirés et il en a dispersé les lambeaux comme le vent disperse les feuilles mortes.

Depuis le jour où notre conscience s'est éveillée, que de victoires le temps a remportées sur nous ! Toutes les routes éclairées par sa fuyante lumière sont marquées de nos défaillances. Que d'échecs il vous a déjà imposés à vous qui n'êtes qu'au printemps et qui avez à peine vécu sous ses lois ! Que de capitulations il vous a infligées à vous qu'il a régis pendant la moitié de votre carrière ! Et nous qui, près du terme, allons échapper à son étreinte, comment pourrions-nous compter les pactes que nous avions conclus en nous-mêmes contre lui et qu'il a rompus !

De fait donc le temps est l'ennemi de la persévérance. Voici pourquoi : notre intelligence et notre volonté ne peuvent s'exercer sans le concours de notre organisme. Or l'organisme, dont ne peut se passer notre activité morale, n'a reçu qu'une somme d'énergie dont le temps est la mesure et qui s'épuise avec le temps lui-même. Cet épuisement causé par le temps rend de plus en plus difficiles l'action de toutes les vertus et, partant, l'œuvre

de la persévérance qui doit les faire durer (1).

La Persévérance doit faire durer toutes les vertus! Si l'on pouvait concentrer toute son attention, toute son activité sur un seul point, la besogne serait moins rude; mais la tâche de la persévérance est d'obtenir qu'aucune vertu ne fléchisse, que la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la tempérance, la douceur, l'humilité, la patience forment une société que rien ne désagrégera. Que de force ne faudra-t-il pas pour arriver à un résultat si glorieux, pour que la vie morale garde obstinément sa splendeur immaculée (2)!

La force, une force soutenue, une force, toujours déployée sur un terrain ou sur un autre, sera d'autant plus indispensable que le temps ne manque pas d'apporter, dans chacun de ses plis, une tentation et une souffrance. Suivant les moments, tantôt les passions troublent le cœur, y soulèvent des tempêtes auxquelles il ne résiste pas, s'il n'est armé d'une sorte d'héroïsme; tantôt c'est le doute qui ébranle l'esprit dans ses suprêmes profondeurs; l'esprit s'y perd si la foi ne le sauve par une fermeté indomptable. Aujourd'hui la défiance de Dieu, de sa miséricorde, de sa bonté met en péril l'espérance; l'esprit de vengeance s'acharne contre la charité; demain l'ambition, la cupidité menace-

(1) Append., N. 4, p. 328.
(2) Append., N. 5, p. 328.

ront de détruire l'équilibre de la justice. De terribles assauts nous seront livrés du dedans, du dehors, que nous serons obligés de soutenir afin de ne pas renoncer au bien ni à Dieu. Il faut que la persévérance supporte ces combats, ces fatigues, ces persécutions, ces coups que les jours traînent avec eux, qu'elle soit victorieuse d'une extrémité à l'autre de l'existence. Il faut que l'âme, grâce à la persévérance, mette en sa conduite je ne sais quoi d'égal et de fixe, en ses convictions je ne sais quoi d'invariable, qu'elle passe au milieu du temps sans en subir le joug, et fallût-il endurer la mort, qu'elle demeure la même comme si elle empruntait déjà son immobilité à l'Éternel, comme si elle avait le droit de répéter après lui : « *Ego et non mutor*. Tout change et moi je ne change pas. » Il n'est pas sur la terre de plus laborieuse tâche ni de plus rude besogne (1).

J'en suis persuadé, la persévérance qui vous apparaissait tout à l'heure comme une vertu nécessaire, vous apparaît maintenant d'une pratique difficile et presque surhumaine. Cependant gardons-nous, Messieurs, de nous décourager. Si la raison, si Dieu nous demandent de persister dans le bien quoi qu'il arrive, cela nous est possible, car ni la raison, ni Dieu ne commandent l'impossible. Sans doute, la persévérance est difficile, mais ce qui tente l'homme

(1) Append., N. 6, p. 328.

fort, l'homme magnanime, c'est la difficulté. Il se plaît à braver la grandeur des obstacles, la gravité des dangers et les horreurs mêmes du supplice. Pour sauver sa conscience et son honneur, il ne recule devant aucun sacrifice, devant aucune lutte, pourquoi cette belle hardiesse désarmerait-elle devant la puissance du temps qui n'a point raison des êtres libres sans leur consentement?

Il dépend de nous de ne point céder à cette fièvre de changement qui nous agite, de rendre durables nos bonnes dispositions, de nous y maintenir, malgré la fatigue et la lassitude que comportent les longues ascensions et les longues batailles. Dieu nous a donné pour ces ascensions et ces batailles la volonté qui vient à bout de toutes les difficultés. Affermir notre volonté, la développer, réparer les brèches et guérir les blessures que le cours des ans a pu ouvrir en son sein, renouveler ainsi et augmenter perpétuellement sa vigueur : voilà à quoi se condamnera l'homme réellement désireux de persévérer. Il est vrai, nous resterons faillibles, et un jour ou l'autre, nous serons surpris par notre infirmité. Je le concède, mais la persévérance chrétienne ne s'appuie pas seulement sur nous, elle s'appuie avant tout et principalement sur la grâce de Dieu : c'est une énergie surnaturelle qui naît de la grâce, qui grandit et arrive à la plénitude par la grâce. Si pour la nourrir, nous allons aux sources où s'offre la grâce : la prière,

les sacrements, et, en particulier l'Eucharistie, la persévérance, peu à peu, nous arrachera au péril de la mobilité, nous communiquera une telle constance au milieu des obstacles, une telle patience dans les épreuves, une telle inflexibilité dans nos résolutions que nous deviendrons invincibles comme Paul, que nous pourrons, comme lui, dire d'abord : « *Omnia possum in eo qui me confortat*, je puis tout en celui qui me fortifie (1) » ; puis : « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi*, j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice (2) », promise par le Juge souverain à ceux qui, jusqu'à la fin, auront travaillé à l'établissement de son règne et persévéré dans son amour.

(1) *Philip.*, IV, 13.
(2) II *Timot.*, IV, 7.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

L'AUDACE

SOMMAIRE

Toutes les vertus tiennent le milieu entre deux vices contraires. Application de ce principe à la force et aux vertus qui s'y rattachent. La retraite consacrée à l'étude de quelques vices opposés soit à la force, soit aux vertus qui en dépendent.

Le propre de la force est de ramener à leur juste mesure l'audace et la crainte pour que ces deux passions ne tombent pas, la première dans la témérité, la seconde dans la faiblesse. Le péché d'audace est l'objet du présent entretien, p. 173-174.

I

L'audace est un péché :

a) Quand on s'en sert pour faire triompher le mal. Assurance imperturbable de certains coupables qui emploient la menace pour dérouter les juges, déconcerter les témoins les plus sincères, et déconsidérer les personnes les plus intègres Audace criminelle de certains accusateurs qui font appel aux fureurs de la foule et à des moyens inavouables pour intimider les magistrats et perdre les innocents. Les Juifs et Pilate, p. 174-176.

b) Audace des scélérats qui imposent des jougs de fer en terrorisant les peuples. Puissance qu'ils tirent de leur audace. L'histoire des révolutions. La victoire appartient à ceux qui se montrent le plus insolemment pervers et inhumains. La mort de Louis XVI, le triomphe de la *Montagne* sur les *Girondins*, de Robespierre sur Danton, de la Convention sur Robespierre. Les passions déchaînées qui bouleversent aujourd'hui certains pays sont servies par l'audace, p. 176-177.

— *c*) Les pires ennemis de la Religion l'emportent par l'audace. Audace de Voltaire dans le mensonge. Audace de Luther dans ses affirmations, dans les injures qu'il profère contre l'Eglise et contre la Papauté. Les hérétiques de tous les temps recourent à la même tactique pour atteindre la vérité, p. 178.

d) Audace des impies contre Dieu. Leurs blasphèmes sacri-

lèges, leurs défis,etc. Grave perversité qui caractérise ces audaces. Difficulté de la peindre. Mots sévères qu'il faut employer quand on veut la stigmatiser. C'est le dernier trait du mal et le dernier degré de l'endurcissement dans le mal, p. 178-179.

II

Sans tomber aussi bas, l'audace devient une faute grave :

a) Quand elle nous expose, sans des motifs suffisants, à perdre des biens précieux. C'est ainsi que le chrétien tombe dans la témérité s'il ne fuit pas les occasions où sa foi est en danger. Règles que l'Eglise établit pour empêcher les fidèles de fréquenter les incrédules et les hérétiques. Elle ne les autorise pas, sinon dans des conditions déterminées, à consulter des ouvrages qui pourraient ébranler leurs croyances, ni à se livrer à des controverses qui pourraient éveiller en eux le doute. Lui désobéir en cette matière c'est pécher par témérité, p. 179-181.

b) L'audace est une faute lorsque le bien que l'on recherche ne vaut pas celui que l'on risque. Les esprits aventureux qui, sans raison et par amour du péril, vont au-devant de la mort, offensent le bon sens.

De même ceux qui se sacrifient afin d'obtenir un succès de vanité doivent être blamés. De même, dans les expériences qui facilitent le progrès, s'il est nécessaire de montrer de la hardiesse, cette hardiesse serait coupable si l'on faisait trop bon marché de la vie humaine, p. 181-182.

c) L'audace outrage la raison dès que nous risquons un bien sans avoir l'espérance sérieuse d'en trouver un plus grand. Le général qui engage ses troupes dans une bataille où il est sûr de la défaite, le chef de famille qui hasarde sa fortune à la légère tombent dans une audace qui est coupable. Conséquences déplorables et souvent irréparables de pareilles légèretés. Les maux dont les conquérants qui ont tout osé ont été les auteurs, p. 183-184.

Il faut employer la hardiesse pour le vrai et pour le bien contre l'audace du mensonge et du mal.

Il faut en régler l'usage de façon qu'elle ne dépasse jamais les bornes prescrites par la raison.

Tentations que l'on ne peut vaincre en les bravant, mais seulement en les craignant et en les fuyant, p. 184-185.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

L'AUDACE

« *Cum audace non eas in viâ, ne fortè gravet mala sua in te : ipse enim secundum voluntatem suam vadit, et simul cum stultitiâ illius peribis.* »

« Ne vous engagez pas dans la voie de l'homme audacieux, de peur qu'il fasse retomber sur vous sa faute, car il se conduira selon sa passion, et vous périrez avec lui par sa folie. »

Ecclésiastique, VIII, 18.

MESSIEURS,

Toutes les vertus tiennent le milieu entre deux vices ou deux passions contraires : la foi vit entre le scepticisme et la crédulité, l'espérance entre le désespoir et la présomption, la charité entre la haine et les affections déréglées, la prudence entre l'inconsidération et l'astuce, la justice entre la

négligence et l'amour démesuré du bien propre, la tempérance entre le sensualisme et l'insensibilité. De même la force ne suit ni les audaces aveugles, ni les timidités déraisonnables, la magnanimité n'est compatible ni avec la prétention ni avec la pusillanimité, la magnificence ne se concilie ni avec la parcimonie ni avec la prodigalité, la persévérance enfin est dans nos vouloirs l'ennemie de l'instabilité et de l'opiniâtreté. Pendant ces pieux exercices, nous méditerons ensemble sur quelques-uns des défauts, sur quelques-unes des fautes qui s'opposent soit à la force, soit aux vertus que nous avons, au cours des Conférences, rattachées à la force.

Le propre de la force est d'exercer une action modératrice sur l'audace et sur la crainte, de ramener à leur juste mesure ces deux passions et de les empêcher de tomber dans la témérité ou dans la faiblesse. « *Fortitudo est circà timores et audacias, quasi cohibitiva timorum et audaciarum moderativa* (1). » L'on peut donc pécher par audace ou par crainte. Ce soir, si vous le voulez bien, nous considérerons le péché d'audace.

I

En soi la hardiesse ou l'audace, deux mots que j'emploierai comme des synonymes, peut servir le

1) S. Thom. IIa IIae, q. cxxiii, art. 3.

bien et le mal. Elle est d'une utilité extrême lorsqu'il faut, pour le droit, braver de graves dangers et la mort. Dans notre première Conférence nous avons expliqué cette pensée.

L'audace est un péché d'abord quand on l'emploie pour faire triompher le mal, pour effrayer les honnêtes gens, pour les empêcher de parler, d'agir, de servir la justice, pour porter à ses dernières limites le crime contre les hommes ou contre Dieu. .

On a vu des coupables dix fois convaincus, défier avec une assurance imperturbable les accusateurs et les magistrats, nier les faits les plus palpables, déclarer suspectes les personnes les plus intègres, sans valeur les documents les plus décisifs, affirmer, malgré toutes les preuves contraires et sur un ton si absolu, leur bonne foi, leur probité, leur innocence, qu'en les entendant, on est tenté de se demander où est la vérité. On les a vus menacer leurs adversaires, leurs complices, leurs juges et faire passer dans leurs regards l'expression d'une telle haine, d'une telle colère, d'une telle rancune que chacun se sentait frissonner. D'ailleurs l'audace, dont certaines âmes dépravées abusent pour se soustraire à la rigueur des tribunaux, d'autres l'emploient pour livrer à la vengeance des prétoires les êtres les plus saints. Nous avons de cette audace un triste exemple dans le procès intenté à Jésus par les Juifs. Que Caïphe joue la comédie, qu'il prenne en consi-

dération les reproches contradictoires que des misérables soudoyés par le Sanhédrin adressent à Jésus, que bondissant de son siège, déchirant ses vêtements et enflant sa voix il s'écrie : « *Blasphemavit ; quid adhuc egemus testibus?* Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins? (1) », c'est cette audace qui l'inspire. Que le grand Conseil présente le Sauveur à Pilate non comme un prévenu dont il faut étudier la cause, mais comme un ennemi dont on exige la condamnation, qu'il affecte du dédain pour le procureur, qu'il lui parle comme un maître hautain parle à un valet, qu'il le somme de livrer Jésus au supplice, qu'il en appelle, pour déconcerter complètement le juge, aux fureurs de la foule aveugle, qu'il pousse l'insolence jusqu'à dire au représentant de Rome : « Si tu rends Jésus à la liberté, tu n'es pas l'ami de César, *si hunc dimittis*, *non es amicus Cœsaris* » (2) ; ses cris, ses protestations bruyantes, ses violences ont leur source dans une audace effrénée.

L'audace permet encore à quelques scélérats d'imposer des jougs de fer et de sang à de grands peuples qui, d'un geste, pourraient s'affranchir. L'histoire des révolutions qui ont épouvanté les sociétés démontre que cette passion a fait presque toute la puissance de leurs auteurs. Sans doute, derrière celle-là, il y en avait d'autres :

(1) S. Matth., xxvi, 65.
(2) S. Jean, xix, 12.

l'envie, l'ambition, la haine et même la peur allant jusqu'à la lâcheté; mais c'est à l'audace que les hommes dont je parle ont dû leurs abominables succès. Voyez-les à l'œuvre dans notre pays : la victoire appartient à celui qui prononce les mots les plus cruels, qui propose les mesures les plus farouches, qui fait verser le plus de sang et tomber le plus de têtes, à celui qui, se glorifiant de ses forfaits, ose dire : « J'ai regardé mon crime en face, et je l'ai commis. » C'est par l'audace qu'ils obtiennent d'abord la déchéance, puis, la mort de Louis XVI. C'est par l'audace que la *Montagne* domine la *Plaine* et renverse les *Girondins*, par l'audace que Robespierre se défait de Danton et que la Convention se défait de Robespierre. C'est le règne de l'audace qui assure le règne de la Terreur.

Aujourd'hui, il n'en est pas autrement. Les événements redoutables qui se déroulent et qui secouent l'univers sont déchaînés par des passions que stimule une audace capable de tout. Dans ces crises et dans ces conflits qui troublent l'humanité, les ennemis de l'ordre l'emportent par l'audace, non par l'intelligence. Ceux qui ne reculent devant aucune usurpation, devant aucune tyrannie, devant aucun attentat, voilà les rois des malheureuses nations que torture et dévore le monstre de l'anarchie.

Les pires ennemis de la Religion sont aussi des hommes audacieux. Vous connaissez l'audace de Voltaire mentant sans vergogne, faussant la Bible et l'histoire, outrageant la morale, dénaturant la vie de Jésus et des saints, attachant au nom de créatures idéalement pures comme Jeanne d'Arc les plus infâmes calomnies! Les hérétiques et les impies se sont servi de cette même passion pour répandre leurs erreurs et pour donner un retentissement plus scandaleux à leurs blasphèmes. Voyez dans quelles voies intellectuelles s'engage un Luther; avec quelle désinvolture il nie aujourd'hui ce qu'il affirmait hier, avec quelle insolence, il accuse l'Église et la Papauté d'ignorance, de perfidie, avec quelle grossièreté il loue la débauche, l'ivrognerie, avec quelle brutale insensibilité il excite tantôt les paysans à se révolter contre les seigneurs, tantôt les seigneurs à se montrer impitoyables à l'égard des paysans. Suivant leur tempérament, les hérétiques de tous les temps ont recouru à des moyens semblables pour atteindre la vérité, pour compromettre ses défenseurs et ses apôtres, pour faire pénétrer bon gré, mal gré, leur idée malfaisante.

De leur côté, les militants de l'impiété se plaisent à lever leur main contre Dieu, à le provoquer, à lui adresser publiquement, à haute voix, à la face du ciel et de la terre, des injures où l'anathème de l'incrédulité se mêle à la rage de la

haine. On les entend crier : « Si tu existes, éteins la lumière de mes yeux, rends muettes les lèvres qui te nient, dessèche le bras qui te menace, anéantis celui qui t'insulte et te maudit! » Je ne saurais dire, Messieurs, ce qu'il y a de pervers et d'odieux dans ces audaces, où l'on brave toutes les indignations de la conscience, tous les instincts de la nature, tous les oracles de la vérité, tous les décrets de la justice, tous les retours de l'avenir, toute la puissance de Dieu et toutes les colères de l'humanité. Pour les caractériser, cherchez les mots les plus sévères : aplomb cynique, outrecuidance éhontée, effronterie, chantage, impudence, témérité sacrilège, vous n'aurez pas exprimé la dépravation de ce qui est comme le dernier trait du mal et le dernier degré de l'endurcissement dans le mal. C'est ce que nous entendons lorsque nous parlons de la hardiesse et de l'audace du crime.

II

Sans tomber aussi bas, l'audace dans la suite ordinaire de la vie devient facilement une faute, une faute grave, et dont les conséquences sont souvent irréparables. Elle est une faute lorsqu'elle n'est pas réglée par la raison.

Elle s'affranchit de la raison lorsqu'elle nous expose, sans des motifs suffisants, à perdre des biens

précieux. La foi est pour nous un don que rien ne saurait remplacer ici-bas, c'est le principe, le fondement, la racine de notre justification dans le temps, de notre salut dans l'éternité. La raison nous ordonne rigoureusement de fuir les occasions où elle pourrait sombrer. Pour nous permettre à nous-mêmes d'affronter le péril, nous nous appuierions en vain sur la certitude à laquelle nous prétendons de ne pas succomber, nous dirions en vain que notre âme n'a jamais été effleurée par le moindre doute, que nous croyons avec une simplicité parfaite, que les livres, les raisonnements, les discours du scepticisme nous ont toujours affermis dans nos convictions. En vain même, pour nous justifier, invoquerions-nous l'intérêt de la religion, la nécessité où nous sommes de montrer aux incrédules que nous n'avons pas peur de leur philosophie, de leur littérature, de leur exégèse, de leur mysticisme, que nous pouvons entendre tout ce qu'ils disent, lire tout ce qu'ils écrivent sans être ébranlés dans nos sentiments. L'Eglise ne manque pas de se défendre contre ses adversaires, au besoin et avec une hardiesse que rien n'intimide, elle passe à l'offensive, et soit par elle-même, soit par les ministres de son choix, elle combat, elle réfute, elle confond les ennemis de sa pensée. Mais elle veut que, pour entrer dans ces luttes d'idées et pour avoir chance d'y vaincre, on soit armé non seulement d'une volonté ardente, mais encore d'une science solide. Beaucoup, sous prétexte

de bravoure et d'initiative, ont compromis sa cause par leur incompétence ; dans ces contacts avec des adversaires subtils, retors, habiles à présenter les sophismes sous un jour favorable, beaucoup ont perdu leur foi : l'Eglise le sait. C'est pourquoi, elle interdit généralement aux fidèles de fréquenter les incrédules, de consulter leurs ouvrages, et elle appelle témérité, non courage, le zèle indiscret de quelques-uns qui, entraînés par l'amour du combat, désobéissent à sa direction.

L'audace est une faute et une folie lorsque l'intérêt que l'on poursuit ne vaut pas ce que l'on risque. Il est des hommes qui ont le goût des aventures, qui s'y jettent pour le seul plaisir de sentir le danger, de le mesurer, d'éprouver de fortes émotions. La mer est-elle déchaînée ? c'est le moment qu'ils choisissent pour s'embarquer sur ses flots. L'air est-il ténébreux, traversé de perfides courants ? Ils s'élèvent dans les hauteurs. Un chemin est-il semé d'écueils, de précipices ? Ils le préfèrent à tous les autres. Plus un abîme est profond, plus il est facile d'y glisser et plus ils tiennent à le côtoyer et à le franchir. Ils aiment ce qui donne le vertige et ils vont au-devant de ce que le bon sens ordonne de fuir.

D'autres sont prêts à tous les sacrifices afin d'obtenir un misérable succès de vanité, afin de passer pour intrépides, afin de respirer quelques grains d'encens. Jamais nous n'admirerons trop

ceux qui, dans l'espoir fondé de sauver le bien, vont de l'avant sans se laisser intimider par quoi que ce soit, ceux dont la hardiesse est à la hauteur même des intérêts supérieurs qui leur ont été confiés. Mais nous ne comparerons pas à ces héros les âmes sans pondération, qui, obéissant à une passion, où l'on ne trouve plus aucun équilibre, croient être fortes dès qu'elles ont su hasarder, fût-ce pour rien, leur santé ou leur vie. Elles ignorent que la force n'est pas compatible avec l'imprudence, que sans la sagesse l'audace n'est que témérité. Les jeunes gens tombent facilement dans l'excès que je signale. Pendant la guerre, nous avons dû déplorer parfois l'ardeur inconsidérée qui a conduit plusieurs d'entre eux à la mort ; et nous sommes tristes en pensant qu'un peu de réflexion les eût empêchés de s'abandonner à une générosité condamnée par la raison.

A notre époque, on se livre à des expériences multiples qui souvent présentent de graves dangers. Il faut bien faire appel pour ces expériences utiles, sinon nécessaires, à l'enthousiasme de la jeunesse. Malgré les précautions que nous prendrons, nous serons toujours condamnés à payer par des sacrifices cruels et par des vies humaines le moindre progrès. Du moins la morale veut-elle que nous réduisions le plus possible ces sacrifices. Du moins défend-elle à tous d'obéir à l'esprit de fanfaronnade, à la fougue, à l'impatience, à la vanité.

Enfin, Messieurs, l'audace s'affranchit de la raison et devient un excès si nous risquons un bien sans avoir l'espérance sérieuse d'en trouver un plus grand, car alors rien ne compense la perte de ce que l'on possède. Il n'est personne qui ne blâme durement un chef capable de se lancer lui-même et de lancer ses troupes dans une bataille où il est sûr de la défaite. Même lorsqu'ayant presque toutes les chances contre soi, on en garde seulement quelques-unes pour soi, la raison nous interdit de les courir. Est-il permis d'exposer sa fortune, la fortune de sa femme et de ses enfants dans ces affaires incertaines, dans ces grands coups de bourse où, — à supposer que l'honnêteté soit sauve, — on finit la plupart du temps par se ruiner ? Qui donc oserait le soutenir ? Cependant, Messieurs, ils sont nombreux les hommes qui, pourvu qu'on leur promette de gros bénéfices, s'attachent d'autant plus à une opération qu'elle est plus douteuse. On ne saurait trop leur reprocher la légèreté où ils jouent leur propre sort, le sort des autres et dont, chaque jour, tant d'êtres innocents sont les victimes.

Cette légèreté inspirée par une passion qui n'a peur de rien, est grosse de conséquences plus graves encore, si elle entraîne à des initiatives où il s'agit de tout un peuple. Comment réparer les dommages causés par des souverains ou des ministres qui, impatients de se signaler, jettent

une société dans l'inconnu et la précipitent dans la ruine? L'histoire a retenu le nom de ces conquérants qui, ayant tout osé, ont été les fléaux de leur pays, et ont moins étonné le monde par le bruit de leurs armes que par la grandeur des maux dont ils portent la responsabilité.

Sachons, Messieurs, employer la hardiesse pour le vrai, pour le bien, et opposer ses paroles et ses gestes au cynisme de ceux qui en usent pour régner sur les faibles, pour terroriser les meilleurs, pour provoquer Dieu. Par notre fierté, par notre attitude inébranlable, soyons à leur égard comme le lion d'Israël que nul n'épouvante.

D'autre part, que votre action la plus hardie soit toujours réglée, de sorte que ses mouvements les plus impétueux ne vous emportent jamais au delà des bornes prescrites par la raison. Hommes d'initiative, hommes de combats, hommes d'offensive généreuse, restez les hommes prudents qui ne risquent un bien que pour un bien plus grand, qui ne risquent le premier qu'avec la certitude morale d'atteindre le second.

Dans la vie quotidienne de notre âme, rappelons-nous, que s'il est des tentations qu'il faut regarder en face, des ennemis qu'il faut toiser crânement et qu'il faut repousser d'un bras vaillant, il en est d'autres que l'on ne peut vaincre que par la prudence et par la retraite. Dans toutes les luttes

contre le sensualisme, c'est cette dernière méthode, qui, d'après l'expérience de tous les siècles, doit prévaloir. Si vous voulez vous aguerrir contre le danger de profaner votre cœur, vous affermir dans cette radieuse pureté qui vous rapprochera des anges, évitez les personnes dont l'attitude, les toilettes, les conversations, les danses sont pour beaucoup une occasion de chute. Ne lisez pas ces auteurs qui, sous couleur d'art ou de psychologie nous livrent des récits auxquels l'esprit ne saurait s'arrêter sans que la conscience soit atteinte ; ne fréquentez pas ces théâtres où se jouent des pièces composées, dirait-on, dans le but de détruire tout sentiment d'honnêteté ; fermez vos yeux aux contemplations qui amollissent la volonté, ne prêtez pas l'oreille aux voix qui vous troublent, retenez votre imagination toujours prête à se perdre dans le rêve. En cette matière, écoutez les conseils de la crainte, ne vous fiez pas à l'audace, c'est le seul moyen pour vous d'échapper à des défaites souvent irréparables. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LA FAIBLESSE
CAUSÉE PAR LA CRAINTE DÉSORDONNÉE

SOMMAIRE

La faiblesse pèche par défaut contre la force, tandis que l'audace pèche par excès. Misères causées par la faiblesse née d'une crainte exagérée. La faiblesse associée comme cause de nos fautes à l'ignorance, à la concupiscence, à la malice. La faiblesse nous éloigne du bien et nous entraîne au mal. L'exemple de saint Pierre par faiblesse abandonnant son Maître, puis le reniant nous permettra de développer cette double assertion, p. 191-192.

I

La faiblesse nous empêche de faire le bien prescrit par la loi. Raison de ce fait : l'homme faible recule par crainte devant la difficulté du bien.

a) Assurance et protestations de saint Pierre à la Cène. Intrépidité de l'homme faible quand il est loin du danger. L'agonie de Jésus au jardin des Oliviers. Première défaillance de Pierre qui s'endort au lieu de veiller. Reproche attristé de Jésus, p. 192-194-195.

b) Lors de l'arrestation du Sauveur, Pierre retrouve quelque vigueur. Son zèle intempestif. Les hommes faibles sont exposés à des violences passagères qui ne durent pas. L'ardeur de l'apôtre s'éteint sous le souffle de la crainte. Bientôt il capitule et abandonne Jésus, p. 194.

c) Remis à moitié de son premier effroi, Pierre lutte contre lui-même. Entraîné par son amour, il suit Jésus. *Sequebatur eum.* Retenu par la crainte, il ne le suit que de loin. *Sequebatur eum a longe.* Chez les faibles, la crainte est plus forte que l'amour, p. 195.

d) Pierre n'ose pas entrer dans le palais du grand-prêtre. Il reste dehors : *ad ostium foris.* Nouvelle lâcheté qui fournit de nouvelles armes aux ennemis du Sauveur et qui est contraire à l'honneur, à la dignité, à la grandeur d'âme, p. 196.

II

La faiblesse nous entraîne au mal défendu par la loi.

a) Pierre interpellé par la portière du palais, tremble et se déconcerte. Il affirme qu'il n'est pas disciple de Jésus. C'est son premier reniement. Mensonge contenu dans ce premier reniement, outrage infligé à Jésus par le reniement positif de l'apôtre, p. 196-198.

b) Second reniement. Comment les faibles retrouvent momentanément un courage factice. Interrogé de nouveau, Pierre essaie de sortir de son embarras par des paroles vagues, puis, comme on insiste, il jure devant tous qu'il ne connaît pas Jésus. Le second reniement plus grave que le premier, car il est répété, répété publiquement, appuyé par un serment. Dans le mensonge qu'il renferme, il y a quelque chose de vil et d'absolu, p. 198-199.

c) Troisième reniement. Pressé de questions par les valets, Pierre s'affole et perd toute réserve. Voulant prouver à tout prix qu'il n'a rien de commun avec Jésus, il recourt à des imprécations et à des anathèmes où l'on sent de la colère et de la haine. Comme les hommes faibles, Pierre appartient à quiconque sait le terroriser. Tout le monde est maître de lui, excepté lui. Quelle abdication ! Pierre devient menteur, parjure, apostat par crainte de quelques femmes et de quelques valets. Quand il se ressaisit, son tardif courage lui vaut du respect, tandis que sa lâcheté ne lui avait valu que du dédain. On se sert de l'homme faible, mais on le méprise, p. 199-201.

Les larmes de saint Pierre. Il répare sa faute par son intrépide apostolat, par son héroïsme et par son martyre. Nous avons souvent péché, péché longtemps par faiblesse, par une timidité excessive. Nous sommes obligés de réparer ces défaillances, et de confesser énergiquement notre foi. Puisse la force des méchants ne pas être faite de la faiblesse des bons, p. 201-203.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LA FAIBLESSE CAUSÉE PAR LA CRAINTE DÉSORDONNÉE

« *Tunc cœpit detestari et jurare quia non novisset hominem.*

« Alors Pierre se mit à protester avec des serments et des imprécations qu'il ne connaissait pas cet homme. »

S. Matth, xxvi, 74.

Messieurs,

Contre la vertu de force, l'audace pèche par excès, la faiblesse par défaut ; l'audace dépasse la mesure, la faiblesse ne l'atteint pas ; l'audace n'a peur de rien, la faiblesse a peur de tout ; l'audace brave le danger quand il faudrait le fuir, la faiblesse le fuit quand il faudrait le braver. Si l'audace dont la raison n'est pas le guide est une cause de tant de

maux, la faiblesse, plus commune, est encore plus féconde en misères, c'est pourquoi la doctrine catholique l'associe à l'ignorance, à la concupiscence, à la malice qui sont avec elle à la racine de toutes nos fautes. La faiblesse nous empêche, en effet, d'accomplir le bien que prescrit la loi, puis elle nous entraîne au mal que cette même loi défend. Cette vérité apparaît avec un singulier relief dans la conduite de saint Pierre au début de la Passion. Le chef des Apôtres, cédant à la faiblesse issue de la crainte, commence par abandonner son Maître et finit par le renier.

En examinant les détails de sa chute, nous apprendrons à nous défier de notre propre fragilité et à combattre la crainte excessive dont cette chute est l'effet.

I

D'abord la faiblesse nous empêche de faire le bien que la loi nous prescrit.

Elle nous empêche de le faire parce qu'elle nous rend incapables de surmonter les difficultés répandues sur les chemins du devoir, que ces difficultés viennent de nous ou qu'elles viennent du dehors. C'est que l'on ne pratique pas les vertus sans lutter, et on ne lutte pas avec succès si l'on manque d'énergie.

Saint Pierre, pendant la Cène, avait protesté qu'il

ne se séparerait jamais de son Maître. En vain Jésus annonça-t-il que la conduite de l'apôtre présomptueux démentirait ses paroles. Celui-ci n'en devint que plus affirmatif et ne s'en montra que plus sûr de lui-même. Il disait à Jésus : « Je donnerai ma vie pour vous... Je vous suivrai, s'il le faut, en prison, à la mort... Quand même tous seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai pas. » Vous reconnaissez le langage de l'homme sans caractère. Loin de la contradiction, loin de l'obstacle, loin du sacrifice, loin du danger, il est d'une intrépidité que rien n'effraie, c'est un foudre de guerre, on dirait qu'à la première occasion il sera d'un courage héroïque. Vous l'avez entendu : fût il seul, fallût-il être enchainé, fallût-il mourir, il ne transigera pas avec sa conscience, il restera envers et contre tout fidèle à son idée, à ses amis. C'est ainsi que, souvent de bonne foi, il se trompe lui-même, ainsi qu'il essaye de donner le change et de racheter, par la force avec laquelle il parle, la lâcheté avec laquelle il agit. Vous savez la suite de l'Evangile. Entré au jardin des Oliviers, et pénétrant sous les arbres, Jésus dit à Pierre et aux fils de Zébédée : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi », pour me soutenir par votre présence.

Au bout d'une heure environ, le Maître, après une prière poignante, revint vers ses apôtres comme pour leur demander quelque assistance et quelque

consolation. Ils dormaient! Il est vrai, leurs paupières étaient alourdies par l'ennui, par la fatigue et se fermaient pour ainsi dire d'elles-mêmes : l'Evangile ne l'oublie pas. Mais, en vérité, de quoi est-on capable pour ceux qu'on aime, si l'on ne peut, pour eux, résister au sommeil et veiller quelques instants? Jésus se sentant comme seul, comme privé de tout appui, comme déjà abandonné, souligna cette première faiblesse de Pierre en y mettant plus de mélancolie que d'indignation : « Simon, tu dors, tu n'as pas pu veiller une heure avec moi. »

Lors de l'arrestation du Sauveur, Pierre sembla retrouver quelque vigueur. Deux fois il leva l'épée sur les envoyés des Juifs. Hélas! que ce zèle, d'ailleurs intempestif, fut de courte durée! Les hommes faibles ont parfois des retours et des velléités de s'arracher à leur infirmité. Alors ils tombent facilement dans la violence, mais une violence qui ne se soutient pas, car leur effort est superficiel, même quand il est sincère, et généralement, comme s'il les avait encore épuisés davantage, il est suivi de capitulations plus graves. A peine le Maître fut-il aux mains de la bande venue pour le saisir que tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. Le Pasteur était frappé, les timides brebis se dispersaient. Pierre ne fit pas exception : il craignit pour cette liberté à laquelle, il y a quelques heures, il était prêt à renoncer, pour cette vie qu'il avait hâte, il y a quelques heures, de sacrifier au service du

Seigneur, il eut peur de cette prison, de cette mort où son amour, il y a quelques heures, paraissait aspirer; sans que personne l'eût touché, sans que personne l'eût menacé, comme les autres, il abandonna Jésus et s'enfuit.

Cependant à moitié remis de son premier effroi, il revint sur les pas du Sauveur et il suivit de loin la troupe armée. *Petrus autem sequebatur eum a longē.* Ce n'est point par méchanceté que les gens faibles outragent leur conscience, c'est par défaut de volonté. Pierre était d'un naturel bon et ardent, son cœur était généreusement affectueux. Il suivait Jésus à qui son âme était réellement et profondément attachée, sa joie eût été de lui rendre témoignage, de le défendre, de le sauver. *Petrus autem sequebatur eum.* Mais la crainte était plus forte que son amour. Entraîné par l'amour, il suivait Jésus; retenu par la crainte, il ne le suivait que de loin. *Petrus autem sequebatur eum a longē* (1). Ainsi se comportent tous les faibles, lorsque leurs meilleurs amis sont dans l'épreuve, lorsque les idées les plus nécessaires sont en défaveur, lorsque les institutions les plus fondamentales sont ébranlées, ils cachent leurs sympathies, ils ne se montrent pas, ils regardent de loin : la perspective d'encourir la même disgrâce que la justice ou la vérité leur ôte toute fermeté.

(1) S. Matth., xxvi, 58.

Arrivé devant la maison du grand prêtre, Pierre n'osa pas aller plus loin : il resta dehors, près de la porte. *Petrus autem stabat ad ostium foris* (1). Ces mots sont pleins de signification. Pierre se tenait dans la rue, n'osant entrer dans la cour du palais où Jésus allait être jugé : c'était, pour lui, demeurer étranger à l'affaire qui se déroulait, c'était implicitement affirmer qu'il se désintéressait de la personne mise en cause, qu'il n'avait aucune raison de se mêler à son procès, c'était encore abandonner Jésus. C'était en même temps fournir une arme de plus aux Juifs, qui, voyant le Prophète délaissé par ses disciples intimes, se sentiraient entièrement libres de consommer leur iniquité ; c'était blesser au cœur Jésus qui avait dit : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi, *qui non est mecum, contra me est* » (2) ; c'était violer les engagements que le Chef des douze avait renouvelés tant de fois et avec des accents si chaleureux, c'était manquer à l'honneur, à la dignité, à la grandeur d'âme, et, sous l'impulsion d'un sentiment vil, la peur, tomber dans le vice dont les pires hommes rougissent : la lâcheté. Pourtant Pierre devait pousser plus loin la faiblesse.

II

La faiblesse nous empêche de faire le bien que la loi nous prescrit, elle nous entraîne aussi au mal

(1) S. Jean, xviii, 16.
(2) S. Matth., xii, 30.

que cette même loi nous défend. En étudiant jusqu'au bout les chutes de Pierre, nous verrons s'éclairer, sur le terrain des faits, notre assertion.

Jean qui avait déjà pénétré dans la cour intérieure revint sur ses pas et, à sa demande, la portière laissa passer Pierre rassuré par la présence du disciple bien-aimé. Mais au moment même où Pierre entrait, la portière soupçonneuse lui posa brutalement cette question : « N'es-tu pas, toi aussi, des disciples de cet homme? » Tremblant, décontenancé, Pierre répondit : « Je n'en suis pas (1). » Je ne suis pas disciple du Christ, voilà le premier reniement que la crainte, une crainte puérile, arrache immédiatement au Prince des Apôtres. Je ne suis pas disciple de Jésus Christ, c'est-à-dire, je ne suis pas attaché à sa personne, je n'ai pas vécu dans sa société, je n'ai pas été initié à sa doctrine! Vous n'êtes pas le disciple de Celui à qui vous disiez il n'y a pas longtemps : « Nous avons tout quitté pour vous suivre (2)... Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle (3)... Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (4)! » Vous n'êtes pas le disciple du Christ qui, aux affirmations de votre piété filiale et de votre foi, a répondu : « Tu es bienheureux, Simon Bar-Jona, car ni la chair, ni le

(1) S. Jean, xviii, 17.
(2) S. Matth., xix, 27.
(3) S. Jean, vi, 69.
(4) S. Matth., xvi, 16.

sang ne t'ont révélé *ce que tu viens de dire*, mais mon Père, qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle (1). » O Pierre ! quel mensonge ! quel outrage au Sauveur dont vous êtes le premier disciple !

Cette scène ne fit pas de bruit, il semble qu'elle n'ait eu pour témoin que celui qui la rapporte : saint Jean. Pierre passa rapidement, et alla s'asseoir près du feu, parmi les valets, *ut videret finem*, afin de voir comment finiraient les choses (2). D'une part, son affection le ramenait sans cesse vers le Sauveur : en pensant que cet Être si grand et si pur serait peut-être impitoyablement immolé par la haine, il sentait son cœur se déchirer et il attendait fiévreusement l'issue du premier interrogatoire. D'autre part, il se promettait, si le procès tournait à la confusion du Sanhédrin, de servir le Christ avec plus de zèle que jamais. Les hommes faibles, le danger passé, retrouvent le courage qui ne les trahit qu'en face du danger présent. Ceux qui abandonnent la justice, quand elle risque de succomber, sont ses plus fiers partisans quand elle a triomphé.

Pierre fut bientôt troublé dans son repos et amené à de nouvelles fautes. La servante, l'ayant rejoint et regardé fixement à la lueur du foyer,

(1) S. Matth., xvi, 18-19.
(2) S. Matth., xxvi, 58.

l'interpella d'une voix plus pressante : « Certainement tu étais avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia et essaya de sortir de son embarras par ces mots vagues : « Je ne sais pas ce que tu veux dire (1). » La servante insista et s'adressant aux autres, continua : « Certainement, il était avec lui. — Femme, riposta Pierre, je ne le connais même pas (2). » Bientôt, il affirma devant tous, et avec serment à l'appui, qu'il ne connaissait pas Jésus. Les chemins que la crainte trace à la faiblesse sont glissants; quand on cède une fois, on cède une autre, et à mesure que les fautes où nous tombons par notre infirmité se multiplient, elles deviennent plus graves.

Le second reniement de Pierre ajoute à ce qu'il y avait déjà d'odieux dans le premier, car, dans le premier, le malheureux renie son maître par un mot fugitif, devant deux personnes; dans le second, il répète quatre ou cinq fois qu'il n'était pas avec Jésus, il le répète devant tous, il le répète à quiconque l'interroge. Son trouble lui enlève tout son sang-froid : il va jusqu'à jurer qu'il ne connaît pas Jésus. Soutenir qu'il n'était pas son disciple, c'était déjà porter à la vérité une atteinte violente et inexcusable, mais jurer qu'il ne connaît pas le Maître avec qui il vient de célébrer la Pâque, avec qui il vient de s'entretenir

(1) S. Marc, xiv, 68.
(2) S. Luc, xvii, 55-57.

longuement, n'est-ce pas mettre dans le mensonge je ne sais quoi d'absolu et de vil qui ne peut être dépassé !

Cependant, Messieurs, Pierre s'enfonce plus profondément dans le mal et descend jusqu'au dernier degré d'un mensonge qui est une apostasie. Une troisième fois, on l'interrogea. Celui-ci le reconnaissait, à son accent galiléen, pour un disciple de Jésus; celui-là, un parent de Malchus, croyait l'avoir vu dans le jardin. Affolé, Pierre n'a plus aucun scrupule, il perd toute retenue, toute réserve, il est prêt à tout, pour ne pas être enveloppé ou compromis dans le procès qui s'ouvre. Voulant à tout prix prouver à ces serviteurs et à ces servantes qu'il n'a rien de commun avec le Nazaréen, il ne se contente plus du simple serment, il recourt aux imprécations, aux anathèmes et quand il s'écrie d'une voix exaspérée : « *Nescio hominem istum quem dicitis*, je vous le jure, je ne connais pas cet homme (1) », il y a de la colère dans ses paroles et de la haine dans ses protestations. Voilà jusqu'où mène le défaut de force et de caractère. De degré en degré on va aux derniers excès; avec une âme bonne et des intentions pures, on est capable de sacrifier tous les principes et tous les droits. L'homme faible ne s'appartient pas, il appartient à quiconque sait le terroriser Quand on l'a

(1) S. Marc, xiv, 7.

terrorisé, il dit ce qu'on veut qu'il dise, il fait ce qu'on veut qu'il fasse, on dispose souverainement de sa personne et de sa conscience, tout le monde est maître de lui excepté lui-même. Quelle abdication! Des femmes, des servantes, quelques valets, voilà ce qui enlève à Pierre la possession de soi, et ce qui cause peu à peu ces défaillances marquées au coin du mensonge, du parjure, de l'ingratitude, de l'impiété, de la trahison, de l'apostasie. Quel mal veut-on à Pierre? Il ne semble pas qu'on lui en veuille aucun. Lorsqu'il sort du palais, donnant le spectacle de son repentir et de ses larmes, personne ne l'inquiète; au contraire, on s'écarte, on lui livre passage.

En montrant tant de douleur, il avoue sa faute, il rend du même coup témoignage à Jésus, et ce retour tardif de courage lui vaut une sorte de respect, tandis que ses reniements ne lui avaient valu que du dédain. Car le dédain attend l'homme qui n'a pas la force de rester fidèle à ses idées, à ses amis, à son devoir, l'homme qui subit toutes les influences, qui, par crainte, est le jouet de tous les vents; on se sert de lui comme d'un instrument, mais on le méprise.

Saint Pierre a péché par faiblesse, il n'a péché qu'en une occasion, et au second chant du coq, sous le regard navré du divin Sauveur, il a pleuré amèrement sa faute. *Flevit amare.* Au dire d'une

tradition vénérable, il l'a même pleurée toute sa vie. De plus, il a réparé le mal qu'il avait commis par l'héroïsme avec lequel il a confessé son Maître en présence des Juifs et des Gentils. Autant il avait été faible devant les valets d'Anne et de Caïphe, autant il a été fort devant les synagogues et les prétoires; autant, le matin de la Passion, il avait manqué au devoir de se prononcer pour Jésus, autant à partir de la Pentecôte, il lui rend un témoignage solennel, éclatant. Sur lui la peur n'a plus aucune prise, peu lui importe qu'on le menace de la prison, ou qu'on l'y jette, il répand le nom du Christ malgré toutes les persécutions qui l'accablent, et c'est avec un vif amour qu'il se laisse crucifier pour ce nom adorable. Messieurs, nous avons trop souvent péché par faiblesse. Que de fois nous avons été intimidés par le monde, par l'opinion, par les ennemis de Dieu! Que de fois nous avons rougi de notre divin Rédempteur! N'en est-il point parmi nous qui, non comme Pierre en une circonstance, mais en mille rencontres, non pendant quelques heures, mais pendant des années, ont refusé de passer pour ses disciples, et ont affecté de ne pas le connaître? Tous, à des degrés différents, nous l'avons renié par nos actes, sinon par nos lèvres, et nous l'avons renié bien qu'au fond de nous-mêmes nous lui fussions encore attachés. Pleurons ces défaillances comme saint Pierre a pleuré la sienne, amèrement. Réparons le

mal que nous avons pu faire et le scandale que nous avons pu causer en cette matière. Élevons-nous au-dessus des jugements du siècle, résistons à la crainte qu'il essaie de nous inspirer afin de nous asservir ; contre le scepticisme, contre le sensualisme qu'il veut nous imposer, affirmons énergiquement la foi et l'austérité de l'Évangile. Unissons-nous pour adopter cette conduite ouvertement : à l'exemple de Pierre nous effacerons nos fautes et l'on ne pourra pas dire de notre génération que la force des méchants y est faite de la faiblesse des bons. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

L'AMBITION

SOMMAIRE

Histoire de la femme de Zébédée demandant pour ses fils les premières places dans le royaume de Jésus-Christ. Accueil sévère que son ambition reçoit du Sauveur.

L'ambition opposée à la magnanimité. La magnanimité attache plus de prix au bien qu'aux honneurs qui en sont la récompense, l'ambition tend aux honneurs plus qu'au bien. Le magnanime recherche la gloire de Dieu et le bien de ses semblables, l'ambitieux ne recherche que sa propre gloire et son propre intérêt.

L'ambition est un vice parce qu'il y a une disproportion entre les mérites de l'ambitieux et les grandeurs où il aspire, parce que les motifs qui inspirent la conduite de l'ambitieux sont répréhensibles, p. 209-210.

I

Il y a quelque chose d'insatiable dans toutes les passions de l'homme. Avidité de l'ambition.

a) Volonté de l'ambitieux de monter toujours plus haut. Sous l'empire de ce sentiment, il brigue des charges qu'il est incapable de remplir, soit que par une orgueilleuse présomption il se croie à la hauteur des dignités qu'il convoite, soit qu'il ait l'espoir de paraître supérieur en s'emparant de situations au-dessus de ses facultés. Intrigues auxquelles il se livre pour arriver à ses fins. L'ambitieux que nous rencontrons à chaque pas réussit souvent au détriment du bien public, p. 210-212.

b) Injustice de ces procédés. A des hommes inégaux conviennent des situations inégales. La *pusillanimité* qui nous empêche d'occuper notre place et de rendre les services que nous pourrions rendre est un défaut, l'ambition pèche par un autre excès, elle offense la morale en outrageant la loi qui distribue les dignités selon les mérites, p. 212-213.

c) Responsabilités encourues par l'homme ambitieux qui obtient des mandats qu'il est incapable de remplir. Effets de

ses mesures intempestives, de ses interventions maladroites, de ses choix aveugles. Difficultés qu'il faut vaincre pour rétablir l'ordre et l'équilibre. Catastrophes causées par l'incompétence de l'ambitieux. Hostilités dont celui-ci devient l'objet, p. 214.

II

Les motifs qui nous permettent d'accepter les dignités : le bien de nos semblables et la gloire de Dieu. Ces motifs n'ont point d'influence sur l'ambitieux qui essaie de s'élever :

a) par égoïsme. Il ne pense qu'à lui ; son indifférence pour la cause de Dieu et pour les nécessités de ses frères. Jugement sévère de saint Paul sur l'égoïsme qui est le principe de l'ambition, p. 214-216.

b) par orgueil. L'ambition, principale fille de l'orgueil. But que poursuit l'ambitieux quand il fait le bien. Caractère intéressé de son zèle, de son dévouement, de sa charité. Obligé de choisir entre le devoir et les honneurs, il sacrifie le devoir aux hommes. Humiliantes démarches auxquelles il se condamne : il renonce à toute dignité pour obtenir des dignités, et il s'élève en descendant au dernier degré de la bassesse. Ce qui lui importe, c'est d'« arriver » par l'impiété ou la religion, par l'argent ou par l'intimidation, par tous les moyens : ce qui prouve que l'ambitieux puise les motifs de sa conduite dans l'égoïsme et dans l'orgueil, p. 216-217.

c) Influence malfaisante de l'ambition. Mœurs de notre temps. Les opérations électorales et politiques. Dégradations produites dans les âmes par ce vice qui ne laisse derrière un décor menteur que les restes profanés de la vertu, p. 217-218.

Sous prétexte d'éviter le péché d'ambition, nous n'avons pas le droit de tomber dans la pusillanimité. Dans quelles conditions nous sommes obligés d'accepter les emplois et les dignités. Motifs qui doivent nous guider. Dangers qu'il faut craindre quand on exerce le pouvoir et quand on occupe le premier rang, p. 218-219.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

L'AMBITION

> « *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.*
>
> « Faites asseoir dans votre royaume mes deux fils que voilà, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »
>
> S. Matth. xx, 21.

Messieurs,

La femme de Zébédée se présenta un jour devant le Sauveur. Se prosternant à ses pieds, elle le conjura de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait : « Que voulez-vous? répondit le Seigneur. — Faites asseoir dans votre royaume, dit la mère de Jacques et de Jean, mes deux fils que voilà, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. — Vous ne savez pas ce que vous demandez », répliqua Jésus. C'est ainsi qu'une fois de plus il condamna l'ambi-

tion qui, comme périodiquement, tourmentait ses disciples et leurs proches.

L'ambition est opposée à la magnanimité. La magnanimité aspire aux belles actions, aux grandes vertus auxquelles sont dus les honneurs, mais elle attache plus de prix au bien qu'aux honneurs qui en sont la récompense légitime; l'ambition n'adopte les nobles sentiments et les nobles desseins que pour arriver aux honneurs. Le Chrétien magnanime rapporte sa propre gloire à Dieu comme à l'auteur de toute perfection; l'ambitieux s'arrête en lui même sans s'occuper de Dieu. Le Chrétien magnanime n'accepte les dignités que pour servir ses semblables; l'ambitieux ne les brigue que pour se faire valoir. L'ambition est un vice à cause de la disproportion qu'elle suppose entre les mérites de l'ambitieux et les grandeurs où il veut parvenir, à cause des motifs qui décident de sa conduite.

I

Il y a quelque chose d'insatiable dans toutes nos passions, quelque chose de presque infini. Dans notre âme les objets, si multiples et si variés qu'ils soient, flottent comme les épaves sur l'Océan. Il y reste toujours un vide, et nous remuons ciel et terre pour le combler. Mais parmi toutes ces passions, s'il en est une qui soit avide, c'est l'ambi-

tion, ardent et vaste désir qu'il est impossible d'apaiser. De là, chez l'ambitieux, la volonté de monter toujours plus haut, d'étendre toujours plus loin sa gloire. De là, chez lui, le mécontentement de ce qu'il a et l'envie de posséder ce qu'il n'a pas, puis, comme conséquence, la tentation inconsciente ou non qui le porte à vouloir occuper des postes qu'il est incapable de remplir, à briguer des honneurs auxquels il n'a aucun droit. J'ai dit inconsciente ou non : tantôt l'ambitieux, par une incroyable et orgueilleuse présomption, se flatte d'avoir toutes les qualités nécessaires à qui se charge des œuvres les plus importantes; il ne doute ni de sa perspicacité, ni de sa compétence, ni de sa fermeté; il est convaincu que l'on n'aura qu'à se louer de lui avoir donné partout le premier rang et que personne ne s'acquittera aussi bien que lui des fonctions délicates et difficiles. Tantôt il se connaît mieux : dans le secret de son âme, il s'avoue qu'il est mal préparé ou même qu'il n'est pas préparé du tout à l'accomplissement de tâches trop lourdes pour ses épaules, que pour cela tout lui manque : la science, l'expérience, l'ampleur de l'esprit, la force de la volonté. Mais cet aveu intime ne le rend pas plus réservé : on dirait que, n'étant point supérieur, il le deviendra en le paraissant, et, qu'il le paraîtra, en s'emparant de situations au-dessus de ses facultés. Dès lors, la prétention de l'ambitieux n'a pas de bornes. Il s'agite pour qu'on lui confie le pouvoir, pour qu'on le

traite comme un savant hors pair, comme un diplomate consommé, comme un stratège sans égal, pour qu'on le couronne dans les assemblées politiques et dans les cours littéraires, pour qu'on lui accorde les palmes du génie et les palmes de l'héroïsme. Si l'on voulait combler ses vœux, on le mettrait à la tête de la magistrature et des armées, on le choisirait pour commander aux élites, pour régir en maître les individus et les sociétés. Ce tableau est-il trop chargé? Hélas! Messieurs, l'ambitieux tel que je le peins, nous le rencontrons à chaque pas. C'est un médecin sans client, un avocat sans cause, un journaliste sans talent qui voudrait que sa voix fût prépondérante dans les questions religieuses, civiles, militaires, scientifiques, financières, économiques, internationales. Malheureusement, l'ambitieux arrive souvent à ses fins, et pendant que les gens sages, instruits, prudents, sont rejetés dans l'oubli et dans l'obscurité, les plus ignorants, les plus vicieux occupent les premiers emplois.

Messieurs, il y a dans les procédés de l'ambitieux une injustice. Nous avons reçu des dons divers et inégaux. Aucun de nous ne ressemble entièrement à son voisin. Les uns possèdent un talent, les autres cinq, les autres dix. Certes, la loi naturelle et la loi divine nous interdisent d'enterrer ces talents, elles nous ordonnent de les faire fructifier, elles condamnent le pusillanime qui les laisse improductifs. Au serviteur qui, ayant enfoui son talent,

avait été cause de sa stérilité, le maître dit : « Serviteur mauvais et paresseux, il fallait confier mon argent aux banquiers, et, en revenant, j'aurais reçu avec les intérêts ce qui est à moi (1). » La pusillanimité pour être ennemie de l'ambition n'en est pas moins un défaut et une faute. Elle pèche contre l'instinct qui incline tous les êtres à entreprendre des œuvres en rapport avec leur puissance d'action. « *Inest unicuique rei naturalis inclinatio ad exequendam actionem commensuratam suæ potentiæ* (2). » Elle pèche d'autant plus qu'elle prive la société de précieux serviteurs pour la livrer aux présomptueux. Nous n'avons pas le droit de nous renfermer dans l'inertie, lorsque nous pouvons exercer une influence heureuse. Mais il convient de respecter la mesure. La mesure exige qu'il y ait une proportion exacte entre les facultés et le travail qu'on leur demande, que, par conséquent, les distinctions soient décernées aux meilleurs, et que le degré de la dignité corresponde au degré du mérite. L'ambitieux ne respecte pas ce principe; il se met en avant, il sollicite des ministères pour lesquels il ne possède aucune aptitude, et il s'élève à un rang qu'il est incapable de tenir. Il offense ainsi le bon sens et la raison, il renverse l'ordre, il outrage la morale.

(1) S. Matth., xxv, 27.
(2) IIa IIae, q. cxxxiii, art. 1.

Quelle n'est pas sa responsabilité! Et combien sont graves les conséquences de son injustice!

Cet homme, qui a reçu un mandat auquel il ne saurait suffire, le remplit d'une façon lamentable. Il compromet les intérêts les plus essentiels, il donne aux affaires dont il a la garde les plus fâcheuses directions. Ses mesures intempestives, ses décrets contradictoires, ses initiatives insensées jettent partout le trouble et la confusion. Ses interventions sont la source de mille complications dont l'on ne peut sortir qu'au prix de durs sacrifices, de cruelles humiliations. Il faut revenir sur toutes ses décisions, changer tout son personnel, se livrer à d'immenses efforts, à d'énormes dépenses pour réparer le mal qu'il a fait. Plus d'une fois, ses opérations maladroites aboutissent à des catastrophes : à la discorde, à la guerre, à la ruine, à la honte. Comprenez-vous combien est coupable l'homme dont l'ambition cause tant de calamités? Comprenez-vous que le peuple, que la cité dont il a été le fléau le repoussent et le maudissent, que par un singulier retour de la Providence, l'opprobre soit en définitive le partage et le châtiment de celui qui ne vivait que pour les honneurs?

II

Les motifs qui nous permettent d'accepter les honneurs et les dignités, c'est le bien de nos semblables et la gloire de Dieu. L'autorité, les emplois

ne nous sont pas confiés pour nous, mais pour les autres. Le roi, le prêtre, tous ceux qui leur ressemblent ont reçu une onction qui leur confère une supériorité réelle. Cette supériorité, ils doivent l'exercer au bénéfice des hommes et au service de la Divinité. Les livres saints nous le répètent fréquemment : les rois qui n'usent pas de leur puissance pour faire régner la vraie religion et la prospérité parmi leurs sujets seront sévèrement punis, et, les prêtres qui ne consacreront pas leur ministère auguste au salut des âmes et au culte du Seigneur seront traités comme des profanateurs. C'est pourquoi nous avons dit que le magnanime, élevé aux honneurs, cherche le bien et non sa propre satisfaction.

L'ambitieux, au contraire, emprunte les motifs de sa conduite à son égoïsme et à son orgueil. Il ne pense qu'à lui, il ne s'inquiète que de lui, il ne travaille que pour lui Il s'arrête en lui comme s'il y trouvait sa fin dernière et la fin dernière de toute sa vie. La cause de Dieu le laisse froid, il est insensible aux nécessités, aux souffrances de ses frères.

Au fond, il n'y a qu'un être qui compte à ses yeux, c'est lui et lui seul. L'Apôtre a parlé de ces hommes dont l'égoïsme stimule l'ambition et qui, sans bienveillance, sans affection, cachent leurs vices sous l'éclat d'une vaine pompe (1). Il ne nous étonne pas en nous disant que la charité, qui nous presse

(1) II *Timoth.*, III, 5.

de nous dévouer à Dieu et au prochain, qui n'a point souci de ses avantages, est incompatible avec leurs sentiments (1).

L'ambition puise surtout le motif de ses actions dans l'orgueil dont elle est la fille aînée et qui est la forme la plus odieuse de l'égoïsme. *Est autem principalis superbiæ filia ambitio* (2). Le bien considéré en lui-même, ce n'est pas ce que l'ambitieux poursuit. Sa préoccupation n'est pas d'être bon, mais d'arriver aux sommets d'où l'on est vu de partout, d'être regardé comme un homme qui, par son intelligence, son prestige, son passé, sort du commun, d'être traité comme un être à part, d'une essence supérieure et à qui sont dus hommage et confiance. A cette fin, il subordonne tout le reste. S'il affecte du zèle pour l'Eglise, s'il témoigne du respect pour les choses saintes, de l'empressement pour les bonnes œuvres, s'il montre de la générosité pour les pauvres, s'il est aimable, prévenant, ne vous y trompez pas, c'est dans l'intention de capter la faveur de tous et de l'utiliser pour sa gloire. Aussi, quand il a fait quelque bien, s'empresse-t-il de sonner de la trompette, d'avertir la presse afin que personne n'ignore jusqu'où il pousse la grandeur et la libéralité.

L'orgueil est si bien le moteur dans la vie de l'ambitieux que celui-ci, obligé de choisir entre son

(1) I *Corinth.*, XIII,5.
(2) S. THOMAS, *In Ep. I ad Corinth.*, cap. XIII, lect. 2.

devoir et les honneurs, sacrifiera le devoir, qu'il ne reculera pas devant les procédés les plus louches, devant des compromis honteux, devant les démarches les plus inconciliables avec l'honneur pour s'assurer les honneurs. Il se traînera aux pieds de personnages qu'il méprise, il flattera les passions les moins nobles d'une classe ou d'un parti, il renoncera à ses idées, à ses sentiments, à la foi de son baptême, à ses amis, à son indépendance intellectuelle, morale, politique, en un mot, à toute dignité pour obtenir des dignités, et, pour s'élever, il descendra au dernier degré de la bassesse.

Sans doute il feindra de défendre avec feu tantôt la droite, tantôt la gauche, tantôt le travail, tantôt le capital, tantôt l'Eglise, tantôt l'Etat, mais au fond tout cela lui importe peu. « Arriver », comme on dit aujourd'hui, arriver par tous les moyens, par le bien ou par le mal, par la religion ou par l'impiété, par l'intimidation ou par l'argent, voilà uniquement ce qui lui importe. En dehors de là, rien, en réalité, ne l'émeut, rien ne le fait vibrer. J'avais donc raison de vous dire que l'ambitieux puise les motifs de sa conduite dans un misérable égoïsme et dans un orgueil répugnant.

L'ambition a toujours exercé dans le monde une influence malfaisante, notre temps n'est pas à l'abri de ses entreprises. Avec quelle violence on se rue à l'assaut du pouvoir et des sièges de toute catégorie !

Quelle comédie, pour réussir, on joue sur les théâtres divers, des plus vastes aux plus étroits! Quelles mœurs, les mœurs électorales ou politiques de notre monde moderne! Sur tout cela, je n'insisterai pas, mais que ceci au moins soit établi : l'ambitieux qui emprunte les motifs de sa conduite à des sources impures comme l'égoïsme et l'orgueil, qui estime plus l'honneur attaché au bien que le bien même, qui devient capable de déloyauté, de duplicité, d'apostasie pour apaiser sa soif de briller, cet homme s'avilit lui-même. Plus son triomphe semble éclatant, plus sa dégradation est profonde et plus la fausse splendeur qui l'environne dissimule mal la corruption qui en est le principe. Derrière ce décor, comme derrière les riches marbres d'un tombeau, il n'y a plus que des cendres et des restes profanés, mais ce sont ceux de la vertu.

La conscience, Messieurs, la Religion, le patriotisme nous imposent parfois l'obligation de solliciter des charges qui comportent des honneurs. Ce n'est pas toujours sans raison qu'on a reproché à quelques-uns de trop se défier d'eux-mêmes, de n'accepter aucune fonction publique, ou du moins de les éviter le plus souvent. Je veux bien que l'humilité soit à la racine de ces sentiments, elle ne les excuse pas nécessairement. Si l'ambition est un vice, la pusillanimité en est un autre. Vous

vous effacez parce que vous avez peur des responsabilités, parce que vous redoutez l'ennui d'être maire ou député, parce qu'il vous répugne de vous mettre en avant : ne devenez-vous pas les complices de ces ambitieux qui usurperont, pour le malheur de l'Eglise et de la cité, cette charge qui vous convenait plus qu'à eux et dont vous auriez porté le poids plus utilement qu'eux?

En pareilles questions rien n'est sûr comme la simplicité. Lorsque, de l'avis de tous, nul n'est aussi désigné que vous pour occuper un poste intéressant le bien public, vous seriez coupable de le refuser, et même, en plusieurs circonstances, coupable de ne pas le demander. Même en ce cas il faudra se défier de l'égoïsme et de l'orgueil : quand on a goûté aux honneurs, on se laisse facilement tenter par l'ambition, et, si l'on n'y veille, on néglige le bien commun auquel on s'était d'abord sincèrement dévoué. Alors peu à peu l'accessoire l'emporte sur le principal, peu à peu l'on ne fait plus que par intérêt personnel et par amour de la renommée ce que l'on avait fait d'abord par amour de Dieu et des hommes. Aussi, Messieurs, afin de ne pécher ni par ambition, ni par pusillanimité, nous réglerons toujours notre conduite d'après ce principe : nul ne doit se soustraire aux fonctions où l'appellent sa valeur reconnue et ses vrais mérites, nul ne doit les exercer principalement pour sa propre gloire. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA VAINE GLOIRE

SOMMAIRE

Parenté de l'ambition et de la vaine gloire. Traits communs. Différences entre la vaine gloire et la magnanimité. Pourquoi l'homme magnanime se respecte. Pourquoi l'homme vaniteux s'estime et essaye de se faire valoir. La vaine gloire est un péché capital. Ses effets, p. 227-228.

I

Effets directs de la vaine gloire.

a) L'homme vain essaye directement de mettre en relief son excellence personnelle par ses discours. De là sa *jactanée*. Il se vante. Il affiche les mérites qu'il s'attribue. Procédés naïfs ou habiles qu'il emploie pour faire pénétrer chez les autres l'idée qu'il veut qu'on ait de lui. *Ses exagérations* quand il s'agit d'attirer l'attention du public. Ces exagérations vont jusqu'au *mensonge*. *Réclame effrénée, tapage dans la presse* dont l'homme vain est l'inspirateur. Comment sa conduite est contraire à celle de saint Paul qui avait peur d'être plus estimé qu'il ne le méritait, p. 228-231.

b) L'homme vain poursuit son but par ses actes. Il recherche la *nouveauté* qui frappe les imaginations et pique la curiosité. Son besoin d'innover pour se distinguer des autres. Innovations dangereuses sur le terrain des idées. Innovations dangereuses sur le terrain de l'action. Attitude de l'Eglise vis-à-vis de la manie d'innover que les docteurs appellent une vicieuse présomption, p. 231 232.

c) L'*hypocrisie* est le troisième effet direct de la vaine gloire. Bassesse de l'hypocrisie. Anathème de Jésus contre l'hypocrisie des Pharisiens. L'hypocrisie a plusieurs sources, la vaine gloire est une des principales. Elle nous pousse à affecter des qualités que nous n'avons pas, car le meilleur moyen d'obtenir des hommages est d'être vertueux, et, quand on ne l'est pas, de le paraître, p. 232-233.

II

Effets indirects de la vaine gloire. L'homme vain s'efforce de manifester indirectement son excellence en prouvant qu'il n'est inférieur à personne. Cette disposition aboutit :

a) à l'*opiniâtreté intellectuelle* qui nous attache follement aux idées les plus insoutenables. Exemple de l'opiniâtreté chez les hérétiques que personne ne peut fléchir ni arracher à leur erreur, p. 234.

b) à l'*esprit de dispute* qui est un fruit de l'opiniâtreté. Excès où l'on est entraîné par l'esprit de dispute ; querelles doctrinales, violences, diffamations des adversaires. L'absolutisme du tempérament, l'ignorance, le défaut de logique, le goût de la contradiction peuvent donner naissance à l'opiniâtreté et à l'esprit de dispute, mais la vaine gloire a presque toujours la part principale dans les fautes causées par ce double vice. Rôle de la vanité dans les conversations intimes, dans les débats entre savants, etc. Explication de ce fait : L'homme vain ne veut pas reconnaître qu'un autre lui est supérieur par le raisonnement ou le jugement, p. 235-236.

c) Dans le champ de la volonté, la vaine gloire conduit à la *discorde*. L'homme vain sacrifie l'amitié, le bien public plutôt que d'avouer que sa méthode n'est pas la meilleure. Divisions issues de la vanité dans les familles, dans l'Etat, dans l'Eglise. Maux dont ces divisions sont le principe. Bien que nos dissensions aient d'autres causes que la vaine gloire, la plupart s'apaiseraient, toutes perdraient leur caractère d'exaspération si elles n'étaient produites et attisées par ce vice capital, p. 236-238.

d) La vaine gloire mène à l'*indiscipline* et à l'*anarchie*. Obéir, c'est reconnaître un supérieur. L'homme vain a du mal à reconnaître à un autre une supériorité quelconque. C'est un individualiste. La vaine gloire n'est qu'une forme de l'individualisme, l'individualisme est le véritable père de l'anarchie.

Ainsi la vaine gloire lutte victorieusement contre les trois grandes puissances dont le concours est si nécessaire au bien de l'humanité : la vérité, la fraternité, l'autorité, p. 238.

La vaine gloire a ses degrés. Sans avoir dans notre vie outes les conséquences ni tous les caractères que nous avons

signalés, elle nous porte tous à trop nous flatter, à trop nous faire valoir, à vouloir nous distinguer des autres, à dissimuler nos misères, à exagérer nos perfections. Ces tendances ont quelque rapport avec les trois effets directs de la vaine gloire.

De même nous sommes exposés à l'obstination, à l'esprit de dispute, et facilement nous critiquons et nous jugeons avec trop de sévérité nos chefs même les plus haut placés. Ces fautes ont leur racine dans la vaine gloire que le Chrétien doit combattre de toutes ses forces, p. 238 240.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA VAINE GLOIRE

« *Nihil per contentionem aut inanem gloriam.*

« Ne faites rien par esprit de rivalité ou de vaine gloire.

Philipp., II, 3.

MESSIEURS,

Un vice qui se rapproche de l'ambition, c'est la vaine gloire. La vaine gloire, comme l'ambition, suppose un désir excessif de paraître et d'être connu; comme l'ambition, elle emploie pour arriver à son but des moyens peu honorables; comme l'ambition, elle oublie le bien pour le profit qu'elle en retire; comme l'ambition enfin elle est en désaccord avec la magnanimité. Le magnanime se traite avec respect et avec dignité, mais c'est à raison de ce qu'il découvre en lui de grand et d'admirable, soit du fait de la nature qu'il possède, soit du

fait de la grâce qu'il a reçue, soit du fait de la gloire qui l'attend. L'homme vaniteux se prise beaucoup, mais c'est à raison de qualités qu'il ne possède pas, ou bien à raison d'avantages qui ne méritent aucune attention. Le magnanime respecte en lui-même les dons que Dieu a déclarés précieux et sublimes; l'homme vaniteux, pour s'admirer, ne se fie qu'à son jugement trompeur ou au jugement incertain de ses semblables. La vaine gloire, à cause des désirs, des sentiments déréglés qu'elle suppose, est un péché que la doctrine catholique regarde comme un péché capital. Quels sont les effets produits dans la vie chrétienne par la vaine gloire? Telle est la question que nous étudierons ce soir.

I

Il est d'abord des effets que recherche directement la vaine gloire.

La fin où tend l'homme vaniteux, c'est la manifestation de sa propre excellence. Attirer sur soi l'attention, la ramener et l'attacher à sa personne: tel est le but qu'il poursuit par des discours et par des actes destinés à mettre directement en lumière les qualités qu'il prétend posséder.

La jactance est son premier moyen de se faire remarquer : il s'applique à découvrir ce qu'il y a en lui de noble et de désintéressé. Il raconte avec

complaisance tous ses exploits guerriers, toutes ses campagnes littéraires, scientifiques, politiques, religieuses. Ce sont de longs récits, d'interminables narrations sur les obstacles qu'il a dû vaincre, sur les périls qu'il a courus, sur l'héroïsme dont il a fait preuve. Il mentionne avec soin, sans oublier aucun détail, ni aucun nom, les encouragements qu'il a reçus. Il étale les décorations, les attestations, les certificats qui montrent la grandeur de son attitude. Ses rivaux, ses ennemis mêmes lui ont rendu justice et ont prononcé, à son sujet, les mots les plus flatteurs. Dans son panégyrique, il procède avec plus ou moins d'art, plus ou moins de délicatesse. Il y a la vantardise naïve, grossière du fat qui exprime sa pensée sans y apporter aucune correction, aucune réserve, aucune réticence. Il y a l'autobiographie habile et patiente de celui qui, finement, suivant les personnes et les circonstances, sait glisser comme il convient sur les choses, et, sans en avoir l'air, faire pénétrer chez les autres l'idée qu'il veut qu'on ait de lui. Mais entre ces deux hommes il y a un trait commun, ils désirent que nul n'ignore leurs qualités, que nul n'ignore leurs bonnes actions.

La jactance pousse plus loin sa pointe. Celui qui s'y abandonne, pour grandir dans l'esprit des autres, exagère l'importance de ses œuvres. A l'entendre, ses moindres interventions ont eu un retentissement énorme, ses gestes ont été décisifs, c'est à lui qu'on

doit les résultats heureux dont on s'est tant félicité, c'est grâce à son habileté, à ses relations, à son influence, que des crises redoutables ont été conjurées, que des négociations compliquées ont abouti. En réalité, il n'a eu dans les affaires dont il vous entretient qu'une part secondaire, qu'une part insignifiante. Il n'y a peut-être même eu aucune part, car facilement l'homme vaniteux devient menteur non seulement en exagérant, mais en inventant. Il s'attribue des mérites qui ne lui appartiennent pas, des succès qu'il n'a jamais connus et il représente sa vie sous des couleurs qu'il n'a jamais su lui donner. Il n'a pas seulement une langue, il a une plume dont il se sert pour arriver à ses fins; s'il n'en a pas, il en achète qui se consacrent au service de sa renommée. De là cette réclame effrénée dont il est l'inspirateur, dont il fournit les éléments, qui, au fond, est de son encre, si elle n'est pas de son style. De là ce tapage dans la presse qui, par ses soins, est remplie de son nom, qui reproduit ses moindres mots et signale chacun de ses pas. Vous direz que cette jactance écrite ou verbale est en contradiction avec la vérité : peu importe à l'homme vaniteux, pourvu qu'on s'occupe de lui, pourvu que le public le traite comme un personnage de haute distinction. Après avoir fait allusion à certaines grâces qu'il avait reçues, saint Paul disait : « Je n'irai pas plus loin, je me tairai, afin que personne ne se fasse de moi une idée supé-

rieure à ce qu'il voit et à ce qu'il entend de moi (1). » L'homme vaniteux donne l'exemple contraire : il parle et il fait parler de lui, il se vante et il obtient qu'on le vante afin d'être estimé au delà de ce qu'il vaut.

L'homme vain poursuit son but par ses actes. Il espère que ses actes le feront valoir, si d'abord ils émeuvent les imaginations et les intelligences. Or, ce qui est nouveau, ou du moins, — car il n'y a rien de nouveau sous le soleil, — ce qui semble nouveau nous frappe plus que le reste. Un livre nouveau, un drame nouveau, une œuvre nouvelle, voilà ce qui attire le public. Ce que nous croyons n'avoir pas vu excite notre intérêt et, avant même que nous ayons formé notre jugement, nous sommes enclins à ne pas lui ménager notre admiration. Aussi l'homme vain s'applique-t-il à piquer la curiosité, à gagner la sympathie par le caractère nouveau de ce qu'il fait. S'il réussit, suivant une expression à la mode, à passer pour moderne, à obtenir qu'on répète de lui : il est au courant de la science moderne, de la philosophie moderne, il aime le progrès moderne, l'art moderne, il est partisan de la politique moderne, des tendances modernes, il a un langage moderne, des allures modernes, il est sûr de grouper autour de lui des auditeurs, des spectateurs, des lecteurs

(1) II *Corinth.*, XII, 6.

qui lui prodigueront leurs applaudissements. Aussi est-il à l'affût des doctrines, des œuvres qui se séparent de ce qu'avait adopté le passé. Il a le besoin d'innover, puisque c'est un moyen pour lui de sortir de son obscurité. A coup sûr, il y a des innovations désirables, heureuses, bienfaisantes, mais la manie d'innover est dangereuse. Elle a été cause de bien des erreurs dans la spéculation et dans la pratique. Saint Paul prévenait contre elle son disciple et lui rappelait que, pour plusieurs, elle avait abouti à de déplorables naufrages. Elle est dangereuse sur le terrain des idées, elle ne l'est pas moins sur le terrain de l'action. Constamment l'Eglise dénonce et réprouve les initiatives dont cet esprit est le principe, et, sachant à quels entraînements il expose, les Docteurs l'appellent, quand il a pour stimulant la vanité, une vicieuse présomption. *Præsumptio novitatum.*

L'hypocrisie est le troisième effet directement produit par la vaine gloire. Je n'insisterai pas, Messieurs, sur ce sentiment si bas, pour lequel tous vous éprouvez tant de répugnance. L'hypocrite est l'homme qui porte le masque de la vertu sans être vertueux, qui affecte d'être tourmenté par la faim et la soif de la justice et qui, secrètement, commet toutes les injustices, qui cache, sous l'extérieur d'une sévère orthodoxie et d'une piété scrupuleuse, des doctrines perverses et une conduite

coupable. Notre-Seigneur, dans la personne des Pharisiens, a condamné ce vice avec une indignation qui contraste avec sa miséricorde habituelle. Vous connaissez les anathèmes du Sauveur :

« Malheur à vous, Pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves, en feignant de prier longuement...

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui payez la dîme pour une feuille de menthe... et qui négligez la justice, la miséricorde, la bonne foi...

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites..., qui, au dehors, paraissez justes..., et qui, au dedans,... êtes pleins... d'iniquité (1). »

L'hypocrisie, qui était le trait le plus caractéristique des Pharisiens, nous dégrade profondément et nous rend méprisables. Elle peut avoir plusieurs sources, mais, fréquemment, elle naît de la vaine gloire. L'homme vain désire des hommages : malgré tout, le meilleur moyen de les obtenir, c'est encore d'être saint, et, si on ne l'est pas, de le paraître. C'est pourquoi contrefaisant sa nature, un être avide de louanges, de popularité, affichera une bonté, une générosité, une dignité d'allure et de mœurs qui lui vaudront indûment la satisfaction où tendent ses vœux. C'est ainsi que la vanité engendre l'hypocrisie.

(1) S. Matth, xxiii, 1-36.

II

L'homme vain s'efforce de manifester indirectement son excellence en prouvant qu'il n'est inférieur à personne. Il veut être traité comme les meilleurs, comme les plus éclairés, comme les plus raisonnables. Cette disposition aboutit à l'opiniâtreté intellectuelle, à l'esprit de dispute, de discorde, d'anarchie.

L'opiniâtreté intellectuelle est l'obstination de celui qui tient à son idée envers et contre tout. Dans la vie quotidienne, nous nous entêtons dans nos idées, même quand on nous a convaincus que nous nous trompons. Les hérétiques surtout nous donnent un exemple frappant de cet état mental, car, chez eux, l'opiniâtreté atteint le maximum. Quand ils ont adopté une interprétation, émis une opinion, soutenu une thèse, personne ne les fera reculer. Des adversaires leur montreront qu'ils sont dans l'erreur, que le principe qu'ils invoquent est faux, ou que leur raisonnement est sophistique ; leurs amis les plus intimes, les plus désintéressés, les exhorteront à renoncer à leur sens propre, leur mère à genoux les priera de songer à leur baptême, l'Eglise les avertira tendrement d'abord, fermement ensuite, sévèrement enfin, rien ne triomphera de ces âmes intraitables : ni la sagesse, ni l'affection, ni l'autorité.

De l'opiniâtreté à l'esprit de dispute il n'y a qu'un pas. Quand on a juré de faire triompher son idée, on se livre à des polémiques sans fin. Tant qu'il reste un adversaire, tant qu'il reste un contradicteur, on accumule thèses sur thèses, arguments sur arguments, lettres sur lettres, mémoires sur mémoires, répliques sur répliques, erreurs sur erreurs. Quels efforts, tantôt pour démontrer que l'on est dans la vérité, tantôt pour établir que l'on n'a pas été condamné par l'Eglise! Et dans ces querelles doctrinales, à quels procédés indignes ne recourt-on pas pour confondre et terrasser son adversaire? De quelles violences n'use-t-on pas pour l'intimider et le dérouter? On mine sourdement sa réputation, on le diffame, on le calomnie espérant atteindre ses idées en atteignant sa personne.

Certes on peut expliquer en partie l'opiniâtreté par l'absolutisme du tempérament, par l'ignorance, par le défaut de logique. On peut dire aussi que l'amour de la contradiction, de la controverse, naturelle et comme physique en certaines âmes, est pour quelque chose, peut-être pour beaucoup dans l'esprit de dispute, mais la vaine gloire y a presque toujours comme dans l'opiniâtreté la part principale. Elle inspire la ténacité avec laquelle nous maintenons nos dires les plus insignifiants; elle se glisse dans les discussions les plus impersonnelles, les plus courtoises; elle joue un rôle jusque dans les conversations tout intimes, tout innocentes que nous

entretenons avec nos proches et avec nos amis ; elle met du fiel, de l'amertume, de l'âpreté jusque dans les débats entre savants, renommés pour leur désintéressement, leur noblesse, leur sincérité ; elle s'épanouit enfin dans l'obstination qui va jusqu'à l'endurcissement, dans l'amour de la polémique qui va jusqu'à l'animosité, jusqu'à la haine. L'homme vain ou orgueilleux ne consent pas à avoir le dessous dans le domaine des choses de la pensée. S'incliner devant un autre, ce serait avouer que quelqu'un l'emporte sur lui, voit mieux, plus loin, plus profondément que lui, ce serait reconnaître qu'un autre lui est supérieur par le raisonnement et par le jugement, ce serait concéder qu'il s'est trompé : jamais l'homme vain, surtout jamais l'homme orgueilleux ne se résignera à cette humiliation. Pour se l'épargner, il s'attachera à ses conceptions avec une énergie farouche, il se condamnera aux campagnes de parole et aux campagnes de plume les plus acerbes. Il ne comprendra pas que confesser loyalement son erreur, c'est grandir, que s'y enfoncer définitivement, c'est définitivement déchoir.

Enfin, Messieurs, dans le champ où les volontés se rencontrent, l'homme vain montrera la même intransigeance. Si sa méthode d'organisation, si son programme d'action ne cadrent pas en tout avec la méthode et le programme des autres, il n'admettra pas qu'il puisse avoir tort et que l'on puisse se rallier à des propositions qui ne sont pas les siennes. Pour

lui ce serait déroger. Sa décision est prise : périsse l'amitié, périsse le bien, il ne s'effacera devant personne. Cette disposition, fruit maudit de la vanité, aboutit à la discorde; c'est-à-dire qu'elle sépare les membres de la même famille, les meilleurs et les plus anciens amis, qu'elle divise en partis les citoyens du même pays, les fidèles de la même Eglise, qu'elle empêche ou qu'elle brise, autant qu'elle le peut, cette unité sans laquelle les sociétés ne sauraient être fortes. En semant la discorde, elle est une cause de ruine pour les nations, d'affaiblissement pour la Chrétienté. La discorde, en effet, est pour un corps moral ce que la dissection est pour un corps physique : quand elle l'atteint dans ses organes essentiels, elle le tue. Rappelons-nous cette vérité, Français! rappelons-nous cette vérité, Chrétiens! Il n'y a rien de plus nuisible à l'Eglise, rien de plus fatal à notre pays que nos dissensions. On ne répétera jamais assez le mot du Christ : tout royaume divisé périra.

Entre les sujets d'un même État, nombreux sont les conflits, nombreuses les causes des conflits. Il sera difficile de supprimer les causes, par suite, difficile de supprimer leurs effets. Les uns soutiennent les principes fondamentaux de justice et de religion, sur lesquels repose l'ordre universel et que personne n'a le droit de sacrifier, les autres les combattent et les rejettent, voilà entre concitoyens la source des plus graves, des plus redou-

tables dissentiments. Entre chrétiens, les divergences tiennent souvent à des différences d'éducation, de tempérament, de tendance, quelquefois à l'amour fidèle de ceux-ci pour le vrai et à la faiblesse de ceux-là pour l'erreur. Mais si l'on faisait disparaître la vaine gloire et l'orgueil, maintes et maintes discordes s'apaiseraient parmi les enfants du même sol et les adorateurs du même Dieu; toutes perdraient quelque chose de leur fureur exaspérée.

L'homme vain est aussi l'homme de l'indiscipline et de l'anarchie, parce qu'il obéit toujours avec peine, parce qu'il se révolte et se cabre dès que les ordres reçus contrarient ses résolutions. S'il se révolte et s'il se cabre, c'est qu'à ses yeux il est impossible qu'une loi ou qu'un décret soient justes, quand ils n'ont pas obtenu son assentiment. La vaine gloire est une forme de l'individualisme, et l'individualisme autorisant chacun de nous à ne dépendre que de soi, à se considérer, suivant la formule de Kant, comme la règle suprême et universelle, est le véritable père de l'anarchie.

C'est ainsi, Messieurs, que la vaine gloire lutte criminellement, mais non sans succès, contre ces trois grandes puissances dont le concours est si nécessaire à l'humanité : la vérité, la fraternité, l'autorité.

La vaine gloire a ses degrés. En nous, elle n'a ni tous les caractères, ni toutes les conséquences que j'ai signalées. Cependant, nous avons tous une tendance à nous flatter nous-mêmes, et, soit à raison de notre intelligence, soit à raison de notre charité, soit à raison de notre influence ou de nos relations, à nous faire valoir plus qu'il ne convient. Nous avons une tendance à vouloir nous distinguer, même parfois à vouloir nous singulariser afin de ne pas rester inaperçu. Nous avons une tendance à dissimuler soigneusement nos défauts et nos fautes, à exagérer nos qualités et à feindre au dehors une perfection que nous ne possédons pas au dedans. Ces trois tendances ont quelques rapports avec les trois premiers effets de la vaine gloire et ont en elle leur principe.

De même, si parfois nous ne montrons pas toute la flexibilité désirable, si dans les discussions nous nous rendons difficilement, eussions-nous tort, si nous ne faisons pas assez de sacrifices à l'esprit de concorde, si nous critiquons trop librement nos chefs, ne craignant même pas, à certaines heures, de juger avec une audace coupable la Puissance la plus haute, la plus sacrée de la terre et de nous élever au-dessus d'elle, c'est que la vanité a une place dans notre cœur. Luttons contre elle, Messieurs, pour rester ou devenir modestes, simples, sincères, pour faire prévaloir la vérité, la concorde, l'autorité, sans lesquelles la société ne peut remplir

sa mission. Luttons contre elle : alors nos bonnes œuvres, notre travail, nos aumônes, nos souffrances, qu'elle rendait stériles, retrouveront leur mérite et leur fécondité. Luttons contre elle, nous échapperons au ridicule et aux antipathies qui la suivent, nous serons à juste titre estimés des hommes et bénis de Dieu. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LE ROI DES MARTYRS
PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

SOMMAIRE

Il ne convient pas, d'après saint Thomas, de conférer au Christ l'auréole des martyrs, bien que le Christ ait été en toute vérité martyr, comme il a été vierge et docteur. L'auréole des martyrs n'est que le rayonnement de la couronne du Christ, car leur victoire dépend de sa victoire et en dérive. Le Christ seul a remporté une pleine victoire, à lui seul appartient la plénitude d'une gloire qui n'a point d'égale. Cette gloire dépasse celle que Dieu accorde aux martyrs. Jésus-Christ, en effet, n'est pas un simple martyr, c'est le roi des martyrs, que l'on considère sa peine ou que l'on considère le témoignage qu'il rend à la cause suprême, p. 247-249.

I

1. Jésus-Christ est roi des martyrs par la cruauté unique de sa peine.

a) Pour être martyr, il faut verser son sang. Plus la torture dont la mort est l'effet est intolérable, plus on est martyr. La mort de Jésus-Christ est la mort la plus cruelle. En quel sens il faut entendre cette vérité. Si l'on envisage la Passion du Christ avec l'ensemble des circonstances qui l'accompagne, sa peine est sans égale, p. 249-250.

b) La tristesse de Jésus au jardin de Gethsémani. La plainte de Jésus ne l'exprime pas toute entière. Détails multiples qui en augmentent l'intensité. Il a éprouvé la tristesse a la plus haute dose qui puisse exister, p. 250-251.

c) La douleur physique de Jésus. Point de mesure commune entre cette douleur et les nôtres. 1° Tous les atomes de la chair du Sauveur pâtissent. 2° A raison de la délicatesse exceptionnelle de sa constitution, Jésus a ressenti plus vivement que tout autre la douleur. 3° Rien n'est venu distraire ni atténuer cette douleur.

Ici-bas la douleur n'a pleinement régné qu'un jour, le jour de la Passion, car, dans la Passion seulement, elle a eu la

liberté de déployer toute sa puissance contre le seul être qui se soit abandonné sans réserve à ses coups, p. 251-253.

2. Jésus roi des martyrs par la force surabondante avec laquelle il a souffert.

a) Jésus domine la douleur. Explication de son apparente faiblesse au jardin des Oliviers. Stupéfaction de Pilate devant le silence de Jésus maître par sa volonté du mal qui le tourmente. Cette maîtrise éclate dans son calme, dans son langage, p. 253-254.

b) Dans la Passion la douleur s'épuise elle-même, elle n'épuise pas la force du Sauveur. Cette force après avoir résisté à tous les coups est encore surabondante, assez surabondante pour se communiquer à saint Pierre, au Cyrénéen, aux saintes femmes, à Marie, à Madeleine, à Jean, au bon larron, à tous les martyrs dont il est le modèle, le soutien et, par conséquent, le roi, p. 254 255.

II

Jésus-Christ est roi des martyrs si l'on considère le témoignage que sa mort rend à la cause suprême.

1. Jésus rend témoignage à une cause sacrée.

a) Il n'a versé son sang ni pour une école scientifique, ni pour un parti, ni pour un régime, ni pour une dynastie. Il n'est pas mort afin d'affermir la domination romaine, ni afin de relever, au point de vue politique, le trône de David. Les accusations du Sanhédrin à ce sujet ne se peuvent soutenir. Pilate, Hérode refusent de les prendre en considération. Netteté des paroles du Procurateur romain. La justice humaine ne découvre en Jésus aucun des crimes qu'elle est chargée de punir, p. 255-258.

b) Jésus-Christ meurt pour une cause sacrée qui, au cours du procès, a été soigneusement dégagée de tout élément terrestre. Sa mort comme sa vie n'ont qu'un but : affirmer et maintenir cette vérité à savoir qu'il est le Christ et le Fils du Père. La raison de sa condamnation par le Sanhédrin c'est sa réponse à Caïphe : je suis le Christ, Fils de Dieu. La raison invoqué par les juifs pour obtenir que Pilate prononce contre Jésus la sentence capitale est la même : Jésus doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu. La populace, les soldats romains,

les deux larrons proclament jusque dans leurs outrages la même vérité, p. 258-260.

2. Jésus roi des martyrs parce qu'il a rendu à sa cause un témoignage unique, absolu, tout puissant.

a) Dans le Christianisme, Jésus est le seul Témoin, car lui seul a vu ce qu'il affirme. Les autres témoins n'ont pas vu par eux-mêmes, ils n'ont vu que par Jésus Christ. Leur témoignage ne vaut que dans la mesure où il est l'écho du témoignage de Jésus-Christ. Leur témoignage est dépendant, relatif, celui de Jésus est royal et absolu, Ce témoignage revêt toute sa force au jour de la Passion, p. 260-261.

b) Puissance historique de ce témoignage. Les lèvres des blessures infligées à Jésus parlent plus efficacement que les lèvres de sa bouche, le cri de son sang est plus éloquent que l'accent de sa voix. Effets de ce langage sur le bon larron, sur le centurion. Le murmure du sang tombant sur la colline du Calvaire réveille les morts. Le témoignage de Jésus à la croix est vraiment royal et Jésus, de toute façon, est le Prince des martyres, p. 261-262.

Notre faiblesse quand il s'agit de lutter, de supporter la fatigue, la maladie, l'épreuve, etc. Il faut, pour être fort, recourir à Jésus. La force du Sauveur coule à flots dans les sacrements, spécialement dans la Pénitence et dans l'Eucharistie. Il dépend de nous d'aller la puiser à cette double source. Cherchons-la encore dans les bonnes œuvres, dans la prière et dans l'adoration de Celui qui est la force des martyrs, p. 262-263.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LE ROI DES MARTYRS
PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

« *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

« O vous tous qui passez dans le chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur. »

Lament., I. 12.

Eminentissime Seigneur (1),

Monseigneur (2),

Messieurs,

Les théologiens se demandent si le Père céleste, au jour de l'Ascension, a posé sur le front de son Fils, assis à sa droite, l'auréole des martyrs. Leur Prince, saint Thomas, pose ainsi la question :

(1) S. Em. Mgr le cardinal Amette, archevêque de Paris.
(2) S. G. Mgr Roland-Gosselin.

« *Utrum Christo aureola debeatur ?* L'auréole est-elle due au Christ (1) ? » Le saint Docteur se prononce pour la négative : « *Christo non competit aureolam habere* (2). » Serait-ce que le Christ n'est pas martyr ? Nullement. Le Christ est en toute vérité martyr comme il est vierge et docteur. *Christus fuit verissime virgo, martyr et doctor* (3). Serait-ce que Dieu lui refuse une récompense qu'il accorde aux autres témoins de l'Evangile ? Pas davantage, mais Dieu ne décerne au Christ aucune auréole, car aucune n'est assez éclatante pour le Christ. La victoire que le Christ a remportée sur la chair par sa pureté sans tache, sur le monde par sa Passion, sur le démon par son enseignement, est la victoire absolue, universelle, d'où les vierges, les martyrs, les docteurs tirent la leur. Il faut qu'il y ait, entre l'honneur attribué à Jésus et l'honneur attribué à ceux qui l'ont imité, la différence qu'il y a entre leurs triomphes. Le triomphe de Jésus est complet, personnel, la plénitude de la gloire appartient à Jésus ; le triomphe des vierges, des martyrs, des docteurs est dépendant, dérivé de celui de Jésus, ils ont droit à une gloire dépendante, dérivée de celle de Jésus. Ainsi le parallélisme est parfait, et, en ce qui concerne les martyrs, leur auréole est le reflet de la couronne de Jésus, comme leur héroïsme

(1) III^a p. *Supplem.*, q. XCIX, art. 8.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, ad 1um.

est le rayonnement du sien (1). Ces réflexions nous obligent à regarder Jésus, non comme un simple martyr, mais comme le Roi des martyrs. Ce titre lui revient en propre, que l'on considère sa peine, ou que l'on considère le témoignage que sa mort a rendu à la cause suprême. Devant la croix, méditons ensemble, Messieurs, cette grande vérité.

I

Jésus-Christ est roi des martyrs par la cruauté unique de sa peine, et par la force sans rivale avec laquelle il l'a supportée.

Pour être martyr, il faut verser son sang. Personne n'a droit à ce nom s'il n'a passé par les étreintes de la mort. Mais la mort commune à tous les martyrs n'a pas revêtu pour tous les mêmes caractères. Plus elle est dure, plus la torture dont elle est l'effet est intolérable et plus on est martyr. De sorte que pour être roi des martyrs, Jésus devra d'abord se résigner à une mort tellement cruelle qu'aucune autre ne puisse lui être comparée.

La mort de Jésus a eu ce caractère. Si l'on n'envisage que le dernier supplice qui l'a causée, il est évident que certains confesseurs ont été traités avec

(1) « *Cum in Christo inveniatur principalis et plena victoriæ ratio, per cujus victoriam omnes alii victores constituuntur,... Christo non competit aureolam habere, sed aliquid, unde omnes aureolæ originantur.* » (III^a p., *loc. cit.*)

autant ou même avec plus de barbarie que Jésus. Plusieurs, en effet, n'ont-ils pas été crucifiés comme Lui? D'autres n'ont-ils pas succombé à des souffrances qui dépassent celle du crucifiement, par exemple, à ce tourment des cent plaies, hier encore en usage chez les Chinois? Mais si l'on examine la Passion du Christ avec l'ensemble des circonstances qui l'ont accompagnée, sa peine n'a pas son égale. C'est ce qui permet à Jésus lui-même de dire par son Prophète : « O vous tous qui passez dans le chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur. »

Deux sortes de souffrances ont place dans la Passion : la souffrance morale et intérieure, la souffrance physique et extérieure, l'une et l'autre ont atteint le dernier degré.

Au jardin de Gethsémani, la tristesse revêt en Jésus des proportions sans exemple. Personne ne saurait en comprendre la mystérieuse intensité. Lorsque le Maître, pendant des heures, dit à son Père : « Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi », sa plainte, malgré ce qu'elle trahit de déchirant n'exprime pas toute la souffrance de son agonie. A mesure que le drame se déroule, la tristesse envahit l'âme de Jésus de tous côtés. Le baiser de Judas, l'abandon du collège apostolique, le reniement de Pierre sont autant de coups qui atteignent son cœur dans ses fibres les plus tendres. Du Jardin des Oliviers au Sanhédrin,

du Sanhédrin au Prétoire, du Prétoire au Calvaire, du Calvaire à la mort, la désolation du Sauveur s'accroît sans cesse de ce qu'il voit, de ce qu'il entend.

Tous les partis, Pharisiens et Sadducéens; toutes les classes, maîtres et valets, princes et peuple, prêtres, lévites, magistrats, soldats; tous les âges, jeunes gens et vieillards s'unissent et, dans ce concert d'implacable hostilité, se dépassent. C'est comme un flux dont chaque vague ajoute à l'amertume de la vague précédente. Vagues, toujours grossissantes, d'envie, de haine, de dérision, d'opprobres, qui débordent et qui noient dans le dégoût l'âme du Rédempteur. Saint Thomas, dont les termes sont toujours si mesurés, a écrit : « *Assumpsit tristitiam, maximam quidem quantitate absolutam*. Jésus a éprouvé la tristesse à la plus haute dose qui puisse exister (1). »

Il n'est pas de mesure commune entre nos douleurs et la douleur physique endurée par Jésus. Les chaînes, les crachats, les soufflets, les épines, les fouets, les clous ont infligé une souffrance si vive à sa chair, que déchirée, meurtrie, broyée, ruisselante de sang, cette chair est devenue une plaie où pâtissent tous ses atomes, sans en excepter un seul. A raison de la délicatesse exquise de sa constitution, délicatesse rigoureusement exceptionnelle, délicatesse qui n'a été communiquée à aucun

(1) IIIa p., q. XLIV, art. 6, ad 2um.

autre fils de l'humanité, Jésus a ressenti, comme personne n'a jamais pu le ressentir, tout ce qu'il y a d'aigu, de pénétrant dans la douleur. Il faut ajouter que, selon le mot du Docteur Angélique, la douleur en Jésus a été plus grande parce qu'elle a été d'une pureté absolue, c'est-à-dire que rien ne l'a atténuée. D'une part chaque puissance de la sensibilité verse dans l'âme toute la souffrance qu'elle endure, et elle endure toute la souffrance qui peut lui être infligée; d'autre part elle ne reçoit des facultés supérieures, de l'intelligence, de la volonté, aucun adoucissement, aucune diversion, aucun secours. Maîtresse souveraine pour la première et la dernière fois en ce monde, la douleur a pu déployer toute sa rage contre le seul être qui se soit jamais totalement livré à elle et qui se soit interdit de lui opposer aucune résistance. Ici-bas, la douleur n'a pleinement régné qu'un jour, c'est le jour où, en toute liberté, elle a fait subir au corps et à l'âme du Christ toute la peine quelle est, en ce monde, capable de faire subir : de sorte qu'en Jésus, chaque puissance a vibré sous l'archet de la douleur et a rendu le son de la pleine, de la suprême souffrance. Telle une lyre qui, aux mains d'un artiste parfait, donne la note la plus élevée, la note qui ne saurait être dépassée. J'ai donc le droit de répéter avec les livres saints que, dans le temps, aucune douleur ne peut égaler la douleur de Jésus, que, de ce côté, Jésus a

été le roi des martyrs. « *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* »

Jésus a été roi des Martyrs par la force surabondante avec laquelle il a souffert. Il domine la tempête de tous les éléments conjurés contre lui ; sur cet océan déchaîné il marche tranquille, comme autrefois sur le lac irrité de Génésareth. Il ne s'enveloppe pas dans le manteau du stoïcisme, il n'essaie pas de paraître impassible, il laisse la douleur accabler son corps, l'abattre, comme il la laissera arrêter le battement de son cœur, mais il lui interdit d'ébranler sa volonté. Qu'on le lie, qu'on l'accuse, qu'on le condamne, qu'on l'insulte, qu'on le crucifie, sa fermeté ne se dément pas. Si acerbe que soit son mal il ne demande pas grâce, il ne manifeste ni impatience, ni indignation, ni colère, ni nervosité. N'allez pas prendre pour des signes de faiblesse ses gémissements au jardin des Oliviers et au Calvaire : c'est le témoignage de la douleur, à laquelle il a permis de faire crier la chair et la sensibilité, comme il lui a permis de faire vibrer les nerfs. Au cours de la Passion, d'habitude il se tait. Et il y a tant de majesté, tant de sérénité, un courage si indomptable et pourtant si doux dans son silence que Pilate en est stupéfait. Le Procurateur ne comprend pas que le Prophète ne soit pas hors de lui-même, ne s'inquiète pas, ne

proteste pas, ne se cabre pas, ne supplie pas. Il ne peut retenir un étonnement qu'il exprime en ces termes : « Tu ne me dis rien ? Ignores-tu donc que j'ai le pouvoir de te crucifier ou de te rendre la liberté (1) ? »

Quand le Maître parle, ses discours, quelle que soit l'heure critique où il les prononce, sont empreints d'un calme où l'on ne découvre pas une hésitation, pas un regret. Qu'il s'adresse à Judas, aux gardes qui l'arrêtent, à Caïphe, à Pilate, à son Père, au bon larron, que ses lèvres s'ouvrent au Sanhédrin, au Prétoire, sur la Croix, son langage traduit la même possession de soi. Jusqu'à la fin cette attitude se soutient et s'affirme avec la même constance, avec la même mansuétude.

Dans la Passion la douleur s'est épuisée elle-même, elle n'a pas épuisé la force de Jésus. Cette force est tellement surabondante que non seulement Jésus ne la dépense pas tout entière pour lui-même, mais qu'il la communique, sans l'user ni l'appauvrir, à tous ceux qui, autour de Jésus, sont condamnés à la souffrance ou à la lutte. Grâce à son influx, Pierre s'arrache à sa faiblesse et retrouve son assurance ; le Cyrénéen porte généreusement la croix, les filles de Jérusalem ne succombent pas sous le poids des épreuves et des craintes qui les tourmentent à la pensée des jours où on leur

(1) S. Jean, xix, 10.

dira : « Bienheureuses les stériles, bienheureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité ». Grâce à cet influx, Marie, Madeleine, les saintes femmes, saint Jean restent debout, malgré les angoisses qui étreignent leur cœur, le bon larron sait mourir avec autant de courage que d'espérance, tous les martyrs, depuis deux mille ans, vont au devant des tortures inventées par le génie de la barbarie, jusqu'à la fin des temps, les héros chrétiens et les confesseurs rendront sans hésiter à Dieu et à l'Evangile le témoignage du sang. Jésus vis-à-vis des martyrs remplit donc bien la fonction de roi, puisque le propre du roi c'est de l'emporter sur ses sujets par son excellence, et d'être, sur le terrain où il est roi, leur modèle et leur soutien.

II

Le titre de roi des martyrs ne convient pas moins à Jésus si l'on considère le témoignage que sa mort rend à la cause suprême.

Jésus n'a pas rendu témoignage à une cause profane, mais à une cause sacrée.

Il n'a pas versé son sang pour accréditer une école scientifique. Il n'était disciple ni d'Hillel, ni de Shammaï, ni de Gamaliel. Le désir de donner

plus d'éclat, plus de retentissement à la doctrine de ces maîtres illustres dont il n'avait jamais écouté les leçons n'eut aucune place dans son martyre. Il n'est point mort pour un parti, pour un régime, pour une dynastie. Il n'appartenait ni à l'aristocratie des Sadducéens, dédaigneux du peuple et amis des Gentils, ni à la secte des Pharisiens, patriotes ardents qui avaient voué aux étrangers une haine fanatique, ni à la secte des Esséniens, « peuple éternel » qui vivait dans une discipline rigoureuse au couchant de la mer Morte, à l'endroit où les eaux d'Engaddi tombent dans le lac. Il n'a pas sacrifié sa vie pour affermir, en Judée, la domination romaine, ni pour exciter contre elle les Israélites. Jamais il ne s'est mêlé aux conflits qui se produisaient entre le pouvoir local et les représentants de la métropole. D'autre part, il n'a pas pensé à relever le trône de David. Quand il parlait d'une restauration du royaume d'Israël, son langage ne répondait en rien à la pensée de ses compatriotes qui ne songeaient qu'aux ambitions temporelles de leur nation. Il préparait uniquement le royaume de Dieu qui, dans son esprit, était le véritable royaume d'Israël. Le Sanhédrin lui reprocha bien de soulever le peuple, de troubler le pays, de la Galilée jusqu'à Jérusalem, de condamner ceux qui payaient le tribut à César, d'être l'ennemi de César. Il eût voulu faire passer le Sauveur pour un de ces agitateurs vulgaires, pour un de ces séditieux qu'il faut frapper

comme des adversaires de l'ordre et de l'autorité légitime. Mais d'abord Jésus montra au Grand Conseil que jamais il n'avait trempé dans un complot, qu'on pouvait interroger ses auditeurs, qu'on ne trouverait pas trace de la moindre intrigue dans ses discours ou dans ses actes. « Moi, disait-il, j'ai toujours soit dans la synagogue, soit dans le temple où les Juifs s'assemblent, enseigné publiquement ; moi, je n'ai rien dit en secret (1). » L'accusation était tellement insoutenable que, dans la première séance, Anne n'osa pas y insister. On la reprit devant Pilate et devant Hérode, mais, au prétoire, le Christ y répondit par ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde, mes ministres combattraient afin que je ne fusse pas livré aux Juifs, mais mon royaume n'est pas d'ici (2). » Chez Hérode, il ne daigna même pas répondre à ses ennemis, tant son innocence, à ce sujet, était manifeste. » Aussi Hérode et le Procureur ne virent dans ce grief de Caïphe et des siens que l'envie d'assurer la perte du Prophète, ils ne s'y arrêtèrent pas un instant. Pilate s'en expliqua nettement devant les Pontifes, devant les magistrats, devant la foule. « Vous m'avez présenté cet homme, dit-il, en prétendant qu'il soulevait le peuple. Je l'ai interrogé, je n'ai trouvé, dans tout ce que vous alléguez contre

(1) S. Jean, xviii, 19-21.
(2) *Ibid.*, 36.

lui, aucune raison de le condamner. Ni Hérode non plus : car je vous ai renvoyés à lui et, contre Jésus, on n'a rien produit qui mérite la mort. Je lui rendrai donc la liberté après l'avoir châtié (1). » Vous le voyez, la justice sincère, la justice humaine refuse ouvertement de condamner le Sauveur, parce qu'elle ne découvre en sa vie aucun des crimes qu'elle est chargée de punir.

Jésus-Christ meurt pour une cause sacrée, pour une cause qui, au cours de son procès, a été soigneusement dégagée de tout élément terrestre. Il est venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité qu'il a vue dans le sein du Père céleste : « Je suis né, dit-il à Pilate, et je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité (2). » Il n'a eu, pendant tout son ministère parmi les hommes qu'une préoccupation : établir le règne de cette vérité dans les âmes et dans les consciences. Ses exemples, ses prédications, ses miracles n'avaient pas d'autre but. C'est pour attester le caractère éternel et divin de cette vérité, pour mettre le sceau suprême à son attestation qu'il souffre et qu'il sacrifie sa vie, c'est parce qu'il refuse absolument de la renier, de la taire ou de l'atténuer que l'on s'acharne contre lui et qu'on le livre au supplice. Toute la substance de cette vérité est contenue en ces mots : « Jésus est le Christ envoyé par le Père,

(1) S. Luc, xxiii, 14-16.
(2) S. Jean, xviii, 37.

et Fils du Père. » C'est le maintien de cette affirmation qui décide du sort du Prophète. Caïphe s'élançant de l'estrade et s'avançant au milieu de la salle en face du prisonnier lui posa cette solennelle question : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Christ, Fils de Dieu (1). » Jésus répondit avec fermeté : « Je le suis. » Cette réponse coupe court à tous les interrogatoires et à toutes les dépositions. La cause est entendue. Il est inutile de chercher des témoins, on n'en a plus besoin. Jésus, pour les paroles qu'il vient de prononcer, subira la mort. Sans doute, devant Pilate, on parlera de conspiration contre l'État, mais Jésus est condamné parce que toute sa vie il a répété : « Je suis le Christ, Fils de Dieu », parce que, même devant la perspective du gibet, il n'a pas retranché un mot à son affirmation. Cette affirmation est tellement la raison et la raison unique de la sentence prononcée contre lui, que pour achever de convaincre le préteur, les Juifs finissent par l'avouer : « Nous avons une loi, disent-ils, il doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu (2). » La populace et les soldats romains savaient qu'il n'y avait pas d'autre cause de son crucifiement : ils y faisaient allusion jusque dans les outrages dont ils accablaient le Sauveur agonisant. « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ; que Dieu le délivre, puisqu'il a dit : Je suis

(1) S. Matth., xxvi, 63.
(2) S Jean, xix, 7.

le Fils de Dieu... que le Christ roi d'Israël descende de la croix et nous croirons en lui. S'il est le Christ élu de Dieu, qu'il se sauve lui-même. Les larrons dans leur désespoir ne s'expriment pas autrement : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous. » Ainsi tout proclame que Jésus a souffert, est mort, pour cette vérité, à savoir qu'il est le Christ, Fils de Dieu.

Jésus est donc martyr par l'excellence sacrée de sa cause, il est roi des martyrs parce que, le jour de la Passion, il a rendu à cette cause un témoignage unique, absolu, tout puissant. En réalité, dans le Christianisme, Jésus est le seul Témoin, parce que lui seul a vu ce qu'il affirme. Lui seul a vu ce qu'il affirme, puisque lui seul connaît ce qui se passe dans le sein du Père où il vit de toute éternité. Les autres martyrs n'ont pas vu par eux-mêmes, ils n'ont vu que par Jésus-Christ. Leur témoignage ne vaut que dans la mesure où il est l'écho du témoignage de Jésus-Christ, c'est un témoignage subordonné, relatif et qui tire toute sa valeur de celui de Jésus. Dès lors tous les martyrs dans l'hommage qu'ils rendent à la cause de Dieu dépendent de Jésus-Christ, Jésus-Christ est leur Maître et leur roi. Il est surtout leur maître et leur roi le jour de sa Passion : ce jour-là il a mis le sceau suprême à son témoignage, et il lui a donné toute sa force victorieuse en le signant de son sang. De même que notre témoignage revêt toute son auto-

rité, lorsque nous mourons plutôt que de le rétracter, de même, lorsque Jésus a enduré le supplice qui commence à Gethsémani et qui finit au Golgotha, plutôt que de corriger un mot de son enseignement, plutôt que d'atténuer les affirmations se rapportant à sa qualité de Christ et de Fils de Dieu, son témoignage a éclaté dans toute sa puissance. Immédiatement cette puissance s'est fait sentir et le triomphe de la cause qu'elle servait a commencé.

Les lèvres de ses blessures ont parlé plus efficacement que les lèvres de sa bouche, le cri de son sang a remué le monde et convaincu les esprits plus que les accents pourtant si persuasifs de sa voix. Il n'a pas exhalé son dernier souffle que le bon larron le croit et lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez parvenu dans votre royaume. » Les battements de son cœur se sont à peine arrêtés, que le temple s'émeut, que le voile du Saint des Saints se déchire, que la terre tremble, que les pierres se fendent, que le centurion avec ses soldats adhèrent à l'Evangile et s'écrient : « Cet homme était vraiment Fils de Dieu. » A leur tour les morts sortent de leurs tombeaux. Rien n'avait pu les arracher à leur sommeil et voilà qu'ils sont réveillés par le murmure du sang coulant le long de la croix et tombant sur la colline du Calvaire. Après eux trois mille hommes se donnent à la vérité, puis Ephèse, et Corinthe, et Thessalonique, et Athènes, et Rome, et l'Orient, et l'Occident, et le monde

sont touchés par le témoignage du sang, sont attirés vers Celui qui le rend et lui adressent avec une foi pleine d'amour l'hymne de leur adoration. Le témoignage de Jésus durant sa passion est donc bien le témoignage par excellence, le témoignage royal, et Jésus lui-même est, de toute façon et en toute vérité, le Prince des martyrs.

Puisque Jésus-Christ possède une force surabondante, une force intarissable, puisque, en qualité de roi des martyrs, il a soutenu le courage de ceux-ci au milieu des supplices, puisque, en leur communiquant une part de sa divine énergie, il a changé des vierges et des enfants timides en héros invincibles, nous qui sommes si faibles en face des tentations, si faibles dans la fatigue et dans la maladie, si faibles quand il faut résister au monde et lutter contre la crainte de l'opinion, si faibles devant les déceptions, les injures, les tristesses, les épreuves de la vie, si faibles surtout devant la perspective de la mort, allons demander à Jésus d'affermir nos âmes et nos cœurs, de tremper nos volontés, nos caractères, nos tempéraments dans les ondes de sa force. Cette force coule à flots dans les sacrements : cherchons-la au tribunal de la pénitence, où elle ranime ceux qui, spirituellement, sont morts, et où elle rend leur ardeur à ceux qui languissent. Cherchons-la dans l'Eucharistie où nous pouvons boire à la source même de la force. Elle est encore dans

les bonnes œuvres, dans l'aumône, dans la pratique de la miséricorde et de l'apostolat. Cherchons-la enfin dans la prière au pied du Calvaire, dans la lecture des divins récits où apparaît la vaillance magnanime de notre Sauveur, dans l'amour et dans l'adoration de Celui à qui l'Eglise adresse cette supplication : *Fortitudo martyrum, miserere nobis.* Force des martyrs, ayez pitié de nous. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LE PAIN DES FORTS

SOMMAIRE

Histoire du prophète Elie. Vertu mystérieuse du pain qu'il reçoit du ciel. — Enseignements eucharistiques contenus dans ce récit.

L'Eucharistie, dans l'ordre spirituel est le pain des forts, le viatique des héros, le breuvage des martyrs, p. 269-270.

I

La force est l'abondance de la vie, la faiblesse en est l'indigence. — Ce qui nourrit la vie nourrit la force. — L'Eucharistie est un aliment et un breuvage. — La chair du Christ est sur l'autel pour être mangée, le sang pour être bu. — Rapport entre la possession de la vie et de la communion, p. 270-271.

II

L'Eucharistie nous communique l'abondance de la vie, car elle contient la plénitude de la vie infinie. Par conséquent elle fait affluer en nous la force qui est l'abondance de la vie, p. 272.

III

Cette surabondance de vie n'est pas une force transitoire car la vie que nous puisons dans l'Eucharistie est la vie éternelle. Par suite la force qui en résulte est une force ne se fatiguant pas : toujours égale à elle-même, elle nous empêche de succomber sur la route de la béatitude, p. 272-273.

IV

Si l'Eucharistie ne nous communique pas toute la force qu'elle contient, c'est que nous ne nous assimilons pas complètement la vertu de ce sacrement auguste, notre assimilation est imparfaite et l'énergie que nous en retirons sujette à des défaillances, p. 273-274.

C'est pourquoi nous devons réitérer la sainte communion et nous en approcher fréquemment pour demeurer forts, persévérer dans le bien et atteindre la béatitude, p. 274-275.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LE PAIN DES FORTS

« *Ambulavit in fortitudine cibi illius quadraginta diebus et quadraginta noctibus usque ad montem Dei.*

« Avec la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne de Dieu. »

III *Rois*, XIX, 8.

MONSEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

Le prophète Elie, persécuté par la reine Jézabel, s'enfuit dans le désert. Là, à bout de courage, il se coucha défaillant sous un genévrier sauvage et il s'endormit, mais un ange le toucha et lui dit :

(1) S. G. Mgr ROLAND-GOSSELIN, auxiliaire de Paris.

« Lève-toi et mange. » Elie regarda. Il vit à ses pieds un pain cuit sous la cendre et une cruche d'eau. Il mangea, il but, puis il se rendormit. L'ange le toucha une seconde fois et répéta : « Lève-toi et mange, car il te reste un long chemin. » Elie mangea et but de nouveau, et, avec la force que lui avait donnée cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu (1). Le prophète épuisé par les labeurs et les luttes de la vie, Messieurs, c'est nous tous; l'ange, c'est le ministre de Dieu ; le pain cuit sous la cendre, c'est l'Eucharistie; la montagne de Dieu, c'est le ciel.

Dans l'ordre spirituel, l'Eucharistie ranime plus sûrement et plus efficacement notre énergie que le pain de l'Ange ne ranima celle d'Elie dans l'ordre physique : c'est le pain des forts, le viatique des héros, le breuvage des martyrs.

I

La force, c'est l'abondance de la vie ; la faiblesse en est l'indigence, de sorte que tout ce qui contribue à entretenir ou à augmenter la vie est un principe de force.

La nourriture qui rallume le flambeau languissant de la vie, le breuvage qui en excite la flamme,

(1) III *Rois*, XIX, 1-9.

renouvellent en même temps et réchauffent la force.

L'Eucharistie est un aliment et un breuvage. « *Caro mea vere est cibus, sanguis meus vere est potus* (1). » Le Christ veut que nous mangions cet aliment, que nous buvions ce breuvage. « Recevez et mangez, ceci est mon corps, recevez et buvez, ceci est mon sang. *Accipite et manducate, hoc est corpus meum, accipite et bibite, hic est sanguis meus* (2). » Cette chair n'est sur l'autel que pour être mangée, ce sang n'est dans le calice que pour être bu. Mais cette chair et ce sang sont destinés à nourrir l'âme.

Selon les lois ordinaires de la nature, l'esprit vivifie la chair et le sang ; ici, d'après les dispositions de la Providence, la chair et le sang vivifient l'esprit ; cette chair et ce sang nous font vivre surnaturellement. Il y a un lien entre la fréquentation de l'Eucharistie et la vie spirituelle. Cette vie, personne ne la possédera, s'il ne s'approche du banquet mystique que Jésus nous a préparé. « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous, dit le Sauveur (3). » L'Eucharistie donne donc la vie au monde. *Dat vitam mundo* (4).

(1) S. Jean, vi, 56.
(2) S. Matth., xxvi, 28.
(3) S. Jean, vi, 54.
(4) *Ibid.*, 33.

II

Elle nous communique même l'abondance de la vie. Comment ne nous la communiquerait-elle pas puisqu'elle contient la vie sans bornes, la vie infinie, la vie même de Dieu, auteur et source de toute vie ? Notre-Seigneur enseignait à ses apôtres qu'il était venu afin que les hommes eussent l'abondance de la vie, *ut vitam habeant et abundantius habeant* (1). Par l'Eucharistie il nous assure l'abondance de cette vie, et puisque la force n'est que l'abondance de la vie, l'Eucharistie qui fait abonder la vie fait affluer la force, elle est le pain des forts.

III

Cette force est de la même nature que la vie dont elle est la manifestation. Or la vie provenant de l'Eucharistie est une vie divine, sa surabondance est donc une force divine. On prend, en effet, les qualités des mets que l'on mange : nous reconnaissons ce fait lorsque nous parlons constamment de nourriture fortifiante. « Réunissez-vous, disait Jéhovah, par le prophète Ezéchiel, réunissez-vous au grand sacrifice que je fais pour vous sur les montagnes d'Israël. Vous mangerez de la chair et vous boirez du sang, de la chair des forts et des princes, *et vous deviendrez des forts et des princes*, du sang

(1) S. Jean, x, 10.

des lutteurs et des héros, *et vous deviendrez des lutteurs et des héros* (1). » Et je vous dis, moi, mangez la chair du Christ, buvez son sang, vous deviendrez forts comme des dieux, puisque la chair et le sang du Christ sont la chair et le sang d'un Dieu. Vous vous dégagerez peu à peu de vos infirmités, vous vous dépouillerez peu à peu de vos faiblesses, vous serez changés dans le Christ, car, dans la nature, celui qui mange transforme en lui ce qu'il mange, mais au banquet eucharistique Celui qui est mangé transforme en lui celui qui mange. Ainsi transformés, vous serez d'une vigueur surhumaine. Ayant subi cette transformation saint Paul disait : « Je puis tout en celui qui me fortifie (2) », et sentant en lui une énergie indomptable, il ajoutait : « Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (3). » De leur côté, les martyrs, après avoir bu au calice du Seigneur, étaient capables de braver toutes les tortures. Ivres de force, ils opéraient avec un héroïsme ardent leur sanglante ascension vers le Père. « *Calix ille.., inebrians ad capessenda cœlestia martyres* (4). »

IV

Cette surabondance de vie n'est pas une force transitoire, c'est une force durable, c'est une force

(1) Ezech., xxxix, 17-18.
(2) *Philipp.*, iv, 13.
(3) *Galates*, ii, 20.
(4) S. Augustin, II *Contra litter. Petiliani*, 110.

qui, en soi, n'est soumise ni aux lois du temps, ni aux lois du changement. La vie surabondante que nous puisons dans l'Eucharistie c'est la vie éternelle. « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (1). » Mais ce qui est éternel ne change pas, ce qui est éternel ne s'use pas. Par conséquent la force qui est la surabondance de cette vie est une force qui ne se fatigue pas, qui ne se dément pas, mais qui au milieu des pires bouleversements reste égale à elle-même. C'est pourquoi Jésus dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi comme je demeure en lui. *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo* (2). » Ainsi l'Eucharistie est l'aliment de cette force qui est la plus rare des vertus, qui nous empêche de succomber sur la route de la béatitude : la persévérance.

Si, Messieurs, nous nous assimilions entièrement la vertu du Sacrement des autels, ou si nous laissions le Christ à la table eucharistique nous assimiler totalement à sa Personne, une seule communion suffirait à nous rendre forts comme lui

(1) S. Jean, vi, 55.
(2) S. Jean, vi, 57.

et invincibles à jamais. Hélas ! cette assimilation est très imparfaite, c'est pourquoi la force que nous tirons de l'Eucharistie n'est ni absolue, ni à l'abri de la défaillance. Aussi quiconque veut rester ferme et persévérer dans le bien doit-il revenir sans cesse à l'hostie et y chercher son soutien.

C'est pourquoi Jésus-Christ a voulu que son corps fût notre pain quotidien. Si c'est notre pain quotidien, ce n'est pas assez de le manger une fois par an, il faut le manger chaque jour, ou du moins fréquemment. « *Si panis est, si quotidianus est, quomodo illum post annum sumis?* (1) » Aussi voulez-vous vivre spirituellement, mangez le pain de vie, buvez au calice de vie. « *Manduca vitam, bibe vitam : habebis vitam* (2). » Voulez-vous être fort, ne pas succomber, mangez souvent le pain de vie, buvez souvent le breuvage de vie, votre vigueur se rajeunira sans cesse, *illud manducare refici est* (3) ; et comme Elie est arrivé à l'Horeb, la montagne de Dieu, grâce au pain de l'ange, vous arriverez, vous, aux collines éternelles par l'Eucharistie qui est le pain des forts, le vin des héros et des martyrs. Ainsi soit-il.

(1) S. Ambroise.
(2) S. August. Serm. 131, 1.
(3) S. Augustin.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

S. Augustin. — *De libero Arbitrio*, I, 27; *De moribus Ecclesiæ*, 25; *Enarr. in Ps.* 103, 14; *Epist.* 167, 7; *De Civ. Dei*, xix, 4.

S. Ambroise. — I. *De officiis*, cap. 35-42.

Platon. — *La République*, liv. II, c. iii; *Les Lois*, liv. I-II.

Aristote. — *Morale à Nicomaque*, liv. III, c. vii, 10. (Trad. B. S. Hilaire).

Horace. — *Odes*, iii, 3-7; xiv, 4, 57.

Montaigne. — *Essais*, liv. I, c. xii-xviii; liv. II, c. iii.

S. Thomas. — IIa IIae, q. cxxiii; q. cxxiv, art. 3; III, *Sent.*, d. 3, q. iii, art. 3; quœstiunc. i, etc.

Cajetan. — *Comm. in Summam S. Th.*, IIa IIae, q. cxxiii, q. cxxiv, art. 3.

D. Soto. — *De Justitia et jure*, lib. 3, q. ii.

S. Capponi. — *Elucid. in Summam S. Th.*, IIa IIae, q. cxxiii, q. cxxiv, art. 3.

Billuart. — *Summa Sancti Th.*, tract. *De fortitudine*, art. 1.

Salmanticenses. — *Cursus theol.*, tract. XIII, disp. ix, n° 64; *Arbor præd. virt.*, 89-93.

Roselli. — *Summa philos.*, p. iv, q. vii, 2. *De fortitudine.*

NOEL ALEXANDRE. — *Theol. dogm. et Mor.*, lib. III, art. 4; § 1-2.

GONET. — *Clypeus thomist.*, tract. IX, cap. v, § 1-2.

VALGORNERA. — *Mystica theol.*, q. III, disp. II, art. 5; n^is 580-582, append., n^is 411-413.

JEAN DE S. THOMAS. — *Cursus theol.*, I^a II^ae, q. LVI; disp. 15, art. 1; q. LXII, disp. 5, art. 5, 6, 7.

CONCINA. — *Theologia Christiana*, tom. X, lib. IV, Dissert. ult. Cap. 4.

P. PÈGUES. — *Commentaire français littéral de la somme théologique*, II^a II^ae, q. CXXIII.

BOSSUET. — *Sermons pour la Pentecôte. — Panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry.*

LACORDAIRE. — *Deuxième, troisième, quatrième Conférences de Toulouse.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

S. Jérôme. — Epist. 46 Paulæ et Eust. ad Marcel, 7; Epist. 109 ad Rip. 1.

S. Augustin. — *Enarr. in Ps.* 52, n° 8; *in Ps.* 67, n° 36; *in Ps.* 78, Serm. 1, n° 9; *in Ps.* 118, Serm. 9, n° 2; *Annotationes in Job*, in cap. 39; *Quæstiones in Judices*, 49; Serm. 276 n^is^ 1-2; Serm. 285, n^is^ 1-2; Serm. 337, n^is^ 1-2, etc.

S. Bernard. — *Sermo de S. Clemente*, 2-5; *Sermo de SS. Innoc.*, 1-2; In Cantica Sermo, 66-14.

S. Thomas. — II^a^ II^æ^, q. cxxiv, q. clxxxiv, art. 5, ad 3um; IV Dist. 49, q. v, art. 3; q. ii; *Roman.*, Cap. 8, lect. 7; *Ephes.*, cap. 3, lect^e^ 1; *Quol.*, 5, 24.

Cajetan. — II^a^ II^æ^, q. cxxiv.

Séraphin Capponi. — *Ibid.*

Noel Alexandre. — *Loc. cit.*, § 2.

Contenson. — *Theol. Mentis et cordis*, lib. XI, pars. 1, dissert. iii, cap. 2.

Jean de S. Thomas. — *Cursus theolog.*, I^a^ P., q. lxiv, art. 1, n° 31.

Billuart. — *Summa S. Thom.*, II^a^ II^æ^, q. cxxiv, *De fortitudine*, dissert. 1^a^, art. 2.

Salmanticenses. — *Cursus theol.*, tract. XI, disp. 6, n° 48.

MEDINA. — *In tert. Part. Introd.*, q. III. Octava Demonst; q. XXII, art. 2.

CONCINA. — *Theol. Christ. De Baptismo*, cap. VIII.

B. HUMBERT DE ROMANS. — Epist. 4 (1255) : *De persecutionibus.*

S. ALPHONSE DE LIGUORI. — *Theol. Mor.*, lib. 6, tract. II, cap. 1, n^is 97, 101.

P. PÈGUES. — *Op. cit.*, q. CXXIV.

MANGENOT. — *Dictionnaire de théologie. Autel.*

GOSCHLER. — *Dictionnaire de théologie. Confesseurs, Lapsi, martyrs.*

PAUL ALLARD. — *Dictionnaire apologétique de la foi catholique. Martyre.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

Léon XIII. — *Instructio ad ordinarios Italiæ. De Pradicatione*, 31 juillet 1914; Encyc. *Providentissimus*, 18 nov. 1893; *Immortale Dei*, 1 nov. 1885; *Diuturnum*, 20 juin 1881.

Pie X. — *Acerbo nimis*, 15 avril 1905.

Benoît XV. — *Humani generis*, 15 juin 1917; *Prædicationis sacræ normæ*, 28 juin 1917 editæ a *Cong. consist.*

S. Ambroise. — *De officiis*, cap. 35-42.

S. Thomas. — I^a *Corint.*, cap. ix, lect. 1, lect. 2; *Isa*, cap. 58 fine; 3^a P. q. xl, art. 3; *De regimine principum*, lib. I; *De eruditione principum*, lib. I, cap. 5; lib. II, cap. viii-ix; *S. Matth.*, cap. 5.

Humbert de Romans. — *Expositio regulæ B. Augustini*, cap. 3, 80; *Instructiones de officiis Ordinis Prædicatorum;* cap. 1. *De officio Magistri Ordinis*, cap. 2. *De officio Prioris Provincialis*, cap. 3. *De officio Prioris Conventualis.*

Gonet. — *Clypeus thomisticus*, tract XI, disp. V, art. 3.

Roselli. — *Summa Philosophica,* IV pars, quæst. ultima. *De officiis supremarum potestatum.*

Noel Alexandre. — *Loc. cit* , § 1-2.

Bossuet. — *Sermon sur la parole de Dieu. Sermon sur le devoir des Rois. Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, liv. III, art. 3; liv. IV, art. 1, prop. 9-11, art. 2; liv. V, art. 1, prop. 1-2; liv. 8, art. 4, prop. 1-3.

Fénelon. — *Dialogues sur l'éloquence.*

Montaigne. — *Essais*, liv. II, c. xxi, xxvii, liv. III, c. x.

Montesquieu. — *Esprit des lois*, liv. VIII, c. iv-xi, liv. IX-X, *passim;* liv. XII, c. iv. *Grandeur et décadence des Romains*, c. xiii, xiv, xviii.

Vauvenargues. — *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, liv. I, c. ix, xvi, xviii; liv. III, c. xliv-xlv.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Aristote. — *Morale à Nicom.*, lib. V, c. III, etc.

S. Augustin. — Cantici *Magnificat* expositio; *Contra Secundinum Manichæum*, 10.

S. Thomas. — II^{a} II^{ae}, q. CXXIX-CXXXIII; 3 *Sent.*, dist. XXVI, q. II, art. 2, ad 4um; dist. XXXIII, q. III, art. 2, ad 1um; dist. XXXIV, q. I, art. 1, corp.; dist. XLII, q. II, art. 4; *De Malo*, q. VIII, art. 2; *ad Nicom.*, lib. IV, lect. 8, 9, 10; etc.

Cajetan. — II^{a} II^{ae}, *loc. cit.; Peccatorum Summula :* Præsumptio, Gloriæ humanæ appetitus, Ambitio, Pusillanimitas.

Séraphin Capponi. — II^{a} II^{a}, q. CXXIX-CXXXIII.

Noel Alexandre. — *Loc. cit.*, § 3-4.

Billuart. — *Summa S. Thomæ*, II^{a} II^{a}, *Tract. De fortitudine*, II, art. 2; III, art. 1-4.

Gonet. — *Loc. cit.*

Salmanticenses. — *Cursus theol. Arbor. prædic. Virtutum*, n^{is} 94-102.

Jean de S. Thomas. — *Cursus theol.*, I^{a} II^{ae}, q. XXI, disp. 10, art. 1, n° 14; q. LXII, disp. XVI, art. 5, n° 3.

P. Pègues. — *Op. cit.*, II^{a} II^{ae}, q. CXXIX-CXXXIII.

Concina. — *Theol. Christ.* Dissert. alt. *de Virtutibus*, cap. iv, 5.

Bossuet. — *Sermon sur l'ambition ; Sermon sur la pénitence ; Dissertation sur l'honneur ; Sermon sur les honneurs du monde ; Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, liv. V, art. 4 ; liv. X, art. 1, etc.

Bourdaloue. — *Sermons sur l'ambition ; sermon sur la sévérité évangélique.*

Montesquieu. — *L'esprit des lois*, liv. VII, c. I : *Du luxe ;* c. II : *Des lois somptuaires dans la démocratie*; c. III : *Des lois somptuaires dans l'aristocratie*; c. 4 : *Des lois somptuaires dans les monarchies.*

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Aristote. — *Morale à Nicom.*, liv. II, c. vii ; liv. IV, c. 2, etc.

S. Augustin. — *Lib. de diversis quæst.*, xxxi ; *In Ps.* xvc, sermo n° 7.

S. Bernard. — Epist. 129.

S. Thomas. — *Ad Nicom.*, lib. IV, lect. 1-7 ; IIa IIae, q. cxxxiv-cxxxv, q. cli, art. 3 ; q. clx, art. 1 ; *III Sent.*, dist. xxxiv, q. i, art. 2, q. iii, art. 2.

Cajetan. — IIa IIae, q. cxxxiv-cxxxv. *Peccatorum Summula.* Prodigalitas.

Séraphin Capponi. — *Ibid.*

Noel-Alexandre. — *Loc. cit.*, § 3-5.

Billuart. — *Loc. cit.*, art. 4.

Gonet. — *Loc. cit.*

Salmanticenses. — *Loc. cit.*, n° 102.

Jean de S. Thomas. — *Op. cit.*. Ia IIa, q. xxi, disp. x, art. 1, n° 14 ; q. lvi, disp. v, art. 2 ; n° 27 ; q. lxii, disp. xvi, art. 5, n° 3 ; disp. xvii, art. 1, n° 16.

P. Pègues. — *Op. cit.*, IIa IIae, q. cxxxiv-cxxxv.

Concina. — *Op. cit.*, c. iv, 6.

Montaigne. — *Essais*, liv. I, c. xliii. Des lois somptuaires.

Bossuet. — *Polit. tirée de l'Ecriture Sainte*, liv. v, art. 4 ; liv. x, art. 1. *Oraison funèbre de Louis de Condé*. — *Esquisse sur la Charité*. — *Sermon sur les nécessités de la vie*, 2e partie.

Bourdaloue. — *Sermons sur les richesses, sur la sévérité évangélique, sur la pénitence.*

SIXIÈME CONFÉRENCE

S. Augustin. — *Civ. Dei*, lib. XXI, c. xxv, n° 4 ; *De dono perseverantiæ*, passim ; *De patientiâ*, passim, etc

S. Thomas. — IIa IIae, q. cxxxvii-cxxxviii ; III *Sent.*, dist. xxxiii, q. iii, art. 2, quœstiunc. i, ad 4um, quœstiunc. 4, ad 1um ; *C. Gentes*, III, c. xxix ; *Virtut.*, q. xxiv, art. 5, ad 3um ; *Psal.* xxxi ; *Joann.* i, lect. 2.

Cajetan. — IIa IIae, q. cxxxvii-cxxxviii ; *Peccatorum summula : Mollities, Obstinatio, Pertinacia.*

Seraphin Capponi. — IIa IIae, q. cxxxvii-cxxxiii.

B. Humbert de Romans. — *Epist. de tribus votis :* nis 41-46.

Billuart. — *Loc. cit.*, art. 6.

Gonet. — *Loc. cit.*

Salmanticenses. — *Loc. cit.*, nis 103-104.

Contenson. — *Theol. Mentis et cordis*, liv. VII, diss. 4, c. i, Cons. 5.

P. Pègues. — *Op. cit.*, IIa IIae, q. cxxxvii-cxxxviii.

Concina. — *Op. cit.*, c iv, 7-8.

Jean de S. Thomas. — *Op. cit.*, Ia IIae, q. xxi, disp. 10, art. 1, n° 14 : q. lxii, disp. xvi, art. 5, quærit. 3e, n° 3.

Bossuet. — *Sermon pour la Nativité de la Sainte-Vierge; sermons sur les rechutes.*

Bourdaloue. — *Sermon sur la persévérance chrétienne; sermon sur les rechutes dans le péché.*

Noel Alexandre. — *Loc. cit.* § 3-7.

P. André Meynard. — *Traité de la vie intérieure*, t. I, nis 234, 240, 260; t. 2, nis 95, 189.

P. Mat. Rousset. — *Traité de la vie spirituelle de S. Vincent Ferrier*, liv. II, c. vi.

Sainte Catherine de Sienne. — *Dialogue* (édit. Hurtaud), t. I, LII : Don de la conformité au Christ, c. xix, xxii, xxxvi, xlvii.

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 17.

Comme les œuvres de la force sont des œuvres difficiles, il importe de déterminer ce que nous voulons dire quand nous parlons d'œuvres difficiles. Une œuvre est difficile lorsque, par nature ou bien à raison des empêchements que nous trouvons soit en nous, soit autour de nous, elle est sans proportion avec la puissance dont nous disposons, lorsque pour un motif ou un autre, nous ne sommes pas à la hauteur de l'effort qu'elle exige, lorsque pour atteindre à cette hauteur nos facultés agissantes ont besoin d'être *forcées* ou mieux *accrues et renforcées.* « *Difficile est quod transcendit potentiam secundum suum naturalem ordinem,... vel* « *propter impedimentum potentiæ adjunctum.* » (S. Th., Ia P, q. LX, art. 2, ad. 1um.)

NOTE 2, *p.* 17.

Entendue dans un sens général, la force est un attribut commun à toute vertu, comme la justesse et la modération. Toute vertu, étant une habitude, comporte en effet de la fermeté d'âme. Cette fermeté lui est nécessaire pour ne pas céder aux influences qui tenteraient de la détourner de son objet. « *Cuilibet virtuti morali ex hoc est habitus, convenit quædam firmitas animi, ut a contrario non moveatur.* » (Ie IIae, q. LXI, art. 4)

Ainsi considérée, la force n'est pas une vertu spéciale, mais une vertu générale, ou mieux, une condition requise en toute vertu. « *Nomen fortitudinis dupliciter accipi potest. Uno modo, secundum quod importat quamdam animi firmitatem : et secundum hoc est generalis virtus, vel conditio cujuslibet virtutis.* » (S. Th , IIa IIae, q. CXXIII, art. 2.)

NOTE 3, *p.* 18.

S. Thomas explique (IIa IIae, q. CXXIII, art 4, ad. 1um que l'homme fort supporte tous les maux plutôt que d'abandonner le bien. « *Fortitudo bene se habet in omnibus adversis tolerandis.* » Mais il ne suffit pas, pour mériter pleinement cette épithète, de supporter des maux quelconques *Non tamen ex toleratione quorumlibet adversorum reputatur homo simpliciter fortis.* » Il faut, avant tout, que l'on soit assez vaillant pour affronter les maux extrêmes qui exposent la vie et peuvent entraîner la mort. « *Sed solum ex hoc quod bene tolerat etiam maxima mala. Ex aliis autem dicitur homo fortis secundum quid.* » Donc toute vertu comporte une fermeté qui la prépare à affronter, sans succomber, certaines difficultés de la vie, mais le propre de la force, ce qui en fait une vertu spéciale, c'est que, grâce à elle, nous pouvons passer par les épreuves les plus cruelles sans faiblir et sans trahir la cause du bien.

NOTE 4, *p.* 18.

Il faut que les actes de la force, pour être vertueux, émanent de la liberté. Or, où il n'y a pas de connaissance, il n'y a pas de liberté. L'impétuosité irréfléchie, l'ardeur aveugle qui, effets de l'ignorance, de la passion, d'un tempérament fougueux, nous entraînent et nous font braver les plus graves dangers, ne se confondent pas avec la vertu de force.

NOTE 5, *p.* 19.

La force est le principe de deux actes : l'agression et l'endurance, *aggredi et sustinere*. L'agression suppose qu'on prend l'offensive, qu'on va au-devant de l'ennemi et du danger, qu'on attaque, qu'on monte à l'assaut, l'endurance qu'on soutient un choc, un siège, qu'on supporte sans fléchir des douleurs extrêmes et le coup

de la mort. La seconde attitude comporte plus de fermeté que la première, et l'endurance est la principale manifestation de la force. « *Principalior actus fortitudinis est sustinere.* » (IIa IIae, q. CXXIII, art. 6.) Par l'agression, en effet, on modère l'audace ; par l'endurance, on maîtrise la peur. Or la force s'applique surtout à maîtriser la crainte, ce qui est plus difficile que de modérer l'audace. C'est plus difficile, étant donné que le danger, objet de la crainte et de l'audace diminue naturellement l'audace, tandis que naturellement il augmente la crainte. (Cf. S. THOMAS. *loc. cit.*) Le danger augmente d'autant plus la crainte qu'il est plus immédiat, qu'il vient d'un adversaire supérieur en puissance et qu'il doit se prolonger davantage. Mais quand on attaque, le danger est moins proche que si on le court ; quand on attaque raisonnablement, on se croit le plus fort. De plus on peut triompher par une agression subite et par une offensive de courte durée. Au contraire, l'endurance suppose qu'on est ou du moins que l'on se croit moins fort que l'adversaire, que le danger est immédiat et pressant, que l'on est exposé à un long combat et à une longue défensive : autant de conditions qui ajoutent aux obstacles et rendent l'endurance plus pénible que l'agression. (S.Th. *ibid.* ad 1um.)

Les auteurs se servent de cette philosophie pour montrer que le martyre est l'acte le plus sublime de la force. Si le martyr, disent-ils, a mérité une éclatante auréole, ce n'est pas qu'il se soit montré audacieusement agressif, c'est qu'il a poussé l'endurance à son dernier degré en supportant sans se défendre, sans résister, les plus cruels supplices. (Cf. SALMANTICENSES, *Cursus theologicus*. Tract. IX, q. XIV, disp. 3, dub. 2, n° 24.) Si le Christ est le roi des martyrs, c'est qu'il s'est élevé au sommet de cette héroïque passivité. Il a été l'agneau qui se laisse mener, sans réclamer, sans protester, à la boucherie. — (SALMANTICENSES, *ibid.*)

La passivité dont nous parlons doit d'ailleurs s'entendre *du corps et de la sensibilité*. Dans l'endurance, il y a, en outre, une activité intense de l'âme qui impose, avec une énergie invincible, ses ordres aux puissances inférieures de la nature. *Sustinere importat quidem pas-*

sionem corporis, sed actum animæ fortissime inhærentis bono. (S. Th. IIa IIæ, q. CXXIII, art. 6. ad 2um.)

Les hommes jugent de la perfection de la force d'après cette doctrine. Rien n'a autant excité notre admiration, en ces dernières années, que l'endurance de nos soldats à Verdun.

NOTE 6, *p.* 25.

L'usage de la force qui n'est pas réglé par la droite raison est un désordre. Ce désordre est plus ou moins grave, selon la nature des excès auxquels il aboutit, que ces excès nuisent à leurs auteurs ou au prochain. La guerre injuste où la force joue un si grand rôle n'est qu'un abominable brigandage. C'est à la raison de décider quand et dans quelle mesure il convient d'obéir soit aux inspirations de l'audace, soit aux inspirations de la crainte, quand, et, dans quelle mesure, il faut recourir à l'agression ou se contenter d'une résistance soit passive, soit énergiquement défensive.

Il n'est pas inutile de rappeler que la mesure prescrite par la raison n'est pas uniforme, elle varie d'après les circonstances ; nous l'avons enseigné en traitant des *passions*. Tantôt elle nous commande d'aller jusqu'au maximum de la hardiesse, tantôt de suivre la crainte sans essayer de la réprimer. Il s'agit ici d'une mesure morale, non d'une mesure toujours indiquée par un point mathématiquement fixe. Les plus grands transports de l'audace, comme les retraites les plus précipitées, peuvent être dictées par la saine raison.

NOTE 7, p. 28.

En marquant ses œuvres de son empreinte, la force montre déjà de la grandeur et atteint un noble but. C'est son but direct. *Fortis sic proximum finem intendit, ut similitudinem sui habitus exprimat in actu.* (S. Th., IIa IIæ, q. CXXIII, art. 7.) Nous reconnaissons cette vérité puisque instinctivement nous admirons les œuvres où apparaît

la force, quelle que soit, en dernier ressort, la cause à laquelle on les consacre. Le soldat qui combat héroïquement dans une guerre qu'il sait injuste, est admirable en quelque manière, non parce qu'il se dévoue à une mauvaise cause, mais parce que son réel courage est, en soi, et abstraction faite de sa cause, digne d'attention et de louange. Mais pour que ce courage soit considéré comme l'expression d'une vertu morale, il faut qu'il se déploie en faveur d'une cause juste et bonne, en un mot, qu'il soit inspiré par la volonté explicitement ou implicitement consciente de travailler à l'établissement du règne du bien et de Dieu. *Finis autem remotus est beatitudo vel Deus.* (S. Th., *ibid.*)

Au cours de ma conférence, j'ai passé sous silence cette distinction, bien qu'elle ne soit pas négligeable et bien que les scolastiques s'y arrêtent assez longuement. C'est que je désirais ne pas compliquer la question en soulignant une nuance que les auditeurs auraient eu de la peine à saisir. Je me suis contenté de la conclusion générale où j'ai dit qu'en fin de compte la force n'est pas une vertu qui ne s'exerce pas au profit du bien véritable. Elle garde une certaine perfection qui lui est spéciale, imprimer son caractère dans ses œuvres ; elle n'a pas la perfection morale requise pour la vertu qui, essentiellement tend, par le moyen des buts particuliers qu'elle atteint, au Souverain Bien. *Disposition ad optimum.* (Cf. Cajetan, IIa IIae, q. cxxiii, art. 7.) Pour être force, il suffit qu'elle mette de la fermeté dans son acte, pour être vertu, il faut qu'elle serve le Bien.

NOTE 8, *p.* 31.

Je n'ai pas parlé de la joie qui accompagne l'exercice de la force naturelle et acquise. S. Th. (IIa IIae, q. cxxiii, art. 8.) s'occupe de cette question. Il montre comment les souffrances et les luttes pénibles que l'exercice de la force impose au corps et à la sensibilité n'excluent pas les joies que l'âme, pendant ce temps même, peut goûter à ses sommets. A sa cime, l'âme est heureuse et quelquefois comme enivrée de la joie qu'elle éprouve à faire le bien, à préparer le triomphe du bien, mais d'autre part, à

la pensée de la mort, elle souffre et son corps souffre des supplices qui lui sont infligés. *Fortis ex una parte habet unde delectetur, scilicet secundum delectationem animalem, scilicet de ipso actu virtutis, et de fine ejus : ex alia vero parte habet unde doleat, et animaliter, dum considerat amissionem propriæ vitæ, et corporaliter. Unde legitur (2 Machab. VI-30) quod Eleazarus dixit : « Diros corporis sustineo dolores : secundum animam vero, propter timorem tuum libenter patior.* C'est par ce raisonnement que l'on arrive à pénétrer un peu le mystère de la Passion où Jésus, tout en goûtant la joie de la vision béatifique, est cependant en proie à d'atroces souffrances. Cf. S. Th., IIIª, P., q. XLVI, art. 6. 8.

Parfois la douleur sensible est si vive qu'elle absorbe la joie que l'âme goûte dans la pratique de la vertu. Pour que l'âme la goûte encore malgré d'affreuses souffrances physiques, il faut que la grâce s'y répande surabondamment, l'attache aux choses divines où elle trouve des délices plus fortement que les supplices corporels ne l'attachent aux tourments dont elle souffre. Ainsi, saint Tiburce marchant pieds nus sur des charbons ardents se sentait heureux comme s'il avait marché sur des roses.

En tout état de cause, la vertu de force empêche les souffrances physiques d'absorber la raison, et les délices de l'âme l'emportent sur ses douleurs aussi longtemps que l'homme préfère le bien de la vertu à la vie du corps. (S. Th., *ibid.*)

NOTE 9, *p.* 32.

Chez les Chrétiens, la force, entendue en un sens spécial, désigne une vertu naturelle et acquise, une vertu surnaturelle et infuse, un don du Saint-Esprit. La force acquise est due à la répétition des actes où elle s'affirme : elle s'appuie sur l'énergie naturelle de la volonté accrue par ses propres moyens. La force infuse émane de la grâce, s'appuie sur des secours surnaturels comme la grâce d'où elle émane, comme la fin où elle tend. La force infuse est évidemment d'un ordre supérieur à celui de

la force acquise, puisqu'elle a pour but de vaincre les difficultés extrêmes qui s'opposent à notre ascension vers notre surnaturelle béatitude. Cependant la force infuse, divine et surnaturelle en son essence, en ses actes, en son origine, tend à son but surnaturel d'une manière humaine et sous la direction de la raison humaine. La force considérée comme don du Saint-Esprit s'élève plus haut, c'est une disposition qui nous rend capables de suivre la direction du Saint-Esprit et, au milieu de souffrances sans proportion avec notre infirmité, de nous comporter d'une manière divine. Ainsi, par ce don, nous triomphons de difficultés dont nous ne pourrions pas triompher par la force infuse. « *Virtus fortitudinis respicit quidem opus difficillimum ex genere suo, non tamen secundum comparationem ad operantem*, quia non excedunt vires ejus. *Sed fortitudo donum etiam est circa ea* quæ excedunt humanam facultatem. » (S. Th., III, Sent., Dist. 24, q. III, art. 1.) Saint Thomas dit *etiam* car, pour lui, le don de force étend son action victorieuse à toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer dans la vie humaine. « *Licet donum fortitudinis principaliter sit circa illa opera supererogationis, nihilominus est etiam circa alias difficultates, circa quas est etiam virtus communiter*, sed non eodem modo. » (S. Th., III, Sent. q. II, art. 1, quæstiunc. 2 ad 1um.)

Non eodem modo, c'est-à-dire que le don de force, en face des difficultés excessives ou ordinaires, agit d'une manière divine. Il agit d'une manière divine car sous la motion du Saint-Esprit, l'homme semble se dépouiller de ses appréhensions et de ses infirmités natives pour s'approprier en quelque sorte la puissance divine et s'en servir comme de la sienne. « *Utens divina virtute tanquam sua, et operans ex motione et instinctu spiritus sancti, ut solidante infirmitatem nostram, et induente nos virtute ex alto.* (Jean de S. Thomas. *Cursus theol.* Ia IIae, q. LX, art. 6, n° 35. Alors l'homme qui, tout en suivant l'élan de la force infuse restait troublé, tremblant, étreint par l'angoisse, montre une parfaite assurance, une tranquillité absolue et même un enthousiasme et une joie admirables au milieu des supplices les plus intolérables. Cf. Jean de S. Tho-

MAS, *loc. cit.* nos 28-44; SALMANTICENSES. *Cursus theol. Arbor prædic. virtutum.* N° 95; S. THOMAS, IIa IIae, q. CXXXIX, art. 1.)

La béatitude qui correspond au don de force est la quatrième. *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Celui-là est vraiment fort, en effet, qui non-seulement accomplit les œuvres de la justice, — ce qui est déjà difficile, — mais qui les accomplit comme pressé par une soif insatiable de les accomplir, ce qui est extrêmement difficile. S. TH. IIa IIae, q. XXXIX, art. 2.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 39.

M. Paul Allard (*Dictionnaire apologétique*, Fasc. 14 *Martyre*) donne de nombreux et précieux détails historiques sur les martyrs. — Il rappelle la distinction établie par l'Eglise des premiers siècles entre les *confesseurs* qui, ayant affirmé publiquement leur foi et souffert pour elle, n'avaient cependant pas versé leur sang et les martyrs qui, pour le Christ, avaient enduré la peine capitale. On n'accordait pas l'auréole aux confesseurs, qui, d'ailleurs, refusaient d'accepter le titre de martyrs. — Les Chrétiens de Lyon, enfermés dans les prisons, demandent qu'on réserve ce titre à ceux qui sont morts pour Dieu. « Ce sont ceux-là, disent-ils, qui sont les vrais martyrs; nous, nous ne sommes que de modestes et humbles confesseurs. » (EUSÈBE, *Histoire ecclés.*, II, V, 2-3, cité par Allard, *loc. cit.*, col. 363).

A propos de la vénération dont les confesseurs étaient l'objet, M. Allard parle aussi du privilège qu'on leur accordait d'intercéder pour les renégats et de faciliter leur réconciliation avec l'Eglise. A ce sujet, il y eut des abus. Cédant à une indulgence excessive, quelques confesseurs donnèrent directement et en leur nom aux

lapsi des billets les réintégrant dans la communion ecclésiastique. C'était empiéter sur le pouvoir épiscopal. Il y eut des réclamations, S. Cyprien, en particulier, revendiqua son droit et le fit triompher. (Allard, *ibid.*, col. 364).

Cependant l'article de M. Allard est parfois incomplet et contient des inexactitudes. Je n'en donnerai qu'une preuve à propos des Dominicains martyrs en Extrême-Orient. Parmi les martyrs du Japon, M. Allard ne parle que de six dominicains (col 469), puis de « plusieurs Jésuites, dominicains », etc, martyrisés aux XVIIe et XVIIIe siècles. Or, parmi les 205 martyrs du Japon que Pie IX a béatifiés le 6 juillet 1867, la moitié appartenait soit au grand Ordre, soit au Tiers-Ordre de Saint-Dominique, soit à la Confrérie du Rosaire, « *quorum plus quam dimidia pars ad ordinem Prædicatorum attinebat* ». (Bréviaire dominicain, 2 juin. Treize prêtres : Alphonse Navarette, Alphonse de Mena, Ange Orsucci, Dominique Castellet, François Moralès, Hyacinthe Orphanell, Joseph de Saint-Hyacinthe, Jean de Saint-Dominique, Louis Bertrand, Louis Flores, Pierre Vasquez, Thomas du Saint-Esprit, Zumarraga ; Cinq clercs profès : Joseph de Saint Hyacinthe, Alejo, Dominique du Rosaire, Thomas du Rosaire, Mancio de Saint-Thomas, Dominique ; cinq frères convers, Antoine de Saint-Dominique, Mancio de la Croix, Pierre de Sainte-Marie ; Thomas de Saint-Hyacinthe, Gaspar Cotenda étaient du grand Ordre et font partie de la belle phalange que Pie IX a mise sur les autels.

Il semble aussi qu'il n'était pas permis de passer sous silence le nom d'Alphonse Navarette. Uni à un Augustin, Ferdinand de Saint-Joseph, Alphonse Navarette persuada aux missionnaires des différents Ordres qu'ils devaient confesser leur foi et donner aux fidèles qui apostasiaient en trop grand nombre l'exemple du courage. Navarette et onze de ses frères sortirent de leur cachette, parurent en habit, prêchèrent ouvertement l'Evangile, et furent saisis et condamnés à mort par les persécuteurs. Cette héroïque attitude exerça sur tous les missionnaires du Japon, sur tous les chrétiens une influence décisive et leur rendit la force morale qui,

au grand préjudice de la Religion, menaçait de les trahir. — Cf. Bréviaire dominicain, 2 juin.

Pour la Chine, M. Allard a bien nommé les Dominicains Pierre Sanz, François Serrano, Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz, martyrisés, le premier en 1747, les autres en 1748, et béatifiés par Léon XIII en 1893, mais il ne dit rien du premier martyr de Chine, François de Capillas. François de Capillas béatifié par Pie X en 1909, méritait une mention spéciale parce que martyrisé au mois de janvier 1648, il a, en Chine, versé le premier son sang pour la foi, et parce qu'il s'est montré d'une vaillance digne de toute admiration. C'est lui qui adressait ces belles paroles au mandarin qui le faisait torturer : « Je n'ai d'autre maison que le monde, d'autre toit que le firmament, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que celle que m'envoie la Providence, d'autre but en Chine que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et pour le bonheur de ceux qui croient en son nom..... Tu peux m'arracher le cœur de la poitrine, tu ne m'arracheras pas le Dieu à qui je suis consacré par le baptême et la profession. »

En racontant l'histoire du Tonking, M. Allard parle de deux Dominicains martyrisés en 1773 — c'est je crois en 1753, — le P. Hyacinthe Castanado, — il faut dire Castañeda, — et le Père tonkinois, Vincent Liam (col 475). Il oublie les deux premiers martyrs dominicains qui, exécutés en 1745, furent béatifiés en 1906, les PP. François Gil et Mathieu Alphonse Liciniana. Comme dominicains martyrisés au Tonking en 1838, il nomme Mgr Ignace Delgado et Mgr Dominique Henarés. Il faut y ajouter avec le P. Joseph Hernandès, des Dominicains indigènes, des prêtres tertiaires que la Bulle de Léon XII (1901) béatifie en même temps que Mgr Delgado et Mgr Hénarès. M. Allard raconte que deux évêques Espagnols Mgr Diaz et Mgr Berrio-Ochoa, puis un dominicain indigène, le P. Kuang furent mis à mort Mgr Diaz en 1857, les deux autres en 1861. Mgr Diaz et Mgr Berrio-Ochoa étaient espagnols, mais aussi dominicains. De plus en 1858 le père Melchior Garcia Sampedro fut martyrisé. La cause de béatification est pendante et unie à celle de Mgr Joseph Diaz. En 1861 avec

Mgr Berrio-Ochoa, il faut citer Mgr Jérome Hermosilla et Pierre Almato béatifiés en 1906 en même temps que nos martyrs au Tonking de 1745 et de 1753.

J'emprunte ces détails à un livre édité en Espagne en 1916 et intitulé *Los Dominicos en el extremo Oriente*. Les auteurs de ce livre ont puisé leurs renseignements dans les archives de la Province des Philippines à laquelle appartiennent tous les martyrs cités plus haut.

Il est regrettable aussi que M. Allard ait donné si peu de place aux martyrs du moyen âge.

NOTE 2, p. 42.

Il n'est pas de tortures, que les ennemis de la foi n'aient inventées pour en avoir raison. Païens, hérétiques, mahométans, schismatiques, révolutionnaires ont eu recours aux cruautés les plus inouïes afin de vaincre la constance des martyrs. Leurs héritiers n'ont pas oublié le secret de leur barbarie. Pendant la dernière guerre, la fureur russe, turque, protestante s'est livrée à des excès qui n'ont jamais été dépassés. Mille témoignages prouvent que les chrétiens d'Orient et les Polonais ont été l'objet des traitements les plus inhumains.

Il n'est pas douteux que même en Belgique et en France, certains protestants allemands aient montré parfois une haine farouche. Il suffit de se rappeler les supplices qu'ils ont employés contre des prêtres dont les noms sont parfaitement connus. Le martyre du curé de Gelrode (près de Tirlemont) est un de ces faits qui méritent d'être flétris avec la dernière énergie. Voici ce que raconte à son sujet, M. Emmanuel Gemarra, lazariste originaire du Paraguay, étudiant, à Louvain en 1914 : « L'infortuné (il s'appelait Dergent) fut emmené à Aerschot, où on le dépouilla de tous ses vêtements, et on voulut le contraindre à abjurer sa foi. Comme il s'y refusait, on l'attacha à une croix en face de l'église et on lui broya la pointe des doigts, des mains et des pieds à coup de crosse. Puis on amena tous les habitants qu'on fit défiler en les obligeant à uriner sur lui, chacun à son tour. Après l'avoir fusillé, on le jeta dans

le canal Demer, d'où son cadavre fut retiré plusieurs jours plus tard et déposé dans la baraque de Werchter. » (Cf. Allard, *loc. cit.*, col. 413).

NOTE 3, *p.* 43.

Les Salmanticenses, tout en déclarant commune parmi les théologiens l'opinion qui refuse de placer la Sainte Vierge au nombre des martyrs proprement dits, attestent que plusieurs docteurs considérables, saint Jérôme, saint Bernard, saint Anselme, saint Ildefonse penchent pour l'opinion contraire. Ils ajoutent quelques réflexions utiles. D'abord ils déclarent que la force de la Vierge au Calvaire l'a de beaucoup emporté sur celle des martyrs, *etsi internus dolor, et animi fortitudo, ac sustinentia Virginis beatissimæ longé superaverit omnium martyrum fortitudinem.* Si Marie n'est pas rigoureusement martyre, c'est que la douleur de Marie venait du dedans, de son amour pour son Fils, tandis que dans le martyre, la douleur doit venir d'une violence extérieure qui cause la mort. Ils disent ensuite que la gloire accidentelle et spéciale aux martyrs est virtuellement contenue dans la gloire essentielle due à la Vierge, à raison de son martyre *spirituel*. Il ajoutent enfin, après Suarez, qu'on doit concéder à la Vierge une nuance de gloire répondant à la sublimité de son courage et de son invincible patience, que cette nuance de gloire, ayant quelque rapport avec la spéciale auréole accordée aux martyrs, renferme une récompense insigne et plus précieuse que cette auréole. (*Tract. theol.* Tract. IX, q. IV, Disp. 3, Dub. 2, n° 22.)

NOTE 4, *p.* 46.

Quand nous disons que seul est martyr celui qui endure la mort, nous n'affirmons pas que le mérite du martyre soit nécessairement au-dessus de tout mérite, ni que les martyrs soient nécessairement les premiers dans le royaume des élus. Nous affirmons que l'auréole

du martyre n'appartient qu'à ceux qui sont morts pour la foi. Mais cette auréole n'est qu'un fleuron dans la couronne, il peut se faire que la couronne d'un saint qui n'a été ni vierge, ni docteur, ni martyr, qui, en conséquence, ne porte aucune auréole, soit pourtant plus éclatante que la couronne d'une vierge, d'un docteur ou d'un martyr. C'est que le mérite et la récompense ne se mesurent pas seulement à la difficulté de l'action qui nous les vaut, mais surtout à la charité qui nous inspire. Pour juger de la grandeur de ce qu'il y a de substantiel dans le mérite, il faut regarder avant tout à l'intensité de la charité. Pour juger si quelqu'un mérite cette récompense spéciale et accidentelle qui s'appelle l'auréole, il faut savoir s'il a été vierge, docteur ou martyr. Ainsi un saint qui n'aura pas l'auréole du martyre, pourra être au-dessus d'un martyr, il en sera de même pour deux martyrs qui auront souffert la même peine pour la même foi. « *Voluntariè martyr potest mereri sua voluntate præmium essentiale* (ex charitate majori) *æquale vel majus eo quod martyri debetur. Sed aureola debetur difficultati quæ est pugnæ martyrii; unde aureola voluntarie tantum martyribus non debetur.* » (S. Th., IV Sent., Dist. 49, q. v, art. 3, quæstiunc. 2, ad 3um ; quæstiunc. 3, solut. 3). Il peut arriver que, dans une société, un magistrat soit plus méritant qu'un général victorieux. On lui devra une plus haute récompense, cependant on ne le récompensera pas en lui donnant une épée d'honneur, on réservera cette épée pour le général.

NOTE 5, *p.* 49.

Les scolastiques se livrent à de longues discussions au sujet de l'enseignement contenu dans ces dernières lignes. Généralement ils se rallient au sentiment de saint Thomas qui dit : « *Contingit tamen quandoque quod aliquis post mortalia vulnera pro Christo suscepta vel quascumque alias tribulationes continuatas usque ad mortem, quas a persecutoribus patitur pro fide Christi, diu vivat : in quo statu actus martyrii meritorius est.* » (II^{a} II^{ae}, q. CXXIV, art. 5, ad 4um.)

Ailleurs, pour fonder sa doctrine, saint Thomas

invoque la pratique de l'Eglise qui range parmi les martyrs, des saints qui ont survécu plus ou moins à leurs blessures, mais qui ont fini par en mourir, sainte Cécile, par exemple. (Cf. IV sent., dist. XLIX, q. V, art. 3, quæstiunc. 2, ad 7um.)

NOTE 6, *p.* 50.

Saint Thomas explique cette raison d'une façon profonde (IV sent., *loc. cit.*, ad 3um). Il faut, dit-il, beaucoup plus de volonté pour accomplir certains actes que pour désirer de les accomplir, à raison de la jouissance ou de la souffrance excessive dont ils sont inséparables. Notre-Seigneur dit bien que quiconque désire la femme de son prochain, commet l'adultère dans son cœur; il ne dit pas qu'il est coupable comme s'il l'avait commis en fait. La volonté qui ne va pas au delà du désir n'a point le caractère absolu, achevé, efficace qu'elle a si elle passe à l'action. Ce principe est d'une force singulière quand on l'applique à notre sujet, car le désir est souverainement distinct de sa réalisation et si la réalisation comporte un caractère décisif et irrévocable que n'entraîne pas le désir, c'est bien dans la matière qui nous occupe.

NOTE 7, *p.* 51.

Quatre vertus concourent à l'acte du martyre : la force, la patience, la charité, la foi. Essentiellement, le martyre est essentiellement un acte d'endurance qui nous fait supporter fermement la mort, or l'endurance émane directement de la force et de la patience, de la force comme de son principe, de la patience comme d'une puissance qui sert la force lorsque celle-ci produit son acte principal qui est de supporter la souffrance et la mort (II^{a} II^{ae}, q CXXIX, art. 2, ad 3um).

Mais la charité a sa part aussi dans l'acte du martyre, car c'est la charité qui influe sur la force et la stimule. « *Ad actum martyrii inclinat quidem charitas sicut primum et principale motivum, per modum virtutis imperan-*

tis. (*Ibid.*, ad 2um. Quant à la foi, elle est la fin du martyre qui a pour but de l'affermir. *Martyrium comparatur ad fidem sicut ad finem in quo aliquis confirmatur.* (*Ibid.*, ad 1um.)

Ainsi dans le martyre, la charité commande, la force aidée de la patience exécute et l'affermissement de la foi est le terme.

NOTE 8, *p.* 53.

Il est évident que si quelqu'un verse son sang pour affermir le schisme ou l'hérésie, il n'est pas martyr, quand même il serait de bonne foi. Si étant de bonne foi et appartenant, à cause de cela, à l'âme de l'Eglise, il sacrifie sa vie pour rendre témoignage à un dogme, par exemple, à la divinité de Jésus-Christ, est-il impossible qu'il soit martyr *devant Dieu* et qu'il obtienne de Dieu l'auréole due au martyr? Au premier abord, je ne suis pas porté à le penser. Cependant, je dois ajouter que jamais l'Eglise ne le rangera parmi les martyrs. Premièrement, en effet, l'Eglise n'aura pas le moyen de constater qu'il était de bonne foi, ni de prouver qu'il est mort pour rendre témoignage à une vérité, non au schisme ou à l'hérésie. Secondement, sa mort, qu'il le veuille ou non, ajoute à l'autorité du schisme ou de l'hérésie, et l'Eglise ne peut pas glorifier un acte qui aurait un tel effet. C'est pourquoi l'Eglise, fut-elle sûre de la bonne foi d'un hérétique ou d'un schismatique, ne peut le traiter comme un martyr, ce serait *pratiquement* donner du crédit à l'erreur. Il faut interpréter à la lumière de cette distinction certains textes des saints Pères, par exemple, de saint Augustin et de saint Cyprien pour les concilier, avec l'appréciation de plusieurs missionnaires qui regardent comme martyrs des schismatiques de bonne foi, condamnés à mort parce qu'ils ont refusé d'abjurer la foi chrétienne. (Cf. ALLARD, *loc. cit.*, col. 339-341.)

NOTE 9, *p.* 57.

Voici le texte où saint Alphonse de Liguori paraît revendiquer le titre de martyrs pour les infirmiers ou

les infirmières morts par charité au service des malades ou des pestiférés. « *De illis, qui in obsequio pestiferorum ex charitate moriuntur, dicit Martyr. roman.* 28 februarii : quos velut martyres religiosa fides venerari consuevit. *Et veros martyres esse tenent 12 Academiæ, 13 cardinales, et plus quam 300 auctores, contra Hurt. et alios.* » (*Theol. moralis*, lib. VI, n° 100).

Contenson accuse de *nouveauté* cette opinion défendue de son temps par le P. Théophile Raynaud (*Theol. mentis et cordis*, lib. XI, dissert. III, cap. 2). Il la combat ensuite longuement et avec assez d'âpreté. En ce qui concerne l'autorité du martyrologe, il fait remarquer que les fidèles appelaient martyrs par analogie, seulement par analogie, les diacres, les prêtres, les chrétiens, qui au temps de l'empereur Valérien étaient morts héroïquement au service des pestiférés, *velut martyres*. De fait, le martyrologe ne dit pas que ces prêtres, ces diacres et ces chrétiens aient été martyrs, mais que la foi religieuse des âmes pieuses avait pris l'habitude de les vénérer comme des martyrs. « *Quos velut martyres religiosa piorum fides venerari consuevit.* »

NOTE 10, *p.* 59.

Pour savoir si quelqu'un est martyr, il faut regarder à la cause qu'il défend, à la peine qu'il endure.

Il n'est pas nécessaire que la cause soit surnaturelle directement et substantiellement, *ratione materiæ*, il suffit qu'elle le soit indirectement en se rattachant à une fin surnaturelle et à Dieu. Affirmer au prix de sa vie une vérité scientifique, c'est se consacrer à une cause purement humaine, mais refuser de renier cette vérité parce que Dieu défend de mentir, quelle que soit la vérité à laquelle le mensonge est contraire, c'est mourir pour une cause surnaturelle. (S. Th. IIa IIae, q. CXXIV, art. 5, ad 2um).

Verser son sang pour son pays, c'est le verser pour un intérêt en soi purement naturel, mais se sacrifier au service de son pays, parce qu'en agissant ainsi, on défend indirectement la véritable foi contre des ennemis qui la corrompraient ou la détruiraient, c'est se sacrifier

à un intérêt surnaturel. (Cf. Th. IV. Sent. Dis. 49. q. v, quæstiunc. 2, ad 11um). Dès lors on souffre comme chrétien et l'on peut, — de ce côté, — être martyr, non seulement quand on souffre la mort pour un article du symbole, mais encore lorsque, par attachement au Christ, on souffre la mort afin de rester fidèle à une vertu quelconque ou afin d'éviter un mal quelconque. « *Ut Christianus patitur, non solum qui patitur pro fidei confessione, quæ fit per verba, sed etiam quicumque* patitur pro quocumque bono faciendo, vel pro quocumque peccato vitando propter Christum : *quia hoc totum pertinet ad fidei protestationem.* » (IIa IIæ, p. cxxiv, art. 5, ad 1um). Dès lors toute vertu, tout bien humain, rapportés à Dieu peuvent devenir divins et l'on peut être martyrs en les soutenant jusqu'à la mort. *Bonum humanum potest effici divinum, ut si referatur in Deum : ideo potest esse quodcumque bonum humanum martyrii causa secundum quod refertur in Deum.* (*Ibid.* ad 3um).

En vertu de ces principes, il est permis, *à ne considérer que la cause du martyre*, de penser que des soldats mourant dans une guerre juste ou dans une croisade pourraient être martyrs, s'ils souffraient par amour de Dieu et pour obéir à Dieu.

Mais il faut regarder et à la cause et à la peine. Généralement les théologiens exigent que la peine capitale soit infligée par une violence extérieure et en haine de la foi, qu'en l'endurant, on se montre purement passif. — En conséquence le soldat et le croisé qui tombent en combattant les armes à la main ne sont point strictement martyrs. — J'avoue que saint Thomas ne parle point d'une façon aussi nette. Il dit bien que le martyr ne se livre pas à l'agression, qu'il s'en tient à l'endurance. « *Principalior actus fortitudinis est sustinere ; ad quem pertinet martyrium, non autem ad secundarium actum ejus qui est aggredi* ». IIa IIæ, q. cxxiv, art. 2, ad 3um). Il ne dit pas clairement que le martyr doive pousser l'endurance et la passivité jusqu'à mourir sans se défendre. On trouve même un texte où le saint Docteur paraît affirmer que les soldats se sacrifiant en défendant leur pays contre des envahisseurs qui corrompraient la foi chrétienne pourraient être considérés

comme des martyrs. « *Cum quis propter bonum commune non relatum ad Christum mortem sustinet, aureolam non meretur; sed si hoc referatur ad Christum, aureolam merebitur et martyr erit; utpote si Rempublicam defendat ab hostium impugnatione qui fidem Christi corrumpere moliuntur, et in tali defensione mortem sustineat.* » IV. Sent. Dist. 49, q. v, art. 3, quæstiunc. 2, ad 11um). Malgré ce texte, étant donnée l'opinion presque commune des commentateurs je pense qu'il faut interpréter formellement saint Thomas, maintenir qu'il exclut toute action agressive de la part du martyr quand il demande à celui-ci de s'en tenir à l'endurance et à l'attitude entièrement passive. Alors la défense dont il parle au IVe livre des Sentences ne serait pas une défense par le glaive, une défense mêlée d'offensive, mais une défense par les armes morales d'une patience et d'une longanimité poussées jusqu'à la mort.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 70.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de la force dans la vie chrétienne qui est un perpétuel combat contre les passions, le monde et le démon. Il n'est pas une vertu qui ne succombe si elle n'est soutenue par la force, par la patience et la persévérance, car il n'est pas une vertu qui ne subisse de terribles assauts. La foi, l'espérance, la charité, la justice, la tempérance ont besoin de l'assistance de la force pour supporter les épreuves auxquelle les soumet le temps, pour triompher de leurs ennemis. C'est pourquoi saint Paul écrivait aux Ephésiens : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang,

mais contre les princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les mauvais esprits répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et après avoir tout surmonté, rester debout. » *Ephès.* VI, 10-14.

Pie X, le 11 septembre 1904, rappelait, dans une allocution adressée à M. Marc Sangnier et aux sillonistes cette nécessité de la force. « Oui, disait-il, il faut de la force et du courage pour conserver la foi quand tant d'autres la perdent, pour rester fils dévoués de l'Eglise quand tant d'autres la combattent, pour garder le trésor précieux de la parole de Dieu quand tant d'autres l'ont banni de leurs âmes. Il faut de la force et du courage pour se vaincre soi-même, pour dompter ses propres passions, pour rester fidèles à la vérité et à la vertu et pour dominer l'esprit du mal qui trompe le monde par le mensonge. »

NOTE 2, *p.* 72.

Le mot *induamini* dont se sert l'Evangile pour peindre l'action du Saint-Esprit sur les Apôtres signifie que la vertu d'en haut pénétrera et imprégnera jusqu'au fond l'âme de Pierre et de ses compagnons et ainsi les élèvera à la hauteur de leur mission.

NOTE 3, *p.* 74.

Il n'est pas étonnant que saint Paul emploie tant d'expressions guerrières quand il veut exciter ses disciples à l'apostolat. Sous sa plume viennent les mots de bouclier, de casque, de glaive. (*Ephès.*, VI, 16-17.) Il dit à ses disciples : « Soyez fermes, les reins ceints de la vérité, revêtus de la cuirasse de la justice, et les sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Evangile de paix (*Ibid.*, 14)... Prends ta part de la peine comme un soldat du Christ Jésus. Dans le métier des armes, nul ne s'embarrasse de la vie, s'il veut plaire à celui qui l'a enrôlé

et l'athlète n'obtient la couronne que s'il a lutté selon les règles (II *Timoth.*, II, 3-6). Combats le bon combat, conquiers la vie éternelle. » (I *Timoth.*, VI, 12.) Il se compare lui-même aux lutteurs qui ont achevé leur course, et qui attendent les palmes que la justice doit aux vainqueurs. (II *Timoth.*, IV, 7.)

NOTE 4, *p.* 79.

Saint Thomas (IIe IIae, q. CII, art. 2) explique ce que c'est que gouverner. Gouverner, c'est mouvoir des sujets vers une fin. Le chef, quel que soit le domaine où il est le maître, ressemble au pilote qui conduit sa barque. Cela exige en celui qui gouverne une volonté plus puissante et plus ferme que celle des sujets. « *Omne autem movens habet excellentiam quamdam, et virtutem supra id quod movetur.* » Commander est, en effet, un acte de raison, mais qui suppose un acte de volonté. L'homme à qui manque le caractère est incapable de commander comme celui à qui manque la raison. Plus le champ où s'exerce le commandement est vaste, plus la force morale est nécessaire à celui qui l'exerce pour combattre le mal et supporter ce qu'il faut quand on veut défendre le bien. Toutes les vertus qui se rattachent à la force sont requises en l'homme qui commande : la magnanimité, la libéralité, la magnificence, la constance, la patience, la persévérance. Il doit même y avoir quelque chose d'invincible dans celui qui gouverne. « S'il y a dans un Etat quelque autorité capable d'arrêter le cours de la puissance publique et de l'embarrasser, personne n'est en sûreté. » (Bossuet. *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, liv. IV, art. 1er, VIIIe prop.)

NOTE 5, *p.* 80.

Bossuet s'étend sur l'obligation d'être fermes pour ceux qui commandent. Ils ne doivent pas se laisser intimider, ni reculer devant les responsabilités. Néhémias disait : « Tout le monde voulait m'intimider, espérant que nous cesserions de travailler aux murailles de la ville : mais

moi je m'affermissais davantage... Mes semblables ne fuient jamais. Je connus que ces faux prophètes... avaient été gagnés pour m'épouvanter... » (II Esdras, vi, 9-13).

Le dépositaire du pouvoir doit encore montrer de la fermeté contre « l'artifice de ses favoris et contre l'ascendant qu'ils prennent sur lui »; s'abstenir de changer ses résolutions quand elles ont été adoptées conformément aux règles de la prudence. (*Loc. cit.*, prop. viii-xi.) Il faut qu'on retrouve la même incorruptible vigueur quand il s'agit de faire régner la justice, « d'enfoncer les cabales de l'iniquité. » Il est nécessaire « que la justice ne soit pas seulement forte, mais encore qu'elle soit invincible et intrépide. » (*Ibid.*, liv. VIII, art. 3, prop. ii-iii.)

NOTE 6, *p.* 86.

Bossuet s'élève ensuite contre la mollesse de la volonté. « Celui qui veut mollement veut sans vouloir; il n'y a rien de moins propre à exercer le commandement, qui n'est qu'une volonté ferme et résolue. »

Cependant, il y a une fausse fermeté qui est opiniâtreté, endurcissement et non fermeté. « La force du commandement poussée trop loin; jamais plier, jamais condescendre et jamais se relâcher, s'acharner à vouloir être obéi à quelque prix que ce soit; c'est un terrible fléau sur les rois et sur les peuples... Les bonnes maximes outrées perdent tout. Qui ne veut jamais plier casse tout. » (*Ibid.*, liv. IV, art. 2, prop. i-ii.)

La véritable force s'exerce avec souplesse, est le fruit de l'intelligence et de la sagesse auxquelles il appartient d'en régler l'emploi. De même, la force qui, dans les questions de justice ne serait pas tempérée par la clémence, deviendrait une dureté insupportable. « David avait compris que la justice doit être exercée avec quelque tempérament; qu'elle devient inique et insupportable quand elle use impitoyablement de tous ses droits et que la bonté, qui modère ses rigueurs extrêmes, est une de ses parties principales. » (*Ibid.*, liv. VIII, art. 4, prop. v.)

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 97.

Les scolastiques, en traitant de la vertu, parlent fréquemment de ses parties *intégrantes*, de ses parties *subjectives*, de ses parties *potentielles*. Je crois utile d'expliquer ce langage, pour les lecteurs qui n'y sont pas initiés. Les parties intégrantes d'une vertu sont les perfections ou les dispositions dont elle a besoin pour que son œuvre soit complète et achevée. Ainsi la prudence ne peut se passer de la mémoire, de la docilité, de la perspicacité, etc. Elle reste inférieure à son rôle et plus ou moins mutilée comme un homme privé de ses bras ou de ses jambes, si une ou plusieurs de ces perfections lui font défaut. Les parties intégrantes de la force sont la disposition à l'agression et la disposition à l'endurance.

Secondement, on appelle parties subjectives les formes spécifiques de la même vertu, par exemple, la prudence *monastique* ou personnelle, la prudence *politique*, *domestique*, *militaire*. Il n'y a qu'une espèce de force, dès lors, quand on s'occupe de la force, il n'y a pas lieu d'en rechercher les parties subjectives.

Troisièmement, les parties potentielles de la vertu sont les qualités ou les vertus qui tendent à des actes moins importants et se rapportent à l'acte principal de la vertu en question et en favorisent l'éclosion. Ainsi la magnanimité, la magnificence, la patience, la persévérance sont des parties potentielles de la force.

NOTE 2, *p.* 99.

Je ne crois pas inutile d'énumérer ici rapidement les vices directement opposés à la force, les vertus qui se rattachent à elle et les vices contraires à chacune de ces vertus.

Les deux vices opposés à la force sont l'audace exces-

sive (témérité, imprudence, effronterie, etc.) qui est une exagération de l'esprit d'agression, la crainte excessive qui est faiblesse ou lâcheté.

Les vertus qui se rattachent à la force, en étendent et en facilitent l'exercice sont : 1° La *magnanimité* qui, à son tour, a besoin d'une certaine *assurance* et d'une certaine *confiance* en soi. Vices opposés à la magnanimité : la *présomption*, l'*ambition*, la *vaine* gloire où l'on pèche par un amour désordonné de la grandeur, la *pusillanimité* qui comporte une crainte puérile de toute initiative un peu hardie. 2° La *magnificence* qui est comme une application de la magnanimité aux œuvres extérieures. L'esprit de *parcimonie* est l'ennemi de la magnificence. (Petitesse, étroitesse.). 3° La *patience*, à laquelle s'oppose l'*impatience*. 4° La *persévérance* qui est offensée par la *mollesse* de la volonté, (défaut de persévérance) et par l'*obstination* ou *opiniâtreté*, (excès d'une âme qui s'entête à tort et à travers.)

NOTE 3, *p.* 102.

S. Thomas et ses disciples ont puisé dans Aristote les idées qu'ils professent au sujet de la magnanimité. C'est à peine s'ils y ont ajouté quelque chose en précisant la doctrine du Philosophe. Ils se sont contentés d'appliquer à la morale chrétienne ce que le Stagyrite enseignait au point de vue de la morale naturelle. L'analyse qu'Aristote fait de la vertu de magnanimité est d'ailleurs admirable.

« Si l'on veut connaître à plein la manière d'Aristote, dit Barthélemy Saint-Hilaire, (*Morale d'Aristote*, Préface, p. CXXXIX et suiv.) c'est surtout le portrait du magnanime qu'il faut lire. Il n'a rien écrit de plus simple, de plus grand, de plus naturel. Dans ce tableau achevé, il n'est point une nuance qui ne soit importante et réelle ; pas un trait qui n'ait sa valeur et son but. Quand on a eu dans sa vie le bonheur de rencontrer une de ces âmes supérieures, et de l'observer à loisir, on est tout étonné de l'exactitude de cette noble peinture. Il n'est pas jusqu'aux allures corporelles du magnanime que le regard attentif du philosophe n'ait remarquées.

Mais par une imitation involontaire, quelque chose de l'original est passé dans cette copie si fidèle. Le style d'Aristote y est solide, puissant et serein comme le magnanime lui-même. Mais il y a aussi un peu de son laisser-aller et de son abandon. Lui non plus ne s'occupe point des détails, et dans ce morceau qui est un chef-d'œuvre, je ne crois pas qu'on puisse trouver une expression saillante. L'ensemble seul est saisissant de grandeur et de beauté; il a le reflet de la majesté silencieuse de celui qu'il peint, comme il en a la force et la sobriété. »

NOTE 4, *p.* 110.

Si on lit superficiellement Aristote, on est exposé à croire que d'après lui, le magnanime, avant tout cherche les honneurs. Ce serait tomber dans une grave erreur d'interprétation. Comme il est facile de s'en rendre compte, quand on examine le tableau tracé par le Philosophe, il s'agit pour le magnanime, non d'obtenir les honneurs et l'estime des hommes, mais de vivre à une telle hauteur, d'avoir et de professer des sentiments d'une telle noblesse, de faire des œuvres où apparaît tant de grandeur, que les honneurs et l'admiration lui sont dus. La magnanimité, en effet, est une vertu qui tend au bien comme toutes les vertus, qui se distingue parce qu'elle cherche un bien dont les proportions sont vastes et dont la grandeur éclate à tous les yeux. Atteindre ce bien, mériter du même coup d'être honoré, voilà le souci du magnanime. Ce qui le préoccupe c'est de ne faire que des choses honorables, de ne rien faire de contraire aux lois de l'honneur, ce n'est pas d'obtenir des honneurs. Il n'a rien de commun avec l'ambitieux qui ne s'attache pas au bien s'il n'espère en retirer des louanges et des dignités. Ce sens, on n'en saurait douter, est bien celui d'Aristote. Aristote enseigne expressément en effet, que le magnanime est peu sensible aux grandes distinctions dont il est l'objet et qu'il dédaigne les applaudissements du vulgaire. (*Morale à Nicom.*, liv. IV, ch. III.)

Cependant, Aristote dit que le magnanime oublie les bienfaits qu'il a reçus, qu'il montre quelque lenteur

quand il faut agir et quelque ironie dans ses rapports avec les autres, qu'il n'est pas facilement sociable et enfin, qu'il ne s'intéresse guère à ce qui est utile. Ces dispositions, lorsqu'on les comprend bien, loin d'être blâmables, sont louables au plus haut degré. *Non sunt vituperabiles, sed superexcedenter laudabiles*. (S. THOMAS, IIa IIae, q. CXXIX, art. 3, ad 5um.) Quand, en effet, on dit que le magnanime n'est pas heureux des bienfaits qu'il reçoit, c'est qu'il aimerait mieux donner que recevoir, c'est qu'il voudrait répandre des bienfaits l'emportant sur ceux qu'il reçoit, et cela, c'est le comble de la reconnaissance. Quand on lui reproche son peu de promptitude dans l'action, c'est qu'il se réserve pour les grandes choses et qu'il n'a point de goût pour les petites. S'il montre parfois quelque dédain, c'est que les préoccupations du vulgaire ne l'intéressent pas. Il n'est pas facilement sociable parce qu'il ne se lie pas familièrement avec tout le monde : pour se lier avec tout le monde, il faudrait se résigner à l'adulation et à la dissimulation, ce qui lui répugne souverainement, car cette attitude ne peut se concilier avec la grandeur. On trouve qu'il pèche en négligeant trop ce qui est utile, mais au contraire, il s'élève en faisant toujours passer l'honnête avant l'utile et le bien avant son intérêt. (Cf. S. THOMAS. *Ibid.*)

NOTE 5, *p.* 111.

Non seulement la magnanimité suppose de la force, mais, en un certain sens, la force est de la magnanimité et réciproquement. Il appartient, en effet, à la force de nous communiquer une fermeté qui nous rend capables de vivre et de lutter sans défaillance au milieu des pires dangers. Or, il y a quelque chose de grand dans l'homme qui brave les suprêmes dangers. Mais le magnanime qui, en tout, aspire à ce qui est grand, accomplit les plus hauts exploits de la force, et, pour les accomplir, s'expose aux plus graves dangers, s'y expose avec promptitude, sans hésiter et sans trembler. Ainsi on le voit faire preuve de grandeur, dans l'exercice de la force.

Pro his quæ vere sunt magna, magnanimus promptis-

sime se periculis exponit; quia operatur magnum in actu fortitudinis, sicut in actibus aliarum virtutum. » (IIª IIæ, q. CXXIX, art. 5, ad 2um). Par nature, la magnanimité tend même à l'héroïsme qui est le comble de la force. *Est virtus inclinans ad opera magna et heroica in omni genere virtutum.* (SALMANTICENSES. Arb. Prædicam. Virtut.) n° 97.

NOTE 6, *p.* 112.

Il serait intéressant et utile de montrer le rôle de la magnanimité dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Saint Paul peint la foi magnanime quand il rappelle l'attitude des saints, des Patriarches se livrant entièrement et aveuglément à la parole de Dieu. Il y a de la grandeur en effet dans cette conduite d'Abraham s'abandonnant à Dieu, quittant son pays et se mettant en chemin sans savoir où il allait. Il faut juger de la même façon Isaac, Jacob, Moïse et tous ceux qui, par la foi, ont conquis des royaumes, exercé la justice, quoi qu'il leur en coûtât, enduré toutes les tortures plutôt que de douter de Dieu (Cf. *Hébreux*, c. XI). La magnanimité apparaît aussi dans la divine espérance que les déceptions ne découragent pas, que la longueur de l'attente et la continuité de la souffrance ne lassent pas, qui nous attache inébranlablement aux promesses de Dieu. (*Ibid.*, X, 23.)

Elle est admirable encore dans la charité qui, bienveillante, patiente, étrangère à l'envie, désintéressée, supporte tout, ne faiblit jamais et montre une fierté qui défie toutes les puissances de la terre et de l'enfer, du temps et de l'éternité, de nous séparer du Christ (I *Corinth.*, XIII, 8; *Rom.*, VIII, 35-39).

L'humilité, semble d'abord incompatible avec la magnanimité. Toutefois le croire serait une erreur car le magnanime cherche la perfection de l'humilité comme de toutes les autres vertus.

La spontanéité avec laquelle il attribue à Dieu ses qualités et la sincérité avec laquelle il constate ses infirmités sont de la vraie grandeur. (S. THOMAS, IIª IIæ, q. CXXIX, ad 4um.) Rien de plus impressionnant que le spectacle de la Vierge entonnant le *Magnificat*. Elevée

à une gloire incomparable, elle ne parle que de Celui qui a opéré en elle des merveilles et regardé la bassesse de sa servante. N'y a t-il pas une singulière magnanimité dans cette humilité?

Il n'y a pas non plus incompatibilité entre la tempérance et la magnanimité. Bien que la magnanimité tende au maximum de la grandeur, elle ne tend pas à une grandeur exagérée, à une grandeur qui ne soit pas en rapport avec les facultés dont elle dispose. Elle ne dépasse pas les limites prescrites par la raison. Elle reste dans la mesure et dans la modération déterminée par la raison, sans quoi ce serait de l'ambition ou de la présomption. *Magnanimus est quidem magnitudine extremus, in quantum scil, ad maxima tendit : eo autem quod ut oportet, medius : quia videlicet ad ea quæ sunt maxima, secundum rationem tendit.* » (IIa IIæ, q. CXXIX, art. 3, ad 1um.)

Bien que de son côté, la tempérance comporte en tout de la modération, cette modération n'est pas mathématique, elle n'est pas attachée à un point fixe, mais au point déterminé, d'après les circonstances, par la raison. Ce point peut être quelquefois extrême, si on le considère mathématiquement, tandis que si on le considère moralement, on respecte en s'y élevant et en s'y arrêtant, la mesure imposée par la raison. Ainsi on ne trouve pas d'incompatibilité entre la tempérance et la magnanimité.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 124.

La magnificence a des rapports avec la force, la tempérance, la justice, la libéralité, la magnanimité, l'art. Comme la force, en effet, elle tend à des ouvrages qui, considérés en eux-mêmes, présentent des difficultés dont on ne triomphe pas sans peine, ni sans effort. Cependant l'homme fort a une tâche épineuse, surtout parce

qu'il doit rester ferme au milieu des dangers personnels les plus graves. L'homme magnifique ne court pas, dans l'exercice de la vertu qui lui est propre, les dangers personnels que court l'homme fort, c'est à raison de l'œuvre qu'il entreprend et de l'importance des frais qu'entraîne cette œuvre que sa besogne est difficile et exige de la fermeté. *Arduum autem in quod tendit magnificentia, habet difficultatem propter dispendium rerum.* (IIa IIæ, q. CXXXIV, art. 4.)

L'homme magnifique ne peut remplir son rôle, s'il est dominé par l'amour de l'argent, car il ne peut accomplir de grandes œuvres sans se condamner à de grandes dépenses. C'est pourquoi il a besoin de la tempérance qui ramène à la mesure convenable l'amour de l'argent. (SALMANTIC. *Arbor prædic. virtutum*, n° 88.)

La magnificence a quelque rapport avec la justice quand elle s'emploie au service des autres, puisque le propre de la justice et de toutes les vertus qui s'en rapprochent est de s'exercer vis-à-vis du prochain. Il faut cependant se rappeler que le devoir d'être magnifique n'est pas rigoureux comme celui d'être juste. (*Ibid.*, *Cursus Theol.*, tract. XII, disp. II, dub. 3, n° 55.) La magnificence n'est que la libéralité poussée à son maximum. Elle est à la libéralité ce que la virginité est à la chasteté. Comme la libéralité, elle se signale par ses largesses : à la différence de la libéralité qui répand ses bienfaits raisonnablement, mais en toute occasion, elle se réserve pour les grandes œuvres et elle y consacre ses trésors. (SALMANT. *Arbor præd. virtut.*, n° 88.)

La magnificence n'est que la magnanimité appliquée à une matière spéciale : les œuvres extérieures. Elle en diffère parce que la magnanimité recherche, par-dessus tout, la grandeur dans la vie intérieure. (*Ibid.*, n° 102.)

La magnificence se sert de l'art et le prend pour guide. C'est grâce à l'art que ses œuvres ont la proportion et la beauté qui leur conviennent. (S. THOMAS, IIa IIæ, q. CXXXIV, art. 4, ad 3um.) Il faut ajouter que la magnificence a des relations avec l'espérance. Elle soutient cette vertu et elle l'empêche de succomber par crainte des difficultés que font naître les grandes entreprises, ou bien elle modère l'espérance lorsque celle-ci

est tentée de viser trop haut et de pécher par présomption. (SALMANTIC., *idid.*, n° 102.)

NOTE 2, *p.* 127.

Il semble que la magnificence soit le privilège exclusif des riches et interdite aux pauvres. Cette objection est fondée en ce que les pauvres manquant de ressources ne peuvent se livrer aux grandes dépenses exigées par de grandes œuvres. Mais 1° ce qui compte le plus dans la vertu, c'est la disposition intérieure. Rien ne défend aux pauvres d'être magnifiques dans leur cœur, dans leurs désirs, dans leurs aspirations ; 2° ils ont la faculté de montrer à l'extérieur une magnificence relative et correspondant à leur situation. La magnificence de la veuve donnant un denier pour l'entretien du Temple l'emportait, aux yeux de Notre-Seigneur, sur celle des Juifs fortunés qui, avec ostentation, jetaient dans le trésor leurs opulentes aumônes. (S. THOMAS, IIa IIae, q. CXXXIV, art. 3, ad 4um.)

NOTE 3, *p.* 129.

La véritable magnificence n'emploie que des matériaux solides et réellement précieux. Elle ne se sert pas des faux ors, des faux bronzes, des faux granits, des faux marbres, elle ne remplace pas la pierre par du plâtre. Elle met le prix aux choses ; elle veut que leur valeur réelle corresponde à l'admiration et à l'effet qu'elles doivent produire. Ses monuments sont durables et défient l'action du temps. Ce qui frappe dans les époques de vraie magnificence, c'est la solidité des œuvres, solidité qui d'ailleurs en augmente la majestueuse beauté. Au contraire, aux époques de décadence, tout est frelaté, l'on dirait qu'on n'a qu'un souci, tromper le regard du vulgaire par un éclat menteur.

La simplicité est aussi la compagne de la magnificence qui évite scrupuleusement la surcharge, la complication et l'accumulation des ornements. Elle procède avec sobriété, elle aime les vastes proportions, les

ignes régulières et harmonieuses qui retiennent l'attention et enchantent l'esprit. Les basiliques, les palais bâtis par la magnificence de bon aloi ont ce caractère en Grèce, à Rome, au moyen âge.

La perfection avec laquelle sont traités les détails est un autre attribut de la magnificence. Je n'y insiste pas, je répéterais ce que j'ai dit au cours de la conférence.

NOTE 4, *p.* 131.

La prodigalité est ennemie de la beauté propre aux œuvres de la magnificence. Le magnifique ne tombe pas dans le faste grossier. L'homme de mauvais goût n'a point de mesure dans l'étalage de son luxe. Il dissipe son argent sans y apporter aucun tact. « S'il reçoit des gens, dit Aristote, il les traite comme pour une noce, s'il monte une comédie, il fait mettre des tapis de pourpre à l'entrée de la scène sous les pieds des acteurs, comme les Mégariens. Il commet toutes ces folies, non pas tant par amour pour le beau que pour faire montre de sa fortune, et se faire admirer. En un mot, il dépense très peu où il faudrait beaucoup dépenser; et beaucoup où il ne faudrait dépenser que très peu. » (Cf, Aristote. *Morale à Nicom.* trad. B-S. Hilaire, liv. IV, ch. II, n° 19.) Le magnifique, au contraire, fait grandement les choses, dans le genre où il les fait. Il y a une proportion parfaite entre sa situation et ses dépenses, entre ses dépenses et son œuvre, entre son œuvre et son but. Il possède même l'art de se montrer grand dans les petites choses, tandis que l'homme mesquin et parcimonieux reste petit même quand il s'agit de grandes choses.

NOTE 5, *p.* 134.

Ce sens pratique qui unit le beau à l'utile est remarquable dans les œuvres les plus célèbres de la magnificence. Les hautes colonnes de nos églises gothiques ne sont pas de purs ornements destinés à flatter les yeux, ce sont des soutiens de l'édifice. Ce n'est

pas assez de dire qu'elles enthousiasment par leur hardiesse, il faut ajouter qu'elles sont nécessaires et non moins utiles par les si longs services qu'elles rendent que par le charme toujours renouvelé qu'elles nous procurent. Il en est ainsi dans la création où la vertu bienfaisante des êtres le dispute à leur éclat.

NOTE 6, p. 136.

La magnificence doit se déployer au profit de la vie publique et de l'Etat pour les motifs que nous avons indiqués. Subvenir aux frais occasionnés par les fêtes populaires et en relever la pompe, pourvoir par ses largesses à l'équipement des galères de la cité, rehausser la splendeur des jeux destinés à développer la force, le goût, le patriotisme, voilà, d'après Aristote, des œuvres dignes, entre autres, de la magnificence. Pour comprendre les raisons qui ont inspiré le choix de ces exemples, il faut se rappeler que dans l'esprit du Philosophe, la scène ne devait offrir au public que des spectacles capables d'encourager le bien et d'instruire la multitude, que les fêtes populaires avaient pour lui le même but. Il se montrait sévère à l'endroit des poètes, des comédiens, des auteurs dramatiques, des hommes politiques qui se servaient de l'épopée, du théâtre, des jeux, des fêtes pour tromper le vulgaire et le corrompre. Par suite, la magnificence qui permettait au peuple d'assister à des fêtes, à des jeux, à des spectacles purs, pieux, moralisateurs servaient puissamment l'intérêt public. Il faut se rappeler encore que chez les Grecs, en s'occupant des galères, en assurant l'équipement de la flotte nationale, en assurait le salut de la cité.

Mais Aristote voulait surtout que la magnificence consacrât ses ressources au culte de la Divinité, aux offrandes solennelles, à la construction des temples, à la pompe des sacrifices. (Cf. *mor. à Nicom*, liv. IV., ch. II.) Les Chrétiens ont suivi ces préceptes et les ont dépassés. Au moyen-âge, par exemple, ils se plaisaient à bâtir des églises, des monastères, des palais du peuple, des hôtels-Dieu et à les doter richement.

Le Philosophe n'admet guère que l'on fasse pour soi de grandes dépenses. Cependant il trouve naturel que l'homme magnifique se construise une habitation répondant à sa fortune, qu'il marque certains événements, comme les mariages, la réception des princes et des personnes de distinction, par de coûteuses démonstrations. (Cf. *Morale à Nicom. loc. cit.*). Voici la raison qu'il invoque pour justifier sa doctrine : « La magnificence, dit-il en substance, tend aux grandes choses, or, les œuvres n'intéressant que les personnes privées manquent toujours d'ampleur quand on les compare à celles qui intéressent la Religion ou la société. (Cf. S. THOMAS, IIa IIae, q. CXXXIV, art. 1, ad. 3.) Saint Thomas, après Aristote, concède que certains événements de la vie individuelle demandent quelque pompe et, par suite, quelque luxe et quelque magnificence.

NOTE 7, *p.* 140.

On se heurte souvent quand on parle de la magnificence déployée au profit de la Religion et du culte à l'objection que faisaient les Apôtres à leur Maître. Il vaudrait mieux dépenser pour les pauvres, pour la presse, pour l'apostolat, pour la défense des justes causes, les sommes que l'on dépense pour ajouter à la splendeur des églises. Cette objection ne touche que les esprits courts. On semble, en la considérant comme fondée, ignorer qu'en élevant une église somptueuse, on ne rend pas seulement à Dieu le culte qui lui est dû, mais encore qu'on travaille indirectement pour les pauvres et pour toutes les bonnes œuvres. Les sanctuaires en effet, qui attirent la foule à cause de leur beauté, sont des foyers où la charité se ranime et s'enflamme. Cette charité ne tarde pas à devenir agissante et à s'exprimer par des générosités dont profitent largement les indigents. Aussi aux portes des églises, et surtout aux portes des basiliques célèbres, des armées de pauvres implorent, non sans obtenir, la charité qui, s'étant attendrie, et développée au pied des autels et au cours de cérémonies impressionnantes se montrera plus bienfaisante à leur égard. Ce fait prouve que la

magnificence du culte et des édifices sacrés est utile aux pauvres et à toutes les bonnes causes.

NOTE 8, *p.* 141.

Je n'ai fait que brièvement allusion à ce triste contraste. Il conviendrait de le dénoncer et de le souligner plus longuement afin de faire comprendre aux fidèles et notamment aux riches habitants des campagnes leurs devoirs à l'endroit de leurs églises trop fréquemment misérables et délabrées. Salomon leur a donné à ce sujet de royales leçons. Il a d'abord élevé à Dieu un temple d'une incomparable beauté. Rien n'égalait ce temple « dans toute la terre, non plus que le Dieu qu'on y servait. Ce temple porta jusqu'au ciel et ensuite dans toute la postérité, la gloire de la nation et le nom de Salomon son fondateur. » (Bossuet. *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, liv. X, art. 1er, prop. 1re.) Ensuite seulement, il s'occupa de son propre palais et si resplendissant que fût ce palais, on n'y trouvait pas l'éclat qui distinguait la maison de Jéhovah. (Cf. III *Rois*, VI-IX; II *Paral.* I-VII, etc. Bossuet; *loc. cit.*)

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 148.

Parmi les grandes vertus qui se rattache à la force et lui prêtent leur concours, la patience est la troisième. Bien qu'elle occupe une place importante dans la vie chrétienne, je n'en ai pas parlé dans ces conférences, car il eut fallu répéter en partie ce que j'ai dit en traitant soit de l'endurance et du martyre, soit de la persévérance. Je résumerai brièvement ici ce que saint Thomas enseigne au sujet de cette vertu. (IIa IIæ, q. CXXXVI.) La patience a pour but de nous faire supporter, sans céder au mal, les tristesses de la vie. Elle nous arme même de

telle façon que, grâce à elle, nous restons maîtres de notre âme au milieu des adversités de toute sorte.

La patience peut s'acquérir par l'effort, mais la patience chrétienne est une vertu infuse qui naît de la charité. C'est en effet, parce que nous aimons par-dessus toutes choses Dieu et les biens surnaturels que nous devenons capables de renoncer aux satisfactions immédiates dont la privation engendre la douleur.

Il y a de la force dans la patience qui *endure* toutes les tribulations plutôt que d'abandonner le bien. Cependant la patience ne se confond pas complètement avec la force, car il appartient à la force de réagir victorieusement contre les entraînements d'une crainte ou d'une audace excessives, et à la patience de réagir contre les tristesses et les afflictions du présent. On ne dit pas, en effet, qu'un homme est patient parce qu'il ne fuit pas devant le danger, mais parce qu'il supporte vaillamment les coups douloureux de l'épreuve. La patience a des affinités avec la longanimité, elle en diffère aussi. La patience et la longanimité, en effet, supportent l'épreuve en vue du bien, mais la première supporte l'épreuve, que le bien soit proche ou lointain, tandis que le propre de la longanimité est de la supporter dans l'attente pénible d'un bien éloigné ou longuement différé.

Lorsque la patience rend l'âme inébranlable en face des souffrances qu'entraîne le péril de mort, c'est une partie *intégrante* de la force ; elle en est une partie *potentielle* lors qu'elle nous affermit contre tous les maux susceptibles de nous attrister : maladies, exil, humiliations, perte des parents, des enfants, de la fortune.

NOTE 2, *p.* 151.

Le don de persévérance ne nous fait pas nécessairement persister dans le bien pendant toute la vie, ni même pendant une partie notable de la vie, son effet est de nous faire mourir en état de grâce. L'homme qui se convertit au dernier moment et expire en paix avec Dieu a reçu le don de persévérance.

Avec la persévérance considérée comme vertu nous

résistons à la difficulté que nous éprouvons lorsqu'il faut nous livrer à la pratique du bien longuement et d'une façon continue.

NOTE 3, *p.* 159.

S'il est vrai que nous sommes en proie, par nature, au besoin de changer ; s'il est vrai que nous nous lassons de tout, *même de l'espérance*, à plus forte raison sommes-nous vite fatigués de lutter, de souffrir, de vivre dans le danger. Cependant la parfaite persévérance ne se dément pas, quelles que soient les circonstances où elle est obligée d'agir. *Le tempérament* vient souvent ajouter aux difficultés communes, en cette matière, à tous les hommes. Il y a des tempéraments *mous* qui reçoivent successivement toutes les empreintes, des tempéraments volages, légers qui se plaisent, dirait-on, à se contredire au point de vue des idées comme au point de vue de la conduite. Ceux qui les ont reçus passent leur vie dans l'incohérence. Leurs efforts demeurent stériles, parce que pour aboutir à un résultat sérieux, il faut poursuivre le même but avec constance.

Il faut compter aussi avec *l'âge* quand on veut former les âmes à la persévérance. Les jeunes gens montrent une ardeur qui va jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'à l'emportement. Mais ce beau feu s'éteint au moindre souffle. « Mobiles dans leurs désirs, dit Aristote, les jeunes gens sont prompts à se dégoûter, ils s'éprennent violemment des choses, ils s'en lassent vite. Leurs volontés sont des plus vives, mais sans force et sans durée, comme la soif ou la faim des malades. » *Rhétorique.* (Liv. II, ch. XII.) Il importe de tenir compte de ces dispositions quand on les dirige et quand on veut leur apprendre l'art de persévérer dans la foi, dans la piété, dans les bonnes œuvres.

Ces remarques s'appliquent aux peuples et aux gouvernements. Il est des races qui, dans l'ordre moral, sont des nomades. On ne les retrouve plus le lendemain au point où elles étaient la veille. Toujours jeunes, toujours légères, elles varient sans cesse comme les adolescents dont nous parlions tout à l'heure De même,

il est des gouvernements qui ne font rien avec suite. Leur législation, leur diplomatie sont pleines de contradictions.

Les foules aussi manquent généralement de fidélité. Après avoir conduit leurs favoris au Capitole, elles les brisent souvent contre la Roche Tarpéienne.

NOTE 4, *p.* 165.

Les Anges qui ne sont soumis ni aux lois de notre organisme, ni, dès lors, aux lois du temps, n'éprouvent point le même mal que nous à persévérer dans la voie où ils se sont librement engagés. Ce qu'ils ont voulu une fois, ils le veulent et le voudront à jamais. Quand ils ont opté pour le bien ou pour le mal, c'est pour toujours.

NOTE 5, *p.* 165.

La magnanimité met de la grandeur dans toutes les vertus, de même la persévérance les empêche toutes de se démentir. Nous ne disons pas d'un homme qu'il est vraiment persévérant quand il reste fidèle à une vertu; pour mériter ce titre, il faut qu'il la pratique longuement et d'une façon suivie.

NOTE 6, *p.* 166.

On pèche par défaut contre la persévérance, quand on pèche par mollesse, et, par excès, quand on pèche par opiniâtreté. Le caractère mou est celui qui cède devant l'obstacle, devant la peine, devant l'effort. Ce vice est l'effet de dispositions naturelles ou le résultat de l'habitude. Si l'on naît avec une complexion fragile, avec un tempérament sans virilité, on succombe facilement dès qu'on rencontre une opposition.

L'opiniâtreté est le vice de l'homme qui s'entête obstinément dans sa pensée, dans son sentiment, même quand il s'aperçoit qu'il se trompe et qu'il fait mal. Il y a cependant quelque ressemblance entre l'opiniâtreté et la per-

sévérance. « Et l'opiniâtreté, dit Montaigne, (*Essais*. Liv. II, ch. XXXII) est sœur de la constance, au moins en vigueur et en fermeté. » Mais la persévérance nous fait persister dans le vrai et dans le bien, c'est pourquoi elle est vertu, et sagesse, tandis que l'opiniâtreté nous fait persister dans le faux et dans le mal et c'est pourquoi elle est péché, péché diabolique et aussi sottise, comme le dit encore Montaigne. (*Ibid.* Liv. III, ch. XIII. Cf. S. TH. IIª IIæ, q. CXXXVIII, art. 2, ad. 2um).

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de Son Eminence le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'Etat, a l'auteur. 7

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LA VERTU DE FORCE

Les chemins de la vie morale semés d'écueils. Souffrances et difficultés auxquelles est condamné le Chrétien. Avertissements de saint Paul. Enseignements de Notre-Seigneur au cours de son ministère, à la veille de sa mort.

Pour envisager cette perspective sans épouvante, il faut posséder la force. En quoi consiste la force? A quelles conditions, mérite-t elle le nom de vertu?. 15-17

I

La force est la fermeté de l'âme. Toute vertu suppose de la fermeté, car toute vertu est un penchant qui, par suite de l'habitude, nous entraîne impétueusement et malgré les obstacles vers son objet.

1. La force ajoute cette fermeté commune aux autres vertus.

a) Elle nous empêche d'être décontenancé par les peines et les difficultés ordinaires de la vie. Elle les surmonte comme en se jouant. 17-18

b) Mais elle s'élève davantage. Elle nous rend capables de braver les plus grands danger, des dangers que l'on affronte bien qu'on en connaisse toute l'émouvante réalité. L'homme fort doit avoir la pleine conscience de la situation critique ou il est placé. 18-19

2. L'homme fort se montre ferme, quelle que soit l'attitude qu'il soit obligé d'adopter en face des circonstances les plus périlleuses.

a) S'il faut adopter la méthode *agressive* il va au-devant du danger, au besoin il le recherche. Le cheval peint par Job s'élance, ne se retient plus quand le clairon sonne; c'est le symbole de l'homme fort qui monte à l'assaut. 19

b) S'il faut adopter la méthode défensive, il sait *tenir*. Il sait tenir longtemps, comme la maison bâtie sur le roc qu'aucune tempête ne renverse, comme le chêne séculaire qui s'enracine davantage sous la hache qui l'émonde. Il sait tenir devant la mort, même quand celle-ci fond sur lui à l'improviste. 19-21

3. Nous avons connu l'homme fort.

a) C'est le jeune héros de notre race et de notre temps qui a tout supporté avec une énergie indomptable, qui a bravé la souffrance et la mort sous quelque forme qu'elles se présentassent à lui. 21-22

b) C'est saint Paul qui soutient le choc de tous les éléments conjurés contre sa personne, saint Paul dont la vie douloureuse est comme une mort de chaque jour et de chaque instant. 22-53

c) C'est le Christ qui triomphe du monde ameuté, qui apparaît plus maître de lui-même à mesure que son supplice devient plus barbare. 23-25

d) Ces exemples nous montrent en acte la fermeté que la force communique à tout l'organisme humain et à la volonté. 24

II

1. Pour mériter le nom de vertu, la force doit se soumettre au contrôle et à l'autorité de la raison. Il lui appartient de ramener la crainte et la hardiesse au point déterminé par la raison.

a) La crainte n'est pas nécessairement une faiblesse. Eloge de la crainte qui est le commencement de la sagesse et la sagesse même. Fuir n'est pas toujours une faute. Retraites glorieuses. Conseil donné par Jésus à ses disciples. Exemples du Sauveur ne jugeant pas toujours opportun de résister en face à ses ennemis. 24-26

b) L'audace ne se confond ni avec le courage, ni avec l'héroïsme. Elle devient facilement de la témérité. Transports répréhensibles de l'homme qui mis hors de lui-même par une audace émanée de l'ivresse, de la fureur, etc. . 26-27

c) Il appartient à la raison de maintenir l'équilibre entre les craintes légitimes et les audaces nécessaires. Part qu'il convient de faire aux uns et aux autres suivant les circonstances. Légèreté inexcusable de ceux qui sacrifient sans motif

suffisant leur vie, leur fortune, qui jouent leur sort dans les arènes. Culpabilité d'un chef qui engage une action avec la certitude d'être vaincu, d'un homme qui cherche un succès dont le bien ne profitera pas. 27-28

2. Comment la raison prendra-t-elle ses décisions?

a) En consultant l'intérêt du bien, en empruntant son ordre au bien. La vertu n'est pas une vertu si elle ne se déploie au service du bien. 28

b) Energie que l'homme montre pour satisfaire ses passions les moins avouables : opiniâtreté du voluptueux, de l'ambitieux, du désespéré devant la mort même. Courage fanatique de ceux qui ont déclaré la guerre à l'ordre, à la société, à la Religion.

Leur force n'est pas une vertu, mais de la barbarie et de la bestialité. Il ne suffit pas de savoir souffrir et mourir sans faiblesse pour être fort, il faut souffrir pour la justice. 28-30

c) L'humanité comprend cette théologie, elle n'accorde ses louanges qu'aux chevaliers qui consacrent leur force à la défense du droit. 30

La force des Chrétiens doit l'emporter sur celle des païens, parce qu'elle émane d'un amour supérieur : la Charité. La joie dans l'épreuve, fruit d'une force surnaturelle. La force, don du Saint-Esprit. La force des saints, unie à la douceur, est le modèle de la nôtre. 30-33

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE MARTYR

Auréole accordée par Dieu aux martyrs. Honneurs multiples que leur rendait l'Eglise primitive. Raisons du culte spécial rendu aux martyrs : le martyre est l'acte le plus sublime de la force, parce que l'on y endure la plus grave des peines pour la plus noble des causes. 39-40

I

1. La peine du martyr, c'est la peine capitale.

a) Pour être martyr, il faut subir la mort, celle-ci dut-elle se présenter à nous avec toutes les horreurs dont elle est parfois environnée. Courage avec lequel nos martyrs endurent la mort. Atrocité des supplices qui leur sont infligés. Diversité de ces supplices. Un point commun entre tous les martyrs, c'est qu'ils subissent la mort. 40-42

b) Objection : on peut être martyr sans subir la mort, parce que la mort n'est pas la plus grave des peines. Les coups qui nous ravissent des êtres très chers sont plus cruels que la mort. La Vierge martyre au Golgotha. L'outrage, pour les vierges, est plus intolérable que le trépas. La pratique de la pénitence évangélique plus difficile que le sacrifice de la vie.

Interprétation des saints Pères qui appellent martyres les vierges auxquelles la violence a ravi l'honneur, martyrs les chrétiens livrés aux durs exercices de la mortification. De même la perte des biens temporels souvent plus amère que le trépas. 42-43

c) Réponse : Mérite et grandeur de ceux qui acceptent les sacrifices énumérés plus haut. Cependant les peines qu'ils endurent ne suffisent pas à faire d'eux des martyrs, parce que ces peines n'égalent pas en intensité la peine de mort qui est en ce monde la peine par excellence. Ceux qui préfèrent à la vie les autres biens de la terre renversent l'ordre de la nature. Application de cette doctrine à la Vierge, reine des martyrs, sans être martyre. Respect dû aux docteurs qui professent une autre opinion 43-47

2 *a*) Le désir du martyre ne fait pas le martyr. Rôle du désir dans la morale chrétienne. Ne peut-on affirmer que le désir de mourir pour Dieu donne droit à la palme du martyre comme la mort même. Sublimité de l'amour qui est à la racine de ce désir. Saint Dominique, saint François, sainte Thérèse. 47-48

b) Réponse : le désir ne suffit pas. Sens dans lequel on doit entendre que la mort est requise pour le martyre. Il faut mourir sous les coups du bourreau, ou des suites du supplice infligé par le bourreau.

Raisons de cet enseignement : le martyre est un témoignage qui n'a point toute sa valeur s'il n'est signé dans le sang, qui n'est point définitif s'il peut être rétracté, s'il n'est scellé par la mort. Force spéciale de cet enseignement quand il s'agit des martyrs de l'Evangile. Le désir de la mort ne remplace pas la mort. De loin on peut aspirer à la mort et de près reculer devant elle. Les craintes de Jésus à Gethsémani. Cela prouve que la mort seule donne au témoignage sa force suprême. 48-50

II

1. C'est surtout la cause qui fait le martyr.

a) Il faut rendre le témoignage suprême du sang à la suprême vérité révélée par le Christ, sacrifier sa vie à sa foi.

Il suffit de mourir pour un article quelconque de notre croyance, mais il faut mourir pour la véritable foi qui n'existe que dans l'Eglise catholique. Enseignement de saint Augustin à ce sujet. L'Evangile auquel se sacrifient les membres des sectes séparées n'est plus l'Evangile du Christ, mais leur évangile. 50-52

b) Problème. Que penser des hérétiques et des schismatiques de bonne foi qui, professant les vérités essentielles du Catholicisme, meurent pour une de ces vérités. S'il est permis de les appeler martyrs, c'est qu'appartenant à l'âme de l'Eglise, ils meurent pour elle. 52-53

2. Est-on martyr, lorsqu'on rend aux vertus chrétiennes le témoignage du sang ?

a) Textes de saint Paul et de saint Thomas en faveur de l'affirmative. Nombreux saints que l'Eglise a déclarés martyrs parce qu'ils ont mieux aimé mourir que d'offenser une vertu évangélique. Mourir dans ces conditions, c'est encore mourir pour la foi, car la vertu chrétienne n'est que la foi devenue agissante. 53-55

b) Sens de cet enseignement. Affirmation sur laquelle les auteurs s'accordent : s'avoir, que pour être martyr, il faut mourir pour une cause sacrée en quelque manière. Les théologiens se divisent quand il s'agit de décider, par exemple si les soldats, les croisés, les infirmières sacrifiant leur vie par esprit de religion, sont martyrs. Opinion de Sylvius, de Billuart, de saint Alphonse de Liguori. Il est permis d'adopter cette opinion. En tout cas, martyrs ou non, ces êtres héroïques ont droit à une riche couronne. 55-57

c) Pourtant il ne semble pas que l'on puisse les ranger parmi les martyrs proprement dits, parce que leur mort ne réunit pas toutes les conditions requises pour le martyre. Pour le martyre il faut : 1° un bourreau qui tue et une victime qui meure de mort violente; 2° un bourreau qui tue par haine de la foi, une victime qui meure pour la cause suprême de la foi. Cette doctrine mise en relief par les Carmélites de Compiègne ; 3° une victime qui demeure complètement passive et désarmée. Conclusion : les héros cités plus haut ne sont pas strictement martyrs. Cette interprétation de saint Thomas a pour elle la conduite de l'Eglise. 57-59

Les fidèles, rarement appelés au martyre doivent être disposés à le subir, s'il le fallait. pour garder leur foi. Plusieurs qui n'y pensent pas peuvent être, dans nos temps de violence, obligés de verser leur sang pour la foi. Il faut demander à Dieu la force surnaturelle dont ils auront besoin. Les autres se rapprocheront des martyrs et rendront témoignage à la foi en passant leur vie dans la pratique des vertus chrétiennes. 59-61

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'USAGE DE LA FORCE DANS L'ORDINAIRE DE LA VIE

La force nous rend capables des derniers sacrifices quand il faut défendre le vrai et le bien. D'ordinaire Dieu ne demande pas ces sacrifices. Il demande que nous soyons disposés en cas de nécessité, à les accepter. Il demande aussi de chacun une force qui permette de souffrir autant qu'il le faudra pour rester fidèle au bien. Dès lors la force est d'un usage quotidien. Plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus elle est indispensable. C'est pourquoi elle est si nécessaire, comme on le verra dans cette conférence, aux deux grands agents de l'ordre en ce monde : l'Apôtre de l'Evangile, le Dépositaire du pouvoir. 69-71

I

1. Dans ses derniers entretiens avec ses apôtres, Notre-Seigneur, avant de remonter vers son Père, leur prescrit d'attendre la venue du Saint-Esprit qui leur communiquera la force divine dont ils auront besoin pour leur apostolat. Leçon contenue dans cette recommandation.

a) Il appartient à l'Apôtre de répandre l'Evangile dans son *intégrité*. Résumé de l'Evangile intégral. Les promesses et les menaces, les béatitudes et les malédictions. Il appartient à l'Apôtre de répandre l'Evangile dans son *exactitude* et dans sa *pureté*, sans y rien changer, sans y rien mêler d'étranger. L'Apôtre, écho du Verbe éternel 69-71

b) Il appartient à l'Apôtre de combattre l'erreur. Il est l'adversaire des vains systèmes, des faux prophètes, des détracteurs de la raison et de ses courtisans. 74

2. La contradiction et la souffrance attendent l'Apôtre fidèle à ce ministère.

a) En imposant son dogme, son décalogue, son antique doctrine, la vérité ennemie du mélange, de l'exagération, de la diminution, etc., il s'aliène la raison, les hérétiques, le présent, les philosophes, les politiques, les âmes violentes, les âmes pusillanimes. En touchant les plaies vives d'une caste ou d'un temps, il les irrite. Le divorce et Henry VIII, l'égalité des Personnes divines et l'Arianisme, l'unité de la personne en Jésus-Christ et Nestorius et Eutychès, la liberté en face de Luther et de Calvin, etc.. 74-76

b) Persécutions dont le véritable Apôtre est l'objet. Hostilité des salons, des académies, des journaux, etc. Force dont il

ne peut se passer s'il veut rester fidèle à sa mission. Conseils que lui donnera la faiblesse. Fermeté qu'il devra puiser en lui-même pour supporter la colère, la haine, la violence, la persécution, pour flétrir la licence, la tyrannie, etc. Exemples de force apostolique en Nathan, Pierre, Jean, saint Ambroise, Grégoire VII, M. Emery. L'Apôtre doit être inébranlable comme une colonne de fer, comme un mur d'airain. . 76-78

II

1. La force est nécessaire au Dépositaire de l'autorité.

a) Préceptes de force donnés par David à Salomon, par Jéhovah à Josué. Le dépositaire du pouvoir est, sans la force, incapable de remplir son mandat 78-79

b) C'est un moteur. Gouverner c'est mouvoir. Les rois fainéants. En quoi consiste cet acte moteur. Il est difficile de mouvoir les âmes. Force requise en celui qui veut mouvoir et vaincre les âmes. Il doit employer toutes les formes de l'énergie, s'il veut entraîner ses sujets rebelles, porter ses sujets fatigués, ou infirmes. 79-81

2. Gouverner c'est mouvoir dans l'intérêt de tous.

a) Luttes auxquelles on est soumis si l'on gouverne en ce sens. Courage auquel il faut recourir pour maintenir les droits de la vérité, l'équilibre de la justice, pour frapper les ambitieux, les conspirateurs, pour ramener dans la voie une masse égarée, pour dicter des lois au capital, au travail, aux grands, aux amis, au peuple, à la presse, à l'opinion. Le chef sans caractère est sûr d'échouer dans sa tâche. 81-83

b) Ceux qui ont exercés utilement le pouvoir ont été des hommes forts. Moïse, Néhémie. Confiance des bons qui se sentent gouvernés par un homme fort. Leur féconde activité, leurs hésitations, leurs inquiétudes quand l'autorité est aux mains d'un homme faible, appartient en réalité aux plus audacieux et aux plus cyniques. 83-84

c) Lorsque le pouvoir est faible, il sacrifie les intérêts publics et les intérêts privés. Il conduit la société dont il a la charge à d'irréparables catastrophes. La faiblesse de Roboam est cause de la division d'Israël en deux fractions ennemies. Les intérêts privés ne sont pas mieux défendus. La condamnation inique de Louis XVI est due à la faiblesse de Vergniaud et des Girondins. 84-86

d) Le chef dont la volonté hésite et fléchit une première fois tombe par degrés dans les plus graves fautes. Histoire de Pilate qui, magistrat honnête mais sans caractère, en arrive de concession en concession à livrer le Juste à la mort. Le

plus grand malheur d'une société, c'est d'être régie par un homme faible. 86-88

Chacun de nous a besoin de force dans la vie quotidienne. Il en faut pour accepter la vérité offerte par les apôtres. Nos résistances à la vérité sont souvent la cause du découragement des apôtres et de leur faiblesse.

La force nécessaire à ceux qui obéissent. Si parfois nos chefs manquent de caractère, c'est que nous leur rendons la tâche singulièrement difficile en refusant de les soutenir dans les mesures viriles dont ils prennent l'initiative. Ayons le courage d'obéir, c'est un des meilleurs moyens de rendre au pouvoir le courage de commander. 86-88

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA MAGNANIMITÉ

Le Christianisme est l'école de l'idéal. Il nous pousse à la perfection, il nous invite à imiter Dieu En Dieu tout est infiniment sublime. Nous nous rapprochons de Dieu par toutes les vertus qui agrandissent nos facultés. Nous nous rapprochons surtout de lui par la magnanimité qui est la dernière splendeur de la vie morale et qui transfigure les vertus.

La magnanimité est une grandeur d'âme qui se reflète dans toute notre manière d'être et dans les motifs dont elle s'inspire. 97-98

I

1. La grandeur que nous communique la magnanimité apparaît dans toute la vie.

a) Dans le respect que le chrétien a de lui-même. Le chrétien considère en lui-même la dignité qu'il reçoit de la Création, la noblesse surnaturelle que lui apporte son baptême, sa qualité de roi, de prêtre, de temple de Dieu, d'enfant de Dieu, de membre vivant du Christ Il sait que par sa destinée il est un Christ en formation, un dieu en fleur, qu'il est le théâtre d'ineffables mystères 99-100

b) Conscient de ce qu'il est, de ce qu'il doit devenir, du prix qu'il a coûté, il aspire à ne pas déchoir Il traite avec respect son corps, son âme, tout son être. Il obéit en se traitant ainsi aux ordres du Saint-Esprit. 100-101

2. Ce respect de soi l'homme magnanime le professe :

a) Dans sa vie intérieure. Indifférence pour ce qui est

médiocre, répugnance pour ce qui est louche Hauteur de ses idées, noblesse de ses désirs, ampleur de ses vertus, clarté et majesté de sa conscience, élévation et profondeur de ses sentiments. 101-102

b) Dans son langage. Il est l'ennemi des conversations superficielles et frivoles, de la calomnie, des propos impudiques, du mensonge, de la dissimulation, des mauvaises finesses. Il est consacré à l'honneur qui est l'éclat du bien, qui est incompatible avec la lâcheté, l'avilissement, la honte, la légèreté de certains discours. L'homme magnanime ne rompt pas facilement le silence. Quand il le rompt, c'est pour dire sur un ton grave quelque chose d'utile, de sérieux Comment les principes supérieurs et les grands problèmes l intéressent. 102-103

c) Dans sa conduite. Ses actes empreints de grandeur. Il ne recherche ni les applaudissements, ni la faveur de ses semblables. Grandeur de sa modestie dans le triomphe. Grandeur de sa résignation dans les revers. Sa fierté vis-à-vis des maîtres de l'influence et du pouvoir. Combien il diffère de l'homme vaniteux toujours avide de hautes relations. Avec ses égaux, il n'est ni envieux, ni arrogant. Avec les inférieurs, il se montre bon et condescendant. 103 105

II

1. Les motifs qui inspirent la conduite du magnanime ne sont empruntés ni à l'intérêt, ni à l'ambition, ni à la cupidité, mais à ce beau sentiment qui est la générosité.

Il est généreux dans ce qu'il fait.

a) Il met sa gloire à donner, à rendre service, à répandre le bien autour de lui. Il ressemble à l'âme dans le corps, au roi dans son royaume, à Dieu dans le monde. Autour de lui, il fait partout sentir son influence bienfaisante.

b) Puissant, il use de son autorité pour faire briller la justice de tout son éclat. Il ne ménage ni n'accable personne. il est impartial. Son équité excite l'admiration. Renommée de Job. 106-107

c) Riche, il donne largement. Il use de sa fortune pour secourir ses semblables. Lorsqu'il s'agit de l'Eglise, de son pays, il ne met plus de bornes à ses libéralités. Il prend sur son luxe, sur son superflu, il se réduit au strict nécessaire afin de mieux servir les grandes causes. 107-108

d) Savant, il communique à sa génération la lumière qu'il a découverte. Il met la vérité à la disposition des autres. 108-109

e) Apôtre, il initie les âmes à sa foi et à ses espoirs. Clartés

de son intelligence, profondeur de ses sentiments, ardeur de ses accents. Magnanimité de saint Paul. Empire qu'il exerce sur les églises dont il a le soin. 109-110

f) Soldat, il expose sa vie sans hésiter. Ce qui le tente, c'est le danger extrême. En matière de force, il dépasse les limites ordinaires du courage et de l'héroïsme. 409-410

2. Généreux dans ses œuvres, le magnanime ne l'est pas moins dans la manière de les accomplir.

a) Il est généreux par la promptitude dans laquelle il rend service. Il n'attend pas qu'on le prie, qu'on le flatte, il se dévoue spontanément, sans manifester de l'humeur. Son enthousiasme augmente avec la difficulté de la besogne, sa hardiesse avec l'âpreté de la lutte. Exemples de magnanime générosité donnés par les chefs et les soldats de nos armées pendant la dernière guerre. 110-111

b) Le magnanime ne souligne pas le prix de ses dons. Même quand il fait beaucoup, il ne rappelle pas ses bienfaits. 112

c) Il n'essaye pas de retirer un bénéfice de ses bonnes actions. L'or, la gloire, la faveur des hommes ne le tentent pas. Il répond à un bienfait par un bienfait plus grand, il n'est pas déconcerté par l'ingratitude, ni grisé par la louange, ni attristé par le blâme. 112-113

d) En pardonnant, il plane au-dessus de la haine, des injures, des calomnies, de la vengeance. Il oppose aux procédés indignes des procédés d'une noblesse admirable. Il fait du bien à ceux qui lui font du mal. Auguste et Cinna, Jésus et Judas. La magnanimité triomphe de l'audace, de la méchanceté, par l'ascendant d'une inépuisable bonté. 113-114

La magnanimité suppose toutes les vertus et en chaque vertu une perfection supérieure à la perfection commune. L'esprit du Christianisme est un esprit de magnanimité, car l'Evangile nous forme à toutes les vertus et, par ses préceptes, par ses conseils, par le modèle qu'il nous propose, il nous entraîne au sommet du bien. Nous devons suivre jusqu'au bout sa direction. 114-115

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA MAGNIFICENCE

Magnificence de Dieu chantée par Moïse, par David, par Isaïe. La magnificence est une forme de la magnanimité. C'est une perfection intérieure qui, à l'extérieur, emploie des moyens somptueux pour réaliser de vastes et brillants des-

seins. Dieu aussi grand dans ce qu'il fait que dans ce qu'Il veut. La magnificence humaine imite la magnificence divine. On la reconnaît à la splendeur et à l'utilité de ses œuvres. 123-125

I

1. Splendeur des œuvres de la magnificence.

a) Splendeur de l'œuvre divine.

Beauté de la création : le ciel, la lumière, la mer, la terre, la vie, etc. La création n'est que le vestibule de l'Incarnation, l'Eglise n'est que l'ébauche du royaume des élus. La nouvelle Jérusalem avec ses spectacles, ses harmonies, ses spirituels banquets. A Dieu appartient la plénitude de la magnificence. 125-126

b) Splendeur des œuvres de la magnificence humaine. Tout homme peut être magnifique par le cœur, par le désir de l'être. Ceux qui disposent du pouvoir et des grandes richesses peuvent seuls être magnifiques dans leurs œuvres extérieures, car l'exercice de la magnificence suppose des ressources considérables. 126-127

c) Œuvres de la magnificence en Egypte, à Babylone, à Jérusalem, en Grèce, à Rome, dans le monde chrétien. Magnificence de César, de saint Louis, de notre vieille bourgeoisie, de Colbert, de Louvois. Monuments sans nombres dus à la magnificence humaine. 128-129

2. Aux grandes œuvres la magnificence consacre de grandes dépenses.

a) Ses largesses incompatibles avec la parcimonie et plus encore avec l'avarice. Pour un édifice national, pour rendre à un pays sa puissance et son prestige, pour élever la croix au-dessus de tous les emblèmes et maintenir la gloire séculaire du drapeau, elle répand des millions. Richesses des matériaux employés par Salomon lorsqu'il construit le temple. Souci des détails. Rien de trompeur en cet éclat. Splendeur de la Rome chrétienne due aux vicaires du Christ. Splendeur de Notre-Dame. Magnificence des ouvriers qui l'ont bâtie et sculptée. 129-131

b Les actes de la magnificence réglée par la raison. La magnificence ennemie de la prodigalité s'accorde avec l'esprit de sage économie et de sage prévoyance. Elle fait les choses avec la grandeur que les choses comportent. Exemples de fausse magnificence et de vain luxe. L'homme magnifique a du goût, de la sagessse, de la mesure, un sens parfait de la proportion. 131-132

II

Utilité des œuvres de la magnificence.

1. La véritable magnificence fait des œuvres utiles.

a Les apôtres et le parfum de grand prix. *Ut quid perditio hæc?* Voilà l'objection du vulgaire contre la magnificence Nécessité de distinguer entre la magnificence qui poursuit un but et celle qui pèche en se livrant à des dilapidations criminelles. Cette double magnificence en Salomon . . 133-134

b) Caractères et utilité des œuvres de la vraie magnificence. Ces œuvres, effets de la magnificence divine, nous servent d'autant mieux qu'elles sont plus belles. 134

2. Double domaine où doit s'exercer principalement la magnificence : le domaine national et le domaine religieux.

a) Dans le domaine national, il importe que l'armée, que le drapeau, la magistrature suprême soient environnés de magnificence. Il convient d'honorer la justice, les arts, les sciences, etc., de perpétuer le souvenir des événements glorieux pour un pays. Utilité des grandes dépenses occasionnées par ces manifestations où les métiers sont relevés, les forces vives stimulées, les dévouements et l'héroïsme encouragés. Heureuses suites de certaines journées qui, préparées par la magnificence, ont tué des germes morbides, augmenté l'amour de l idéal et rapporté plus qu'elles n'ont coûté. 134-136

b) Nécessité de la Religion dans l'ordre intellectuel, moral, social. Dès lors la magnificence est d'une extrême utilité quand ses travaux établissent, étendent, soutiennent le règne de la Religion Ses travaux profitent non à Dieu, mais à l homme qui puise dans les choses sensibles la matière de ses pensées et s'élève de la contemplation des monuments et des cérémonies à l'idée des choses divines. Comment le temple de Jérusalem à cause de sa majesté, parlait éloquemment de l'inaccessible gloire du Dieu véritable et unique. Impressions qu'éprouvaient les Juifs et les Gentils en pénétrant dans ce temple illustre. De même les basiliques chrétiennes rendent d'immenses services à la Religion. Enseignements qui s'en dégagent. Tous les arts, portés à leur plus haute perfection, contribuent à faire ressortir la surnaturelle vérité de l Evangile. Nos temples sont comme une B ble où les moins cultivés peuvent lire sans difficulté. Plus ils sont grandioses, plus ils frappent directement les sens, indirectement l'esprit.

Ces principes s'appliquent à la magnificence du culte, des ornements, de l'orgue, du chant, des cortèges, des processions. 136-140

La magnificence n'est pas la plus nécessaire des vertus,

c'est l'ornement de la vie morale comme ses œuvres sont l'ornement du monde extérieur. Il est des moments où il faut réduire son rôle pour économiser. Contrastes scandaleux entre certaines magnificences et certaines misères. Les demeures princières et les églises pauvres, les toilettes luxueuses et les chasubles usées. La simplicité évangélique. La magnificence doit s'exercer au profit de la charité, des indigents, des malades, des églises, de la société chrétienne. L'or qui perd et l'or qui sauve. 141-142

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA PERSÉVÉRANCE

La force qui s'exerce avec suite s'appelle la persévérance. Vertu rare. Inconstance de l'homme. Le monde est rempli d'essais, on a du mal à y trouver les œuvres achevées. La persévérance est pourtant nécessaire, mais elle est difficile, double affirmation qui sera l'objet de la sixième conférence. 149-150

I

Il faut distinguer entre le don de persévérance qui est une grâce et la vertu de persévérance qui est une habitude acquise ou infuse. Nécessité de la persévérance considérée comme vertu.

1. Nécessité de la persévérance considérée du côté de l'homme.

a) L'homme se doit à lui-même de persévérer dans le bien, car, sans la persévérance, la vertu ne dure pas, n'est pas véritable. La vertu, en effet, est une qualité permanente. Si elle cède au temps, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. La vertu parfaite emprunte à l'éternité quelque chose d'immuable, la persévérance lui vaut ce caractère. . . 150-152

b) La vertu nous fait vivre selon la raison. Nous sommes tenus de vivre comme des hommes, c'est-à-dire, sous la loi de la raison, or la raison doit régner sur nous chaque jour et à chaque instant. Son domaine aussi vaste que celui de la liberté. Déchéance de l'homme qui asservit, ne fût-ce que momentanément, la raison à la passion. Autorité de la raison dans la vie chrétienne. 152-154

2. Nécessité de la persévérance considérée du côté de Dieu.

a) Il ne nous est pas permis de refuser, même une minute notre culte à Dieu. Le culte se traduit par la pratique des vertus. Dans l'ordre naturel Dieu nous conserve. L'action conservatrice perpétue l'action créatrice. Dans l'ordre surnaturel, Dieu ne cesse pas de répandre sur nous ses dons. Le Christ ne s'est point arrêté dans son œuvre de rédemption avant de l'avoir consommée. Il demeure notre ami et notre soutien. Il prie incessamment pour nous. . . . 154-155

b) Nous devons répondre à la fidélité de Dieu et du Christ par la persévérance, à ses continuels bienfaits par une continuelle adoration. Notre premier et notre dernier devoir est de consacrer à Dieu les prémices de notre vie et de son dernier rayon. Entre ces deux étapes, il faut que le printemps, l'été, l'automne, l'hiver de cette vie soient employés à le servir. 156-157

c) Dieu sans cesse nous exhorte à la persévérance. Tristesse de Jésus quand un adolescent recule devant le sacrifice. Diverses paroles de Jésus à ce sujet En allant à Gethsémani il insiste sur la persévérance. Portée de son langage. Jésus veut que nos sentiments à son égard comportent quelque chose de définitif correspondant à l'immuable béatitude qu'il nous prépare. 157-159

II

Difficultés de la persévérance.

1. Première difficulté : notre mobilité.

a) Peinture de la mobilité de l'homme. L'homme ami du changement, avide de nouveauté, infidèle en tout ordre à ses idées, à son parti, etc. Il a un mal extrême à fixer son intelligence, son cœur, à s'arracher à ses caprices, à sa fantaisie, à s'enchaîner à la même rive. 159-160

b) Explication de cette mobilité. Faits pour le bonheur, ne le trouvant ici-bas nulle part, nous le cherchons partout. Nous sommes en proie à la fièvre, à une soif de mouvement qui nous empêche de nous fixer. 161

c) Cette mobilité naturelle est surtout un obstacle à la persévérance quand cette vertu s'efforce de nous lier au bien et à Dieu. Affaiblie par la concupiscence et le péché originel, la volonté est entraînée au mal par ses penchants. Tyrannie des sens. Puissance que leur objet exerce sur nous. Il nous est relativement facile de nous y attacher. Il nous est au contraire très difficile de rester par la pensée, par l'affection, par la prière, par le recueillement en face de l'Invisible. Les saints ont de la peine à donner de la suite à leur contemplation, à leur union avec Dieu. Tristesse de notre condition. 161-163

2. Le temps, second obstacle à la persévérance.

a) Le temps conspire avec notre mobilité pour nous empêcher de nous maintenir dans le bien. L'Apôtre considère les jours du temps comme une puissance mauvaise dont il faut, à grand prix, s'assurer le concours. Le temps exerce une influence ruineuse sur toute chose, tout être, toute vie. Il affaiblit la volonté. Ce que deviennent sous son action nos résolutions, nos serments. Echecs, capitulations que le temps nous impose. Explication de ce phénomène. Le temps épuise l'organisme dont le concours nous est nécessaire pour la pratique des vertus Indirectement, en épuisant l'organisme, il épuise la volonté qui a besoin, dans l'accomplissement de sa tâche, d'un organisme robuste. 163-165

b) La persévérance doit faire durer toutes les vertus. Que de force est requise en celui qui veut rester fidèle à toutes les vertus! Tentation, souffrance que le temps apporte en chacun de ses plis. Troubles, doutes, défiances, ambition, cupidité qui successivement menacent notre vie morale. Combats, fatigues, persécutions qu'il faut subir pour demeurer inébranlable. Mettre en sa conduite quelque chose d'égal, d'invariable, d'immobile, d'éternel, c'est une rude besogne. Sur la terre, il n'en est pas de rude. 165-166

Gardons-nous de nous décourager. La persévérance est difficile, mais elle est possible. Ce qui tente l'homme magnanime, c'est la difficulté. Pourquoi désarmerait-il devant la puissance du temps. Force naturelle de la volonté. Il dépend de nous de la développer, de l'augmenter. La grâce vient ajouter son énergie à l'énergie de la nature Pour nourrir cette énergie et devenir invincibles, il suffit d'aller puiser aux sources de la grâce : la prière, les sacrements. Cette énergie surnaturelle nous rendra capables de persévérer. 166-168

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

L'AUDACE

Toutes les vertus tiennent le milieu entre deux vices contraires. Application de ce principe à la force et aux vertus qui s'y rattachent. La retraite consacrée à l'étude de quelques vices opposés soit à la force, soit aux vertus qui en dépendent.

Le propre de la force est de ramener à leur juste mesure l'audace et la crainte pour que ces deux passions ne tombent pas : la première dans la témérité, la seconde dans la faiblesse. Le péché d'audace est l'objet du présent entretien 173-174

I

L'audace est un péché.

a) Quand on s'en sert pour faire triompher le mal. Assurance imperturbable de certains coupables qui emploient la menace pour dérouter les juges, déconcerter les témoins les plus sincères, et déconsidérer les personnes les plus intègres. Audace criminelle de certains accusateurs qui font appel aux fureurs de la foule et à des moyens inavouables pour intimider les magistrats et perdre les innocents. Les Juifs et Pilate. 174-176

b) Audace des scélérats qui imposent des jougs de fer en terrorisant les peuples Puissance qu'ils tirent de leur audace. L'histoire des révolutions. La victoire appartient à ceux qui se montrent le plus insolemment pervers et inhumains. La mort de Louis XVI, le triomphe de la *Montagne* sur les *Girondins*, de Robespierre sur Danton, de la Convention sur Robespierre. Les passions déchaînées qui bouleversent aujourd'hui certains pays sont servis par l'audace . . . 176-177

c) Les pires ennemis de la Religion l'emportent par l'audace. Audace de Voltaire dans le mensonge. Audace de Luther dans ses affirmations, dans les injures qu'il profère contre l'Eglise et contre la Papauté. Les hérétiques de tous les temps recourent à la même tactique pour atteindre la vérité. . . . 178

d) Audace des impies contre Dieu. Leurs blasphèmes sacrilèges, leurs défis, etc. Grave perversité qui caractérise ces audaces. Difficulté de la peindre. Mots sévères qu'il faut employer quand on veut la stigmatiser C'est le dernier trait du mal et le dernier degré de l'endurcissement dans le mal. 178-179

II

Sans tomber aussi bas l'audace devient une faute grave :

a) Quand elle nous expose, sans des motifs suffisants, à perdre des biens précieux. C'est ainsi que le chrétien tombe dans la témérité s'il ne fuit pas les occasions où sa foi est en danger. Règles que l'Eglise établit pour empêcher les fidèles de fréquenter les incrédules et les hérétiques. Elle ne les autorise pas, sinon dans les conditions déterminées, à consulter des ouvrages qui pourraient ébranler leurs croyances,

ni à se livrer à des controverses qui pourraient éveiller en eux le doute. Lui désobéir en cette matière c'est pécher par témérité. 179-181

b) L'audace est une faute lorsque le bien que l'on recherche ne vaut pas celui que l'on risque. Les esprits aventureux qui, sans raison et par amour du péril, vont au devant de la mort, offensent le bon sens.

De même ceux qui se sacrifient afin d'obtenir un succès de vanité doivent être blamés. De même, dans les expériences qui facilitent le progrès, s'il est nécessaire de montrer de la hardiesse, cette hardiesse serait coupable si l'on faisait trop bon marché de la vie humaine. 181-182

c) L'audace outrage la raison dès que nous risquons un bien sans avoir l'espérance sérieuse d'en trouver un plus grand. Le général qui engage ses troupes dans une bataille où il est sûr de la défaite, le chef de famille qui hasarde sa fortune à la légère tombent dans une audace qui est coupable Conséquences déplorables et souvent irréparables de pareilles légèretés. Les maux dont les conquérants qui ont tout osé ont été les auteurs. 183-184

Il faut employer la hardiesse pour le vrai et pour le bien contre l audace du mensonge et du mal.

Il faut en régler l'usage de façon qu'elle ne dépasse jamais les bornes prescrites par la raison.

Tentations que l'on ne peut vaincre en les bravant, mais seulement en les craignant et en les fuyant. . . . 184-185

DEUXIÈME INSTRUCTION — MARDI SAINT

LA FAIBLESSE CAUSÉE PAR LA CRAINTE DÉSORDONNÉE

La faiblesse pèche par défaut contre la force, tandis que l'audace pèche par excès. Misères causées par la faiblesse née d une crainte exagérée. La faiblesse associée comme cause de nos fautes à l ignorance, à la concupiscence, à la malice. La faiblesse nous éloigne du bien et nous entraîne au mal. L'exemple de saint Pierre, par faiblesse abandonnant son Maître, puis le reniant, nous permettra de développer cette double assertion 191-192

I

La faiblesse nous empêche de faire le bien prescrit par la loi. Raison de ce fait : l'homme faible recule par crainte devant la difficulté du bien.

a) Assurance et protestations de saint Pierre à la Cène. Intrépidité de l'homme faible quand il est loin du danger. L'agonie de Jésus au jardin des Oliviers. Première défaillance de Pierre qui s'endort au lieu de veiller. Reproche attristé de Jésus. 192-194

b) Lors de l'arrestation du Sauveur, Pierre retrouve quelque vigueur. Son zèle intempestif. Les hommes faibles sont exposés à des violences passagères qui ne durent pas. L'ardeur de l'apôtre s'éteint sous le souffle de la crainte Bientôt il capitule et abandonne Jésus. 194

c) Remis à moitié de son premier effroi, Pierre lutte contre lui-même. Entraîné par son amour, il suit Jésus. *Sequebatur eum.* Retenu par la crainte, il ne le suit que de loin. *Sequebatur eum a longe.* Chez les faibles, la crainte est plus forte que l'amour. 195

d) Pierre n'ose pas entrer dans le palais du grand-prêtre Il reste dehors : *ad ostium foris.* Nouvelle lâcheté qui fournit de nouvelles armes aux ennemis du Sauveur et qui est contraire à l'honneur, à la dignité, à la grandeur d'âme. . . . 196

II

La faiblesse nous entraîne au mal défendu par la loi.

a) Pierre interpellé par la portière du palais, tremble et se déconcerte. Il affirme qu'il n'est pas disciple de Jésus. C'est son premier reniement. Mensonge contenu dans ce premier reniement, outrage infligé à Jésus par le reniement positif de l'apôtre. 196-198

b) Second reniement. Comment les faibles retrouvent momentanément un courage factice. Interrogé de nouveau. Pierre essaie de sortir de son embarras par des paroles vagues, puis, comme on insiste, il jure devant tous qu'il ne connaît pas Jésus. Le second reniement plus grave que le premier, car il est répété, répété publiquement, appuyé par un serment. Dans le mensonge qu'il renferme, il y a quelque chose de vil et d'absolu. 198-199

c) Troisième reniement. Pressé de questions par les valets, Pierre s'affole et perd toute réserve. Voulant prouver à tout prix qu'il n'a rien de commun avec Jésus, il recourt à des imprécations et à des anathèmes où l'on sent de la colère et de la haine. Comme les hommes faibles, Pierre appartient à quiconque sait le terroriser. Tout le monde est maître de lui, excepté lui. Quelle abdication ! Pierre devient menteur parjure, apostat par crainte de quelques femmes et de quelques valets. Quand il se ressaisit, son tardif courage lui vaut du

respect, tandis que sa lâcheté ne lui avait valu que du dédain. On se sert de l'homme faible, mais on le méprise. . 199-201
Les larmes de saint Pierre. Il répare sa faute par son intrépide apostolat, par son héroïsme et par son martyre. Nous avons souvent péché, péché longtemps par faiblesse, par une timidité excessive. Nous sommes obligés de réparer ces défaillances, et de confesser énergiquement notre foi. Puisse la force des méchants ne pas être faite de la faiblesse des bons. 201-203

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT

L'AMBITION

Histoire de la femme de Zébédée demandant pour ses fils les premières places dans le royaume de Jésus-Christ. Accueil sévère que son ambition reçoit du Sauveur.
L'ambition opposée à la magnanimité. La magnanimité attache plus de prix au bien qu'aux honneurs qui en sont la récompense. l'ambition tend aux honneurs plus qu'au bien. Le magnanime recherche la gloire de Dieu et le bien de ses semblables. l'ambitieux ne recherche que sa propre gloire et son propre intérêt.
L'ambition est un vice parce qu'il y a une disproportion entre les mérites de l'ambitieux et les grandeurs où il aspire, parce que les motifs qui inspirent la conduite de l'ambitieux sont répréhensibles. 209-210

I

Il y a quelque chose d'insatiable dans toutes les passions de l'homme. Avidité de l'ambition.
a) Volonté de l'ambitieux de monter toujours plus haut. Sous l'empire de ce sentiment, il brigue des charges qu'il est incapable de remplir, soit que par une orgueilleuse présomption il se croie à la hauteur des dignités qu'il convoite, soit qu'il ait l'espoir de paraître supérieur en s'emparant de situations au-dessus de ses facultés. Intrigues auxquelles il se livre pour arriver à ses fins. L'ambitieux que nous rencontrons à chaque pas réussit souvent au détriment du bien public. 210-212
b) Injustice de ces procédés. A des hommes inégaux conviennent des situations inégales. La *pusillanimité* qui nous

empêche d'occuper notre place et de rendre les services que nous pourrions rendre est un défaut, l'ambition pèche par un autre excès, elle offense la morale en outrageant la loi qui distribue les dignités selon les mérites. 212-213

c) Responsabilités encourues par l'homme ambitieux qui obtient des mandats qu'il est incapable de remplir. Effets de ses mesures intempestives, de ses interventions maladroites, de ses choix aveugles. Difficultés qu'il faut vaincre pour rétablir l'ordre et l'équilibre. Catastrophes causées par l'incompétence de l'ambitieux. Hostilités dont celui-ci devient l'objet. 214

II

Les motifs qui nous permettent d'accepter les dignités : le bien de nos semblables et la gloire de Dieu. Ces motifs n'ont point d'influence sur l'ambitieux qui essaie de s'élever :

a) *par égoïsme*. Il ne pense qu'à lui ; son indifférence pour la cause de Dieu et pour les nécessités de ses frères. Jugement sévère de saint Paul sur l'égoïsme qui est le principe de l'ambition. 214-216

b) *par orgueil*. L'ambition, principale fille de l'orgueil. But que poursuit l'ambitieux quand il fait le bien. Caractère intéressé de son zèle, de son dévouement, de sa charité. Obligé de choisir entre le devoir et les honneurs, il sacrifie le devoir aux hommes. Humiliantes démarches auxquelles il se condamne : il renonce à toute dignité pour obtenir des dignités, et il s'élève en descendant au dernier degré de la bassesse. Ce qui lui importe, c'est d' « arriver » par l'impiété ou la religion, par l'argent ou par l'intimidation, par tous les moyens : ce qui prouve que l'ambitieux puise les motifs de sa conduite dans l'égoïsme et dans l'orgueil. 216-217

c) Influence malfaisante de l'ambition. Mœurs de notre temps. Les opérations électorales et politiques, Dégradations produites dans les âmes par ce vice qui ne laisse derrière un décor menteur que les restes profanés de la vertu. . 217-218

Sous prétexte d'éviter le péché d'ambition, nous n'avons pas le droit de tomber dans la pusillanimité. Dans quelles conditions nous sommes obligés d'accepter les emplois et les dignités. Motifs qui doivent nous guider. Dangers qu'il faut craindre quand on exerce le pouvoir et quand on occupe le premier rang. 218 219

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

LA VAINE GLOIRE

Parenté de l'ambition et de la vaine gloire. Traits communs. Différences entre la vaine gloire et la magnanimité. Pourquoi l'homme magnanime se respecte. Pourquoi l'homme vaniteux s'estime et essaye de se faire valoir. La vaine gloire est un péché capital. Ses effets. 227-228

I

Effets directs de la vaine gloire.

a) L'homme vain essaye directement de mettre en relief son excellence personnelle par ses discours. De là sa *jactance*. Il se vante. Il affiche les mérites qu'il s'attribue. Procédés naïfs ou habiles qu'il emploie pour faire pénétrer chez les autres l'idée qu'il veut qu'on ait de lui. *Ses exagérations* quand il s'agit d'attirer l'attention du public. Ces exagérations vont jusqu'au *mensonge*. *Réclame effrénée, tapage dans la presse* dont l'homme vain est l'inspirateur. Comment sa conduite est contraire à celle de saint Paul qui avait peur d'être plus estimé qu'il ne le méritait. 228 231

b) L'homme vain poursuit son but par ses actes. Il recherche la *nouveauté* qui frappe les imaginations et pique la curiosité. Son besoin d'innover pour se distinguer des autres. Innovations dangereuses sur le terrain des idées. Innovations dangereuses sur le terrain de l'action. Attitude de l'Eglise vis-à-vis de la manie d'innover que les docteurs appellent une vicieuse présomption. 231-232

c) L'*hypocrisie* est le troisième effet direct de la vaine gloire. Bassesse de l'hypocrisie. Anathème de Jésus contre l'hypocrisie des Pharisiens. L'hypocrisie a plusieurs sources, la vaine gloire est une des principales. Elle nous pousse à affecter des qualités que nous n'avons pas, car le meilleur moyen d'obtenir des hommages est d'être vertueux, et, quand on ne l'est pas, de le paraître. 232-233

II

Effets indirects de la vaine gloire. L'homme vain s'efforce de manifester indirectement son excellence en prouvant qu'il n'est inférieur à personne. Cette disposition aboutit :

a) A l'*opiniâtreté intellectuelle* qui nous attache follement aux idées les plus insoutenables. Exemples de l'opiniâtreté chez les hérétiques que personne ne peut fléchir ni arracher à leur erreur 234

b) A l'*esprit de dispute* qui est un fruit de l'opiniâtreté. Excès où l'on est entraîné par l'esprit de dispute; querelles doctrinales, violences, diffamations des adversaires. L'absolutisme du tempérament, l'ignorance, le défaut de logique, le goût de la contradiction peuvent donner naissance à l'opiniâtreté et à l'esprit de dispute, mais la vaine gloire a presque toujours la part principale dans les fautes causées par ce double vice. Rôle de la vanité dans les conversations intimes, dans les débats entre savants, etc. Explication de ce fait : L'homme vain ne veut pas reconnaître qu'un autre lui est supérieur par le raisonnement ou le jugement. . . 234-236

c) Dans le champ de la volonté, la vaine gloire conduit à la *discorde*. L'homme vain sacrifie l'amitié, le bien public plutôt que d'avouer que sa méthode n'est pas la meilleure. Divisions issues de la vanité dans les familles, dans l'Etat, dans l'Eglise. Maux dont ces divisions sont le principe. Bien que nos dissensions aient d'autres causes que la vaine gloire, la plupart s'apaiseraient, toutes perdraient leur caractère d'exaspération si elles n'étaient produites et attisées par ce vice capital. 236-238

d) La vaine gloire mène à l'*indiscipline* et à l'*anarchie*. Obéir, c'est reconnaître un supérieur. L'homme vain a du mal à reconnaître à un autre une supériorité quelconque. C'est un individualiste. La vaine gloire n'est qu'une forme de l'individualisme, l'individualisme est le véritable père de l'anarchie.

Ainsi la vaine gloire lutte victorieusement contre les trois grandes puissances dont le concours est si nécessaire au bien de l'humanité : la vérité, la fraternité, l'autorité. . . 238

La vaine gloire a ses degrés. Sans avoir dans notre vie toutes les conséquences ni tous les caractères que nous avons signalés, elle nous porte tous à trop nous flatter, à trop nous faire valoir, à vouloir nous distinguer des autres, à dissimuler nos misères, à exagérer nos perfections. Ces tendances ont quelque rapport avec les trois effets directs de la vaine gloire.

De même nous sommes exposés à l'obstination, à l'esprit de dispute, et facilement nous critiquons et nous jugeons avec trop de sévérité nos chefs même les plus haut placés. Ces fautes ont leur racine dans la vaine gloire que le Chrétien doit combattre de toutes ses forces. 238-240

CINQUIÈME INSTRUCTION — VENDREDI SAINT

LE ROI DES MARTYRS

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Il ne convient pas, d'après saint Thomas, de conférer au Christ l'auréole des martyrs, bien que le Christ ait été en toute vérité martyr, comme il a été vierge et docteur. L'auréole des martyrs n'est que le rayonnement de la couronne du Christ, car leur victoire dépend de sa victoire et en dérive. Le Christ seul a remporté une pleine victoire, à lui seul appartient la plénitude d'une gloire qui n'a point d'égale. Cette gloire dépasse celle que Dieu accorde aux martyrs. Jésus-Christ, en effet, n'est pas un simple martyr, c'est le roi des martyrs, que l'on considère sa peine ou que l'on considère la cause à laquelle il a rendu témoignage 247-249

I

1. Jésus-Christ est roi des martyrs par la cruauté unique de sa peine.

a) Pour être martyr, il faut verser son sang. Plus la torture, dont la mort est l'effet, est intolérable, plus on est martyr. La mort de Jésus-Christ est la mort la plus cruelle. En quel sens il faut entendre cette vérité. Si l'on envisage la Passion du Christ avec l'ensemble des circonstances qui l'accompagne, sa peine est sans égale. 249-250

b) La tristesse de Jésus au jardin de Gethsémani. La plainte de Jésus ne l'exprime pas toute entière. Détails multiples qui en augmentent l'intensité. Il a éprouvé la tristesse à la plus haute dose qui puisse exister. 250-251

c) La douleur physique de Jésus. Point de mesure commune entre cette douleur et les nôtres. 1° Tous les atomes de la chair du Sauveur pâtissent ; 2° A raison de la délicatesse exceptionnelle de sa constitution, Jésus a ressenti plus vivement que tout autre la douleur ; 3° Rien n'est venu distraire ni atténuer cette douleur.

Ici-bas, la douleur n'a pleinement régné qu'un jour, le jour de la Passion, car, dans la Passion seulement, elle a eu la liberté de déployer toute sa puissance contre le seul être qui se soit abandonné sans réserve à ses coups. . . 251-253

2. Jésus, roi des martyrs par la force surabondante avec laquelle il a souffert.

a) Jésus domine la douleur. Explication de son apparente faiblesse au jardin des Oliviers. Stupéfaction de Pilate devant le silence de Jésus maître par sa volonté du mal qui le tourmente. Cette maîtrise éclate dans son calme, dans son langage. 253-254

b) Dans la Passion, la douleur s'épuise elle-même, elle n'épuise pas la force du Sauveur. Cette force, après avoir résisté à tous les coups, est encore surabondante, assez surabondante pour se communiquer à saint Pierre, au Cyrénéen, aux saintes femmes, à Marie, à Madeleine, à Jean, au bon larron, à tous les martyrs dont il est le modèle, le soutien et, par conséquent, le roi. 254-255

II

Jésus-Christ est roi des martyrs si l'on considère la cause à laquelle sa mort rend témoignage et la supériorité de ce témoignage.

1. Jesus rend témoignage à une cause sacrée.

a) Il n'a versé son sang ni pour une école scientifique, ni pour un parti, ni pour un régime, ni pour une dynastie. Il n'est pas mort afin d'affermir la domination romaine, ni afin de relever, au point de vue politique, le trône de David. Les accusations du Sanhédrin à ce sujet ne se peuvent soutenir. Pilate, Hérode refusent de les prendre en considération. Netteté des paroles du Procureur romain. La justice humaine ne découvre en Jésus aucun des crimes qu'elle est chargée de punir. 255-258

b) Jésus-Christ meurt pour une cause sacrée qui, au cours du procès, a été soigneusement dégagée de tout élément terrestre. Sa mort comme sa vie n'ont qu'un but : affirmer et maintenir cette vérité, à savoir qu'il est le Christ et le Fils du Père. La raison de sa condamnation par le Sanhédrin, c'est sa réponse à Caïphe : je suis le Christ, Fils de Dieu. La raison invoqué par les juifs pour obtenir que Pilate prononce contre Jésus la sentence capitale est la même : Jésus doit mourir, car il s'est fait Fils de Dieu. La populace, les soldats romains, les deux larrons proclament jusque dans leurs outrages la même vérité 259-260

2. Jésus roi des martyrs parce qu'il a rendu à sa cause un témoignage unique, absolu, tout puissant.

a) Dans le Christianisme, Jésus est le seul Témoin, car lui seul a vu ce qu'il affirme. Les autres témoins n'ont pas vu par eux-mêmes, ils n'ont vu que par Jésus-Christ. Leur

témoignage ne vaut que dans la mesure où il est l'écho du témoignage de Jésus-Christ. Leur témoignage est dépendant, relatif, celui de Jésus est royal et absolu. Ce témoignage revêt toute sa force au jour de la Passion. . . . 260 261

b) Puissance historique de ce témoignage. Les lèvres des blessures infligées à Jésus parlent plus efficacement que les lèvres de sa bouche, le cri de son sang est plus éloquent que l'accent de sa voix. Effets de ce langage sur le bon larron, sur le centurion. Le murmure du sang tombant sur la colline du Calvaire réveille les morts. Le témoignage de Jésus à la croix est vraiment royal et Jésus de toute façon est le Prince des martyrs. 261-262

Notre faiblesse quand il s'agit de lutter, de supporter la fatigue, la maladie, l'épreuve, etc. Il faut, pour être fort, recourir à Jésus. La force du Sauveur coule à flots dans les sacrements, spécialement dans la Pénitence et dans l'Eucharistie. Il dépend de nous d'aller la puiser à cette double source. Cherchons-la encore dans les bonnes œuvres, dans la prière et dans l'adoration de Celui qui est la force des martyrs. 262-263

ALLOCUTION

POUR LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LE PAIN DES FORTS

Histoire du prophète Elie. Vertu mystérieuse du pain qu'il reçoit du ciel. Enseignements eucharistiques contenus dans ce récit.

L'Eucharistie, dans l'ordre spirituel est le pain des forts, le viatique des héros, le breuvage des martyrs. . 269-270

I

La force est l'abondance de la vie, la faiblesse en est l'indigence. Ce qui nourrit la vie nourrit la force. L'Eucharistie est un aliment et un breuvage. La chair du Christ est sur l'autel pour être mangée, le sang pour être bu. Rapport entre la possession de la vie et de la communion. 270-271

II

L'Eucharistie nous communique l'abondance de la vie, car elle contient la plénitude de la vie infinie. Par conséquent elle fait affluer en nous la force qui est l'abondance de la vie. 271-272

III

Cette surabondance de la vie n'est pas une force transitoire car la vie que nous puisons dans l'Eucharistie est la vie éternelle. Par suite la force qui en résulte est une force ne se fatiguant pas; toujours égale à elle-même, elle nous empêche de succomber sur la route de la béatitude. 272-273

IV

Si l'Eucharistie ne nous communique pas toute la force qu'elle contient, c'est que nous ne nous assimilons pas complètement la vertu de ce sacrement auguste, notre assimilation est imparfaite et l'énergie que nous en retirons sujette à des défaillances. 273-274

C'est pourquoi nous devons réitérer la sainte communion et nous en approcher fréquemment pour demeurer forts, persévérer dans le bien et atteindre la béatitude. . . . 274-275

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS. 277

II

NOTES EXPLICATIVES SUR LES CONFÉRENCES. 291

PARIS. — IMP. DE L'ARCHEVÊCHÉ, 17, RUE CASSETTE.

BJ 1249 .J352 v.10 SMC
Janvier, Marie Albert,
Exposition de la morale
catholique : morale speciale
47086051